

61e année, No 42

Montréal, 4 mars 1950

PER
S-400
EX J

A-C
Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS

DANS CE NUMERO :

- UN "MUSÉE SUZOR CÔTÉ"
- CHEMINOTS VS NEIGE
- AU PAYS D'HAÏLE SELASSIÉ
- LA CROIX-ROUGE



NOTRE ROMAN
POLICIER :

L'HOMME DU 7^{ème} ÉTAGE

Par
CLAUDE ASCAIN

La belle et nouvelle

PLYMOUTH

1950



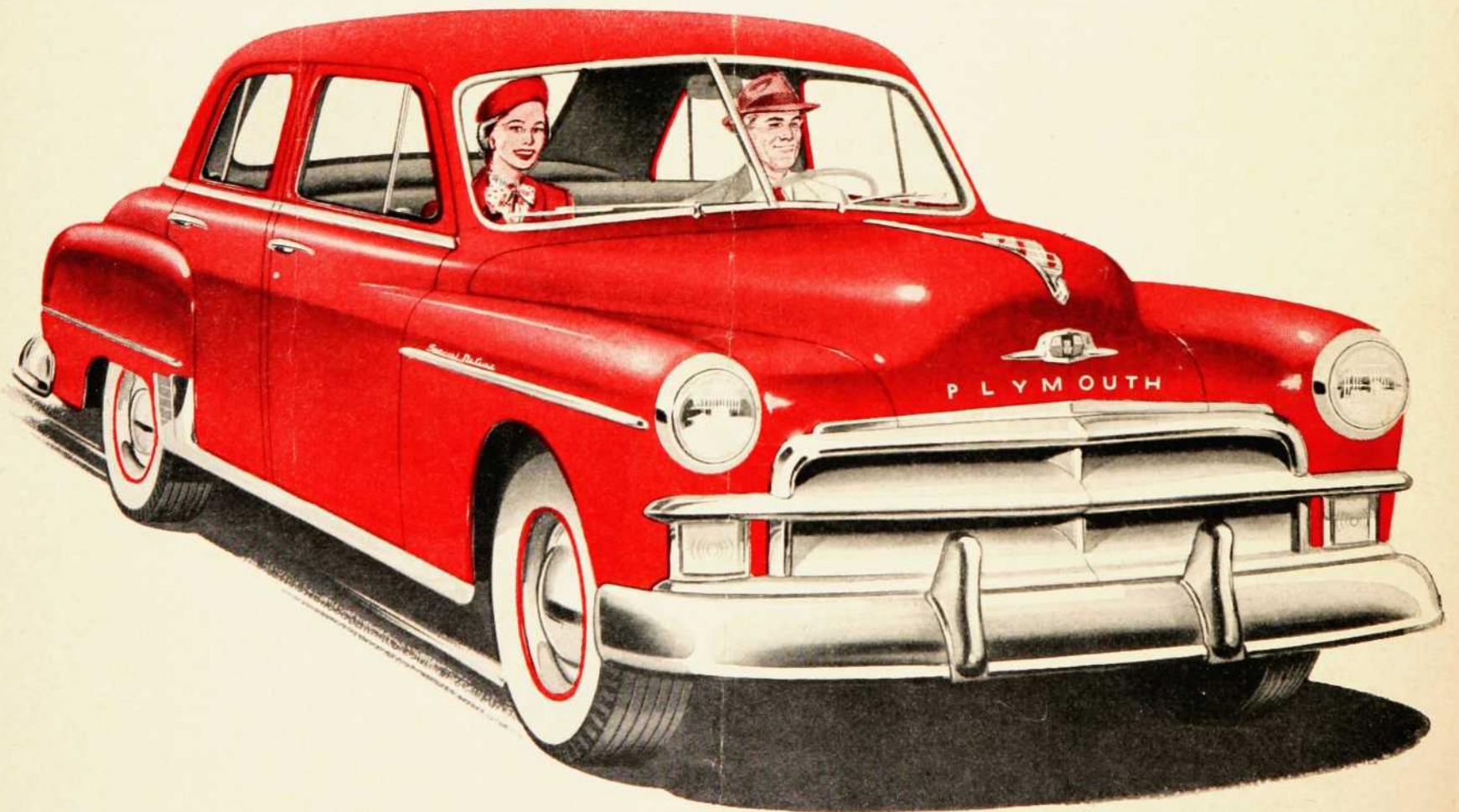
Voici la PLYMOUTH qui prime par ses avantages! Vous en aimerez la beauté . . . elle est plus longue, plus l-a-r-g-e . . . vous aimerez aussi l'arrangement de tous ses détails en vue de votre confort et de votre commodité.

Prélassiez-vous en tout Confort dans une Plymouth! Ouvrez toutes grandes ses larges portes . . . essayez ses banquettes moelleusement rembourrées et "de la hauteur d'un fauteuil". Etirez-vous . . . redressez-vous . . . vous avez toute la place voulue dans toutes les directions. Mettez-vous au volant . . . remarquez comment les instruments sont placés pour être lus du premier coup d'oeil . . . comment la clé d'allumage vous lance en marche en quelques secondes. Pas d'étrangleur à tirer . . . pas de bouton à presser!

La Plymouth a tous les avantages de la Technique Chrysler! La suspension indépendante des roues avant qui permet à chaque roue d'"enjamber" littéralement les obstacles—les amortisseurs type avion qui diminuent les rebondissements. Le gros moteur de 97 cv débordant de fougueuse énergie. La visibilité parfaite et sûre du chauffeur, par tous les temps, nuit et jour. Les gros freins hydrauliques qui garantissent des arrêts doux, rapides et sûrs avec un minimum de pression sur la pédale.

Comparez la Plymouth sous tous rapports . . . Confort . . . Commodité . . . Rendement . . . Sécurité et économie! Vous admettrez alors que la Plymouth 1950 prime par ses avantages . . . Vous le constaterez d'emblée.

**ELLE PRIME PAR SES AVANTAGES..
VOUS LE CONSTATEREZ D'EMBLÉE!**



PLYMOUTH "SPÉCIAL DE LUXE" SÉDAN QUATRE PORTES
Équipement spécial: pneus à bande blanche

de tous points de vue, la
PLYMOUTH *..est un bijou!*

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Printemps et fisc

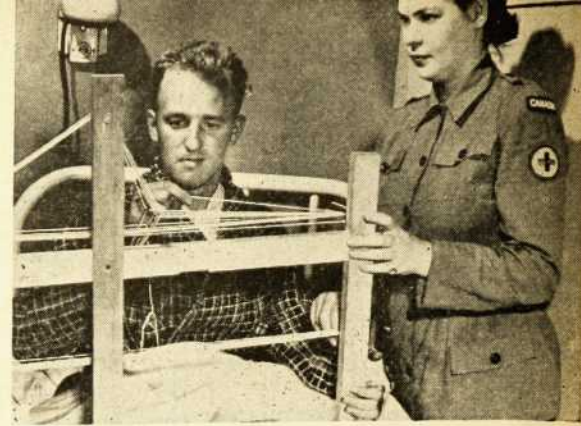
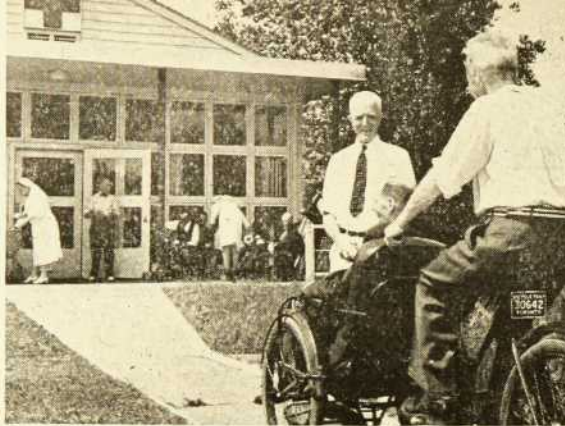
Bientôt, le contribuable sera appelé à faire l'examen de ses livres — peut-être aussi celui de sa conscience — en vue du fisc. Pendant que Madame en est déjà à l'étude de quelque projet pour son grand ménage du printemps, Monsieur, de son côté, suppose mentalement le montant de la *douloureuse* dont il devra faire part, avec chèque approprié, au Receveur général du Canada. Comme indices de fin d'hiver, on peut dire que ces deux maux de tête sont plus sûrs que le réveil de la marmotte, à preuve de quoi, on n'entre pas dans la belle saison sans passer par des épreuves purificatrices... Eh oui, c'est bien ainsi, le "rapport de l'impôt" entre tout doucement dans nos traditions, tant et si bien que la prochaine génération (sinon la nôtre) n'y verra plus qu'une affaire de routine saisonnière comme le ratissage du jardin potager, le printemps venu, ou le branle-bas annuel et général de la maison. Il y a bien les anciens qui voient la chose d'un tout autre oeil, mais les anciens sont les anciens: ils s'entêtent à ne pas vouloir s'y adapter. Pis encore ils s'obstinent à ne pas vouloir comprendre les conditions nouvelles issues de notre essor en pleine voie de réalisation et acceptent volontiers de se laisser submerger par les événements plutôt que de renoncer à la factice illusion de réversibilité. Entendez-les: "Ah, le bon temps de l'autre avant-guerre, quand il n'y avait pas d'impôt!..." Voilà le type de contribuable que le percepteur ne harcèle pas plus que de raison, sachant bien que c'est une espèce évanescence, et qu'à l'occasion, un salubre exemple vient lui rappeler qu'il est plus naïf que malin. Ceci, tout naturellement, nous incline à croire qu'au fisc, il se trouve des fonctionnaires passés maîtres en matière de psychologie, ce qui, en passant, vient donner raison à Valéry lorsqu'il prétend que la comptabilité comporte un appréciable élément de poésie. Comptable, le fonctionnaire du fisc, qui se penche sur un dossier, l'est très certainement, mais dites-vous bien aussi qu'à ses yeux, les colonnes sèches et glacées du débit et du crédit d'un "rapport" s'animent et prennent l'aspect d'une autobiographie. Dieu sait si cette multitude de dossiers qu'il scrute à la journée longue lui en révèle des types, mais comme il est méthodique, cette diversité apparente ne le dépiste pas: tous, il sait les ramener à un nombre étonnamment restreint de catégories pour la commodité de sa surveillance, débordée, malgré tout. Nous venons de voir le rentier pittoresque et têtu, mais il est d'autres espèces, si tant est qu'on peut faire un rapprochement entre un bureau de district de l'impôt et un jardin anthropologique. L'homme de profession libérale, par exemple, instruit, celui-là, ouvert aux idées nouvelles et parfaitement conscient que notre Patrie, étant une puissance *en puissance*, doit compter sur le portefeuille de ses enfants pour élargir ses cadres dans un monde où l'on joue des coudes. Ce n'est pas lui qui contestera la constitutionnalité de la pratique établie. Il en reconnaît l'inéluctable nécessité; seulement, il la trouve bien amère et se prend plus souvent qu'à son tour à se dire intérieurement, avant la date fatidique, et sans trop de conviction: "M. le Percepteur, éloignez de moi la tentation..." Il y a aussi les banquiers, les courtiers, les industriels, les commerçants, hommes froids, cérébraux, calculateurs à rendre des points au Ministre des finances lui-même, qui, en cette épreuve, se montrent généralement de bonne composition, bien que certains d'entre eux, à l'instar de Don Jose, turlutent à l'Etat: "O laisse-moi te sauver et me sauver avec toi..." Enfin, il y a le péquin de salarié, ce grand privilégié qui ne connaît pas son bonheur puisqu'il n'a même pas la peine de calculer, ni de déboursier (pour la plus grande part, du moins), un service bienveillant, compétent et gratuit de comptabilité étant mis à sa disposition, en permanence, à cette fin et pour sa commodité. Votre humble serviteur appartient à cette catégorie de bienheureux, et c'est presque avec le sourire aux lèvres qu'il se laisse tondre, parce qu'il a au moins cette consolation d'avoir la conscience en paix, parce qu'il sait qu'en définitive, rien ne se perd, rien ne se crée, parce qu'il se dit que si la venue du fisc coïncide avec celle du printemps, ce dernier n'en est pas moins agréable et, enfin, parce qu'il se dit qu'un beau jour ensoleillé d'avril ne sera jamais taxé. — G. D.

"Faites vos comptes..."

Le grave problème auquel ont encore à faire face la plupart des pays d'Europe en est un d'équilibre entre la production et la distribution. Dans son analyse de la situation en France, André Siegfried n'emploie pas de circonlocutions pour y voir clair: Pourquoi, écrit-il, le déficit est-il devenu une maladie chronique? D'autre part, et presque en même temps, on a vu que le Président du Conseil a posé la question de confiance sur le projet du budget du Gouvernement français en soulignant la "nécessité d'un équilibre réel et sincère." Thierry Maulnier, de son côté, parle de *déficit universel* et met ses compatriotes en garde contre une politique de primes qui trompe le public, lui laissant croire que le pays vit de son revenu alors qu'il dépense ce qui lui reste de capital. C'est Siegfried, cependant, qui nous paraît toucher le point névralgique de la question quand il propose que le niveau de la vie soit réduit ou alors que les prix de revient soient abaissés. Ce problème qui agite les peuples se retrouve en plus petit chez les individus, tout aussi bien en notre prospère Amérique du Nord qu'en Europe ou en Asie où l'on accepte avec stoïcisme cette étrange philosophie qui consiste à se laisser mourir de faim selon ses moyens. Qui ne connaît pas, chez nous, de ces gens pourtant assurés d'un revenu à tout le moins décent et qui passent leur temps à ennuyer le ciel de leurs lamentations inutiles? Nous reconnaissons que les temps nous sont relativement difficiles, à cause des indices de vie chère qui persistent, quand ils ne s'accroissent pas. Très volontiers, nous admettons qu'ils sont trop nombreux les loyers où on a peine à boucler le budget, même avec la meilleure volonté du monde. D'accord, mais regardez attentivement autour de vous, grattez tel braillard qui crie plus haut que les autres et vous verrez que vous aurez de grandes chances de trouver un dépendier vivant très à son aise, au delà de ses moyens. Le vidangeur vous dira que bon nombre de ménagères jettent des "choux bien gras" à la poubelle. Les caissières et préposées aux vestiaires de certains clubs, cercles ou boîtes de nuit seraient en droit de se montrer sceptiques quant à ces "temps durs", elles qui sont témoins de si grandes prodigalités de la part de gens qui doivent pourtant trimer du matin au soir pour gagner leur subsistance. On n'en finirait plus d'allonger une liste de ces petites ou grandes extravagances qui obèrent tant de budgets familiaux. A ce compte, la remarque de Siegfried s'adresse tout aussi bien à nous: diminuons notre train de vie puisqu'il ne saurait être question, en notre pays, d'un abaissement des prix de revient de nos produits. Mais voilà bien le hic de toute l'affaire, car c'est plus facile de geindre que de mettre un frein à ses caprices. C'est Henri Bourassa, croyons-nous, qui a dit un jour: "Faites vos comptes et vous connaîtrez vos sottises." Faire ses comptes, cela paraît tout simple, si simple que la plupart du temps, on ne s'en donne pas la peine, et pourtant, là est le point de départ de tout équilibre budgétaire, petit ou grand, collectif ou individuel... — G. St-O.

Du tragique au comique

Un journal très sérieux et généralement bien informé a communiqué à ses lecteurs la nouvelle pour le moins étrange que voici: "Pour décrire un empoisonnement, un écrivain américain s'empoisonne... et il en meurt." Voilà qui s'appelle de la conscience professionnelle poussée jusqu'à l'héroïsme. Dans le domaine de la médecine, nous avons vu par contre qu'un disciple d'Esculape prétend avoir découvert un sérum de longévité, et qu'il est si sûr de son affaire qu'il s'en est inoculé lui-même, un peu théâtralement, en présence de journalistes et de photographes, mise en scène qui nous paraît de goût douteux puisque seul l'avenir dira s'il se blouse ou s'il a raison — le quidam étant censé vivre un siècle, si ce n'est davantage. Il n'est pas encore venu à notre connaissance qu'un psychiatre ait pris les dispositions pour devenir fou afin de pouvoir mieux écrire un traité sur la folie, mais ne désespérons pas, en cette ère de super-bombes et de bombes à l'hydrogène, tout nous paraît maintenant possible. Pour revenir au genre plume, les dramaturges, chez nous, défendent leurs pièces à coups de rapières... provenant de chez Ponton. Ça ne fait pas mal du tout. Ce n'est qu'un peu ridicule, mais le ridicule ne tue pas, contrairement à ce qu'on a voulu nous en faire croire. — L. S.



LA CROIX-ROUGE

LA GRANDE AMIE DES ANCIENS COMBATTANTS

La Croix-Rouge fut créée pour apporter aux blessés de guerre les soins les plus élémentaires. A l'origine, ce rôle était la seule raison d'être de cet organisme qui fut d'abord baptisée : "Société pour l'aide aux soldats malades et blessés à la guerre".

Aujourd'hui, les gouvernements se sont chargés d'instituer les services d'ambulance et de fonder les hôpitaux militaires qui assurent à tous les soldats, avant et après le conflit, les soins médicaux les plus efficaces. Cependant la Croix-Rouge continue de contribuer au bien-être des anciens combattants en leur apportant ces douceurs soi-disant "superflues" qui ne sauraient raisonnablement figurer sur un budget ministériel mais dont la psychologie moderne a révélé la nécessité réelle pour la santé morale et physique de tout être humain.

A titre d'exemple, on peut rappeler comment la Croix-Rouge, dès la fin des hostilités, s'installa, avec un nombreux personnel féminin, à Paris et dans les grandes villes de l'Europe occidentale. C'est ainsi que les combattants retenus dans les petites villes ternes de l'Allemagne vaincue, ruinée et triste, pouvaient venir passer une permission à Paris où, grâce à la Croix-Rouge, ils trouvaient des hôtels confortables, où les dames de la Croix-Rouge, leur réservaient un accueil souriant, leur fournissaient des billets de théâtre, les renseignaient sur la façon de se diriger, leur conseillaient des excursions. Des milliers de Canadiens se souviennent aujourd'hui d'avoir visité les plus belles villes d'Europe comme des touristes millionnaires, grâce à l'ingéniosité et au dévouement de la Croix-Rouge.

La guerre finie et toutes les troupes rapatriées, la Société canadienne de la Croix-Rouge continue de se soucier du bonheur de ceux que retiennent encore en dehors

de la vie civile normale, les conséquences de la guerre. Son personnel rend régulièrement visite aux hôpitaux militaires disséminés un peu partout et distribue ces petits cadeaux qui font oublier aux hommes l'ennui, la douleur et la désespérance : fleurs, cigarettes, articles de toilette, bonbons, etc. C'est la Croix-Rouge qui se charge de la plupart des spectacles offerts aux anciens combattants hospitalisés. C'est souvent elle qui assume les frais des appareils les plus coûteux qui peuvent ajouter à leurs distractions ou enrichir leur activité. Enfin les dames de la Croix-Rouge consacrent une grande partie de leur temps et de leur habileté à la rééducation des mutilés à qui elles enseignent des métiers manuels variés. Et le temps passe ainsi plus vite pour ces hommes immobilisés. Ils reprennent goût à la vie. Ils espèrent en l'avenir. Ils se font même un peu d'argent lorsqu'ils réussissent à confectionner quelque article vendable, tandis que leurs muscles et nerfs déficients se réadaptent à un rôle utile.

La Croix-Rouge Canadienne n'oublie pas non plus les anciens combattants qui ont quitté l'hôpital, ceux qui ont regagné leur domicile, mais qui sont restés invalides, et n'ont pas pu reprendre une vie normale. Ces hommes continuent d'être l'objet de la sollicitude des dames de la Croix-Rouge qui leur rendent visite régulièrement, leur apportent des douceurs, leur font faire des promenades, les emmènent à des réunions.

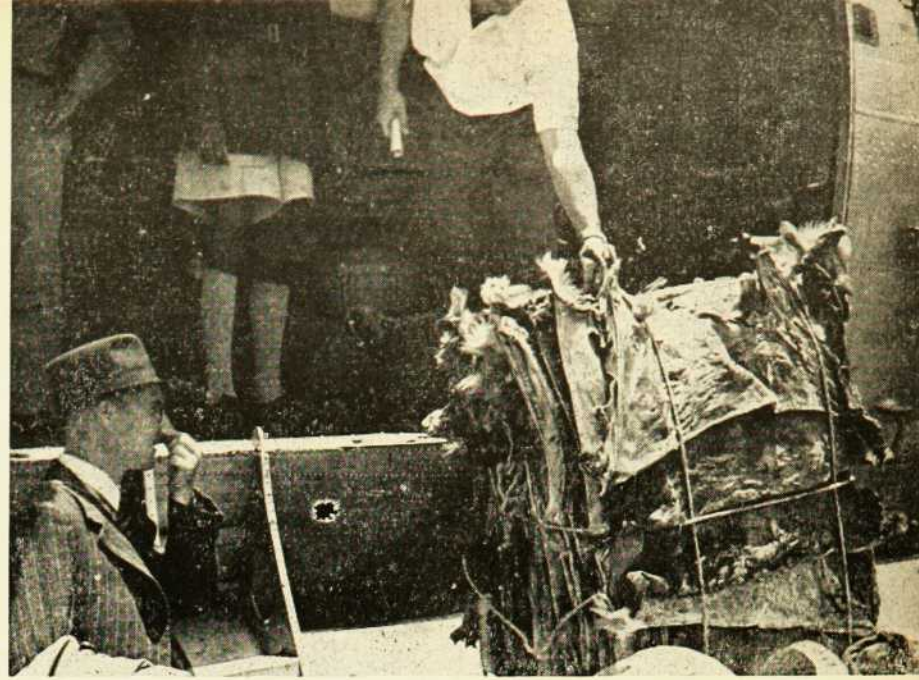
La Croix-Rouge se souvient que c'est à nos anciens combattants que nous devons d'avoir pu conserver notre bonheur quotidien, nos habitudes les plus chères, nos libertés, et le mode de vie qui nous tient tant à cœur. Souvenons-nous à notre tour que nous leur devons tout cela, et aidons la Société canadienne de la Croix-Rouge à leur démontrer en notre nom que nous leur sommes toujours reconnaissants.

Photos du haut, de g. à d., les bénévoles montréalaises de la Société canadienne de la Croix-Rouge préparent les petits cadeaux qui seront distribués aux malades des hôpitaux militaires. — Un des chalets de repos et de récréation mis à la disposition des anciens combattants malades ou blessés par la Société canadienne de la Croix-Rouge. — Sous les bienveillantes directives d'une auxiliaire, un soldat blessé réédue les muscles de ses mains en s'exerçant sur un petit métier à tisser. — Ci contre, de haut en bas, dans un chalet ouvert pour les anciens combattants, les volontaires préparent et servent continuellement sandwiches et rafraîchissements. — Ici, un groupe de représentants de la Croix-Rouge, sous la direction de Mlle ANNETTE BEAUCHAMP, (premier plan) présidente du Club d'outremer, rendent visite à LEONARD BERGERON, de Québec, un membre des Fusiliers Mont-Royal, hospitalisé à Montréal. — Au chalet tenu pour les visiteurs des anciens combattants, à l'hôpital militaire de Ste-Anne-de-Bellevue, les dames de la Croix-Rouge entretiennent la gaieté parmi les pensionnaires.





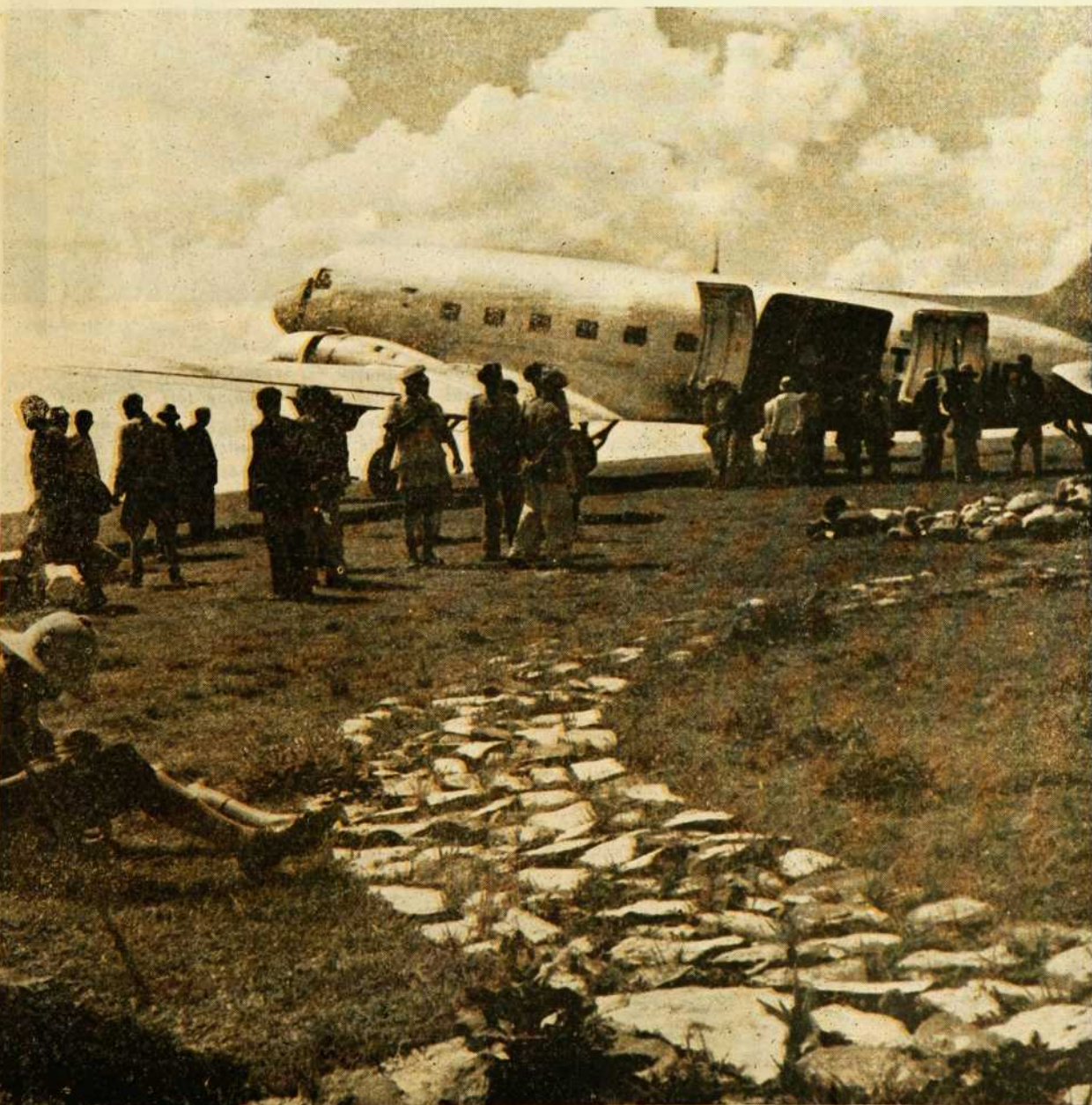
Ce n'est pas le confort d'Air-Canada, de la B.O.A.C. ou d'Air-France, mais c'est tout de même l'avion qui vous transporte en vous évitant les chemins accidentés et difficiles de l'Ethiopie. Du coup, les plateaux, les vallées abruptes, les régions montagneuses disparaissent. Comme vous voyez, on s'installe sans plus de façon, à la bonne franquette... sur la banquette latérale pendant que les moteurs ronronnent et qu'on file vers sa destination et ses affaires



Mais en Ethiopie, on se heurte à un léger inconfort quand on emprunte l'avion pour se déplacer, c'est qu'humains et bagages doivent faire ménage tout le long du parcours. Naturellement, tout dépend de quoi consiste la marchandise; si c'est du café, tant mieux, vous déjeunez presque à l'oeil! Mais c'est une toute autre histoire si vous êtes dans le voisinage d'un colis de peaux de vache à destination de la tannerie. Le pincement de nez du voyageur ci-dessus paraît de mauvais augure.

L'AVIATION COMMERCIALE

AU PAYS DE HAÏLÉ SÉLASSIÉ

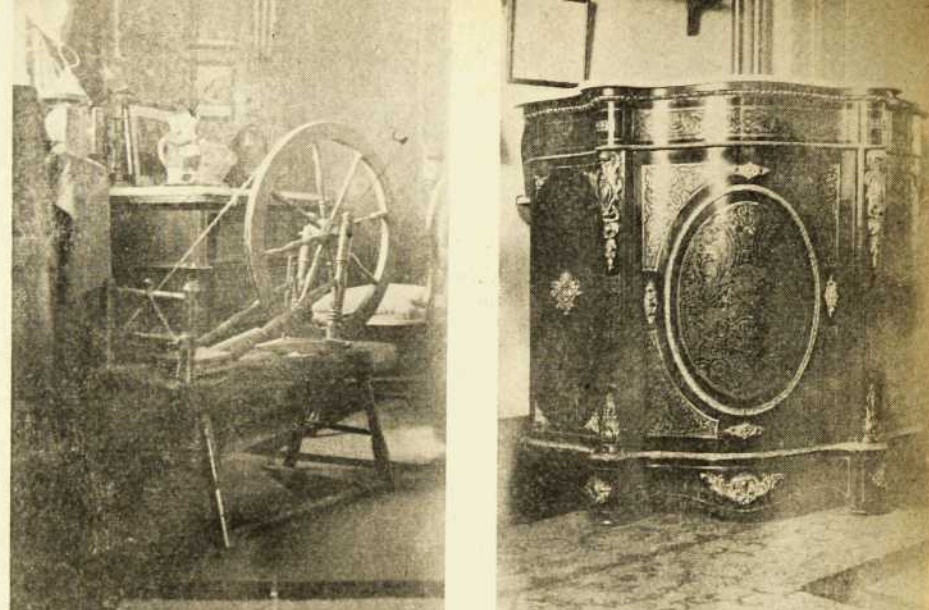
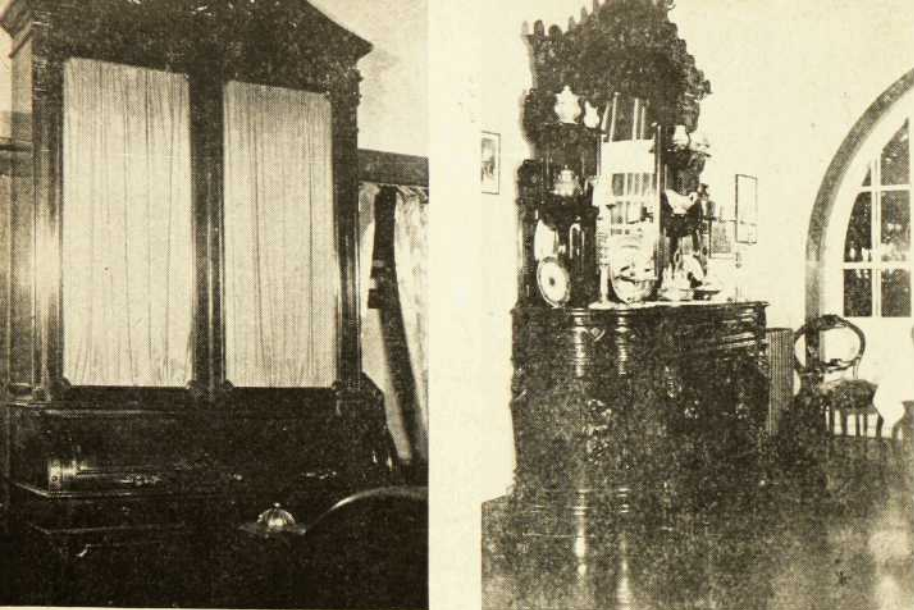


Il paraît qu'une seule compagnie d'aviation africaine a enregistré quelque profit au cours de 1949, c'est le réseau éthiopien qui est la propriété de capitalistes américains. La recette a été maigre, il est vrai: tout au plus quelques mille livres, ce qui, dit philosophiquement le directeur de la circulation, M. Leif Olsen, "vaut un peu mieux qu'un déficit". L'empereur d'Ethiopie, afin de reconnaître les services rendus à son pays par ce réseau d'aviation, a fait don à la compagnie d'une somme de deux millions de dollars, en argent éthiopien.

Le transport aérien semble bien être celui qui convient le mieux à cette région et qui résout avec le plus de satisfaction son problème du transport. Les routes créées au cours de l'occupation italienne ont été défoncées durant la guerre et comme il n'y a que 2,500 camions en circulation, on trouve trop onéreux de les réparer. Les voyageurs qui quittent l'Ethiopie en avion n'ont rien des touristes élégants habitués au confort moderne. C'est ainsi qu'on verra un paysan, qui circule pieds nus, tiré d'une poche de sa tunique une liasse de billets de banque et payer, sans broncher, le prix d'un passage qui s'étend sur un parcours de plusieurs centaines de milles. De même, les marchands ont vite adopté ce mode de transport rapide pour l'expédition de leurs marchandises. C'est ainsi qu'ils font transporter leur café à Addis-Abéba, quittes à l'y laisser en entrepôt jusqu'à ce que le prix du café soit assez élevé pour leur procurer un profit substantiel.

Il arrive que certaines odeurs, beaucoup moins agréables que l'arôme du café, se dégagent des ballots chargés sur l'avion et causent un véritable malaise à ceux des voyageurs qui n'en ont pas l'habitude, tels les missionnaires et [Lire la suite page 30]

Ci-contre, arrivée d'un avion commercial sur la piste de Debra Marcos. Le policier à gauche, (premier plan) vérifie la liste des voyageurs descendant de l'avion. En Ethiopie, il faut un passe-port pour voyager d'une province à l'autre. Photos Canada Wide



SOUVENIRS D'UN GRAND ARTISTE

POUR UN "MUSÉE SUZOR CÔTÉ"

La Commission des Monuments Historiques de Québec apposera, le printemps prochain, une plaque commémorative sur la maison natale de notre grand peintre-sculpteur, Suzor Côté, à Arthabaska. La plaque sera placée en bordure de la route en face de la maison qu'on a appelée longtemps la "maison de brique rouge" et qui fut celle que construisit en 1851, le père de notre peintre, Théophile Côté, lequel fut l'un des premiers courageux habitants des Cantons de l'Est à entreprendre, en 1849, l'avenureux voyage de la Californie où l'on venait de découvrir l'or qui a provoqué l'historique et à la fois légendaire "Ruée vers l'Or" de cette année-là. Théophile Côté, qui était notaire, fut deux ans en Californie d'où il rapporta l'énorme somme de \$3,000.

Mais elle fut suffisante pour lui faire réaliser un rêve qu'il avait caressé avant son départ : se construire une maison.

Et c'est dans cette maison que naquit Suzor Côté et qu'il passa les années de son enfance et de son adolescence. La vieille "maison de brique rouge" mériterait donc d'être classée comme maison historique, d'autant plus qu'elle contient un nombre considérable de meubles anciens, de vieux bibelots et nombre d'objets, meubles et autres choses ayant appartenu à l'auteur des fameuses illustrations de l'édition canadienne de "Maria Chapdelaine" de Louis Hémon. Il y a donc lieu d'organiser dans la vieille maison le "Musée Suzor Côté," comme à Arthabaska également fut établi le "Musée Wilfrid Laurier" dans la maison, désormais classée, et qui fut habitée pendant cinquante ans par le grand Wilfrid Laurier.

Tous ces meubles, ces bibelots, ces objets divers au milieu desquels a vécu et travaillé, pendant plusieurs années, Suzor Côté, s'il s'en trouve plusieurs dans la maison paternelle, sont, pour le reste, dispersés un peu partout, chez les membres de sa famille. On les récupérerait facilement en vue de l'organisation du futur "Musée Suzor Côté".

Suzor Côté, qui avait l'âme d'un peintre sans que rien puisse l'altérer, aimait tout ce qui était beau et il en avait la passion. Il a toujours cru avec raison qu'une oeuvre d'art, pour être belle, doit être originale et refléter le génie de celui qui l'a créée. Aussi, quand il revint au pays natal après ses années d'études en Europe aimait-il à se recueillir et à réfléchir au milieu d'objets qui parlaient à son âme d'artiste. Il aimait l'art canadien auquel il apportait une force nouvelle et dont les oeuvres ont marqué une glorieuse étape dans les annales artistiques.

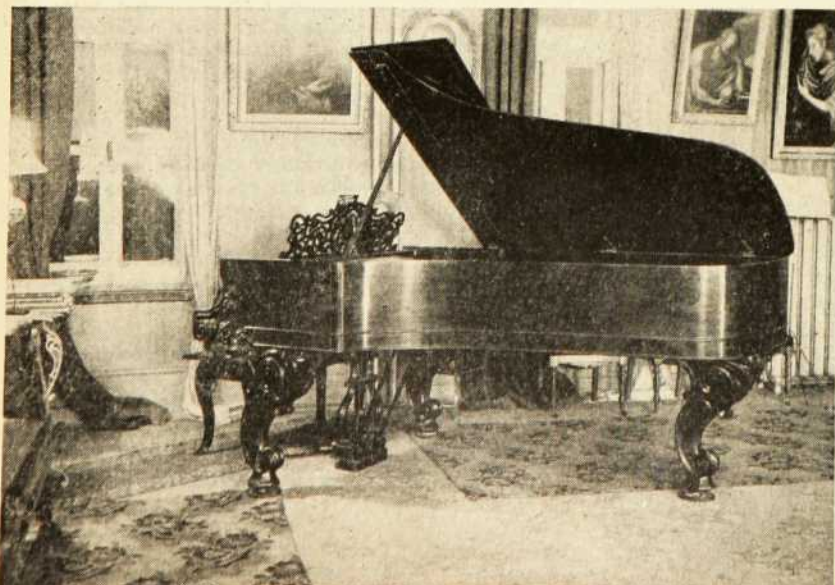
DAMASE POTVIN

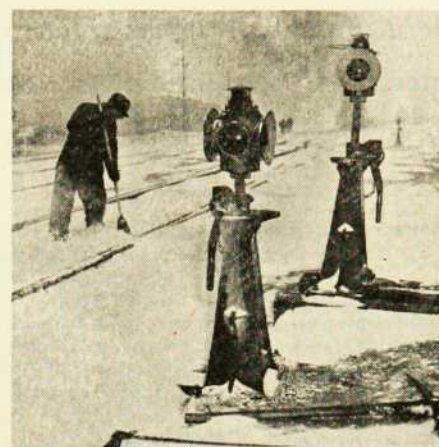
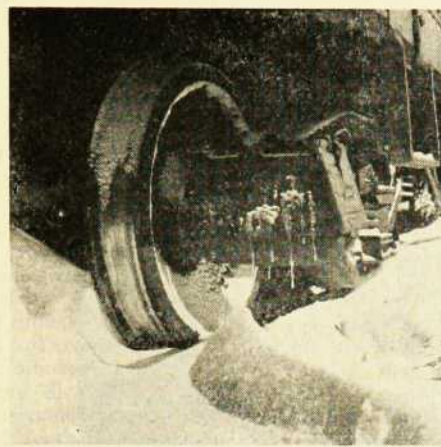
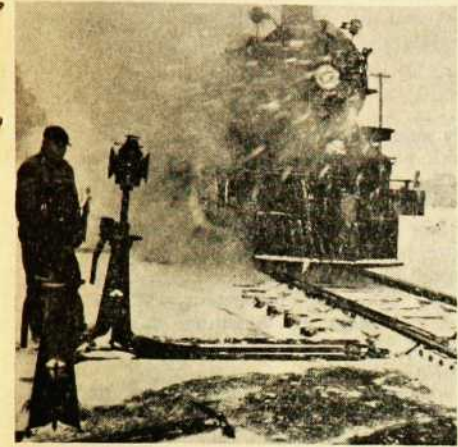
Ci-coté, au centre, sur le mur de gauche, pastel de la mère de Suzor Côté tel qu'on peut le voir dans un coin du bureau de l'abbé Côté à Rimouski. — Ci-dessous, superbe piano Steinway de concert qui a appartenu au regretté Léo-Pol Morin et qui est maintenant en possession d'un frère de Suzor Côté, l'abbé Edouard Côté de l'Archevêché de Rimouski.

Ci-dessus, de gauche à droite, bibliothèque en acajou massif appartenant à la famille Côté. Ce meuble en est un de la période Chippendale et a une valeur considérable aujourd'hui. — Un vieux buffet de la période de l'Empire français, propriété d'un frère de Suzor Côté, M. l'abbé Ed. Côté. — Arrière plan, bureau de toilette en bois de rose sculpté, venant de la famille Cook d'Angleterre; avant plan, rouet monté sur chevilles, chaise Louis XV et autres objets de valeur. — Cabinet Boulle, venant de la comtesse d'Edleux de qui Suzor Côté avait fait le portrait.



Ci-dessous, galerie de peintures, toutes de Suzor Côté, et ornant le grand salon de l'Archevêché de Rimouski. Comme le fait remarquer notre collaborateur, tous ces meubles, ces bibelots, ces objets divers au milieu desquels a vécu et travaillé pendant plusieurs années, Suzor Côté, pourraient facilement être récupérés en vue de l'organisation du futur "Musée Suzor Côté", voilà ce que deviendrait la "vieille maison de brique rouge" d'Arthabaska.





UN DUR COMBAT

CHEMINOTS vs NEIGE

NOUS SOMMES si habitués au confort moderne, qu'il s'agisse de chauffage, d'éclairage ou de transport, que nous l'acceptons comme notre dû. Nous oublions d'accorder, de temps à autre, un souvenir ému aux ancêtres qui en ont été totalement privés, et nous n'avons pas davantage une pensée reconnaissante à l'adresse de ceux qui nous le conservent par leur labeur quotidien. Et comme nous sommes prompts à nous impatienter à la plus brève coupe de courant électrique, à l'interruption du service d'eau, ou si le train sur lequel nous voyageons à un quart d'heure de retard.

Cette année, l'hiver a été très doux et les chutes de neige peu abondantes, du moins dans l'est du pays, mais l'expérience nous a appris que cela ne peut durer. Aussi pendant que les voyageurs, confortablement assis dans un train bien chauffé, roulent en toute sécurité vers leur destination, ils ne songent pas un instant aux obstacles nombreux que les cheminots auront à surmonter avant d'atteindre le terme du voyage. Pour tous, cependant, serre-freins, mécaniciens, aiguilleurs et expéditeurs, la venue de l'hiver est le prélude d'une lutte opiniâtre contre les éléments.

Dès le commencement de la saison froide, ils sont aux prises avec le problème du bon mouvement des convois de voyageurs et de marchandises, et cela

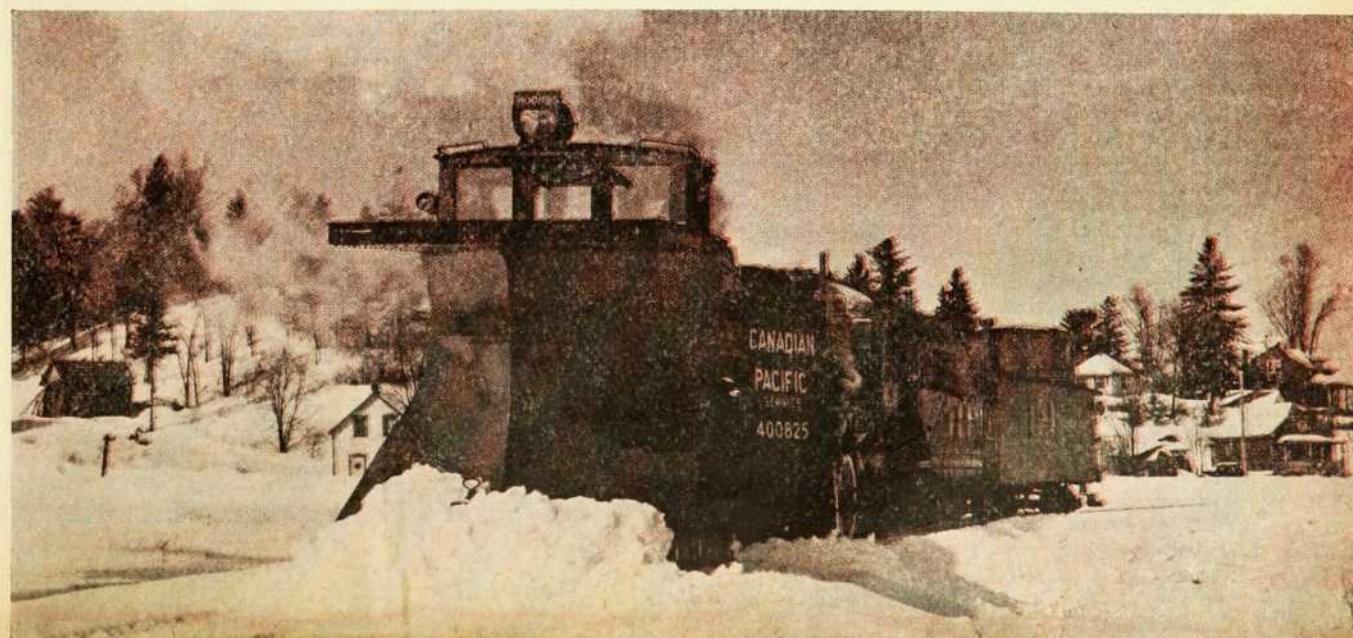
sur un réseau de 42.000 milles de long. Le froid gèle alors les lubrifiants, la pression des freins diminue et la neige s'amoncelle sur la voie. Au coût de \$5.000.000 par année, des centaines d'appareils à neige déblaient la voie ferrée et, pour le faire, doivent parfois s'attaquer à des amoncellements d'une quinzaine de pieds de hauteur. Dans chaque secteur, des équipes de travailleurs, munis de pics et de pelles, déglacent par milliers les aiguilles des gares terminus.

Il est vrai que les méthodes de déneigement ont fait d'énormes progrès en ces dernières années, surtout si l'on songe qu'il fut un temps où l'on proposait d'élever les rails de deux pieds, du côté des vents dominants, afin de prévenir tout retard occasionné par la neige.

Les appareils modernes de déneigement, tels que charrues, grattoirs et fonde-neige de 100 tonnes, contribuent à rendre la lutte moins inégale entre les forces de l'homme et les intempéries de la nature. Il n'en reste pas moins vrai qu'en dépit de toute cette machinerie coûteuse, c'est sur la petite armée des cheminots que nous devons compter pour tenir en échec le redoutable hiver canadien.

Photos du haut, premier rang, de g. à d., le générateur est examiné attentivement. — Le fourgon de queue: dortoir, réfectoire et bureau du train chasse-neige. — Le garde barrière annonce le mouvement des trains à la gare Windsor de Montréal. — Deuxième rang, même ordre, les aiguillages sont particulièrement soignés. — Quand la neige s'accumule. — Et le balai quand il le faut. — Mais la mécanique est plus radicale. — Ou encore, la bonne vieille "charrue"

Photos O. N. F.



Roman policier

L'HOMME DU SEPTIÈME ÉTAGE

Par CLAUDE ASCAIN

Les bijoux de Senora Granada, pensionnaire d'un grand palace, étaient d'assez grand prix pour susciter un chef-d'oeuvre d'escroquerie. L'assassinat n'était pas au programme, mais il s'en suivit et une adroite enquête aussi . . .

I — La veuve du millionnaire

L'ORCHESTRE jouait un tango.

Les tables commencèrent à se garnir. Un bruissement discret de voix monta dans l'atmosphère. A pas feutrés, les garçons glissaient rapidement pour prendre les ordres.

Dans le salon de lecture qui donnait, de plain-pied, d'un côté dans le grand hall et de l'autre dans le salon de thé, un jeune homme, enfoncé en un moelleux fauteuil de cuir, feuilletait distraitemment une revue illustrée. Mais son esprit était ailleurs.

Un beau garçon. Très beau même. Élégant, cheveux noirs ondulés et gominés, un feu sombre dans le regard. Il fumait cigarettes sur cigarettes. Sous les paupières lourdes aux longs cils, il paraissait guetter quelqu'un.

Son regard interrogeait fréquemment le hall, le grand escalier, l'un des ascenseurs. Ce quelqu'un ne se décidait pas à apparaître et le jeune homme réprima un mouvement d'impatience énervée.

Encore une cigarette. Ah! le paquet était épuisé. Un signe vers le groom qui circulait. L'employé se précipita avec un sourire déférent. Il connaissait sans doute ce monsieur.

— Apportez-moi une boîte de Laurens.

— Oui, monsieur, tout de suite.

Cependant, le groom attendait. L'autre avait fouillé ses poches. Un petit air désinvolte, et :

— Pas de monnaie. Qu'on porte cela sur mon compte.

La préposée aux cigarettes du "Melchior", le grand palace, fronça le sourcil et secoua négativement la tête :

— Non. Impossible. Il me doit déjà de l'argent. Débrouille-toi. Pas de cigarettes jusqu'à ce que l'arriéré soit payé.

Le groom fit la grimace. Mais il se "débrouilla".

— Il n'y a plus de Laurens, monsieur Gonzalès.

Et, sans attendre, il disparut prudemment dans la direction d'un chef de service. Le jeune homme se mordit la lèvre inférieure. Il avait compris, évidemment.

— On me coupe les crédits. Ordre de la direction, sans doute.

Un immense soupir à présent. Que se passerait-il demain? Car le lendemain, c'était la fin du mois. Et Pablo Gonzalès qui avait toujours réussi, à la dernière minute, la périlleuse acrobatie de trouver l'argent de sa note, n'en avait pas le premier centime en poche, cette fois.

Il habitait depuis six mois une mansarde au tout dernier étage du Melchior. Mais, même une mansarde, cela se paie.

— Il faut que je trouve de l'argent! Il le faut!

Les poings serrés, la mâchoire contractée, il rumina. Soudain, il changea d'expression, son visage devint amère. Une femme venait d'apparaître et traversait le salon de lecture.

Gonzalès la vit venir et se dressa. Elle passa près de lui et s'arrêta une seconde, tendit une main chargée de bagues. Il la porta à ses lèvres, murmurant un hommage. Elle susurra :

— Bonjour, senor Pablo. Venez donc prendre le thé. Venez me tenir compagnie. Je me sens terriblement seule, aujourd'hui.

Les mots furent appuyés d'un regard langoureux et d'un soupir qui souleva une vaste poitrine. Gonzalès, de plus en plus aimable, sourit de toutes ses dents blanches et la suivit.

Mme Elvira Ganada était grosse, veuve et millionnaire. Elle avait dû être très jolie vers ses vingt ans. Et quand on la voyait, on se disait qu'il était dommage qu'elle ne luttât pas contre l'embonpoint. Ce qui était une injustice.

Car elle luttait, la malheureuse, elle luttait avec acharnement. Seulement, elle avait le dessous.

Dix ans encore et ce serait l'écrasement. Actuellement, et de l'avis même de Gonzalès, elle était encore "potable". Les traits réguliers, pas trop empâtés, des yeux admirables, des cheveux abondants. Teints, les cheveux, évidemment.

Ce qui contribuait de la manière la plus décisive à la rendre "potable", c'étaient les confortables millions, les magnifiques diamants. D'origine sud-américaine, tout comme Gonzalès, avec qui elle s'exprimait toujours en espagnol, elle parcourait le monde, cherchant de palace en palace, depuis la mort de son mari, à distraire une neurasthénie provenant du trop facile accomplissement de ses fantaisies pécuniaires.

Actuellement, Gonzalès, rencontré par hasard, lui plaisait infiniment. Elle s'ingéniait à faire de lui son danseur, son commensal à peu près attiré.

Et c'était sans nul doute pour cette raison que le jeune homme, malgré son impécuniosité, continuait à être accepté par la direction du Melchior. L'on se disait que son départ provoquerait celui de la riche Argentine.

LA VISION

— Ami, notre père est le tien,
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu, ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusqu'au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton coeur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main ;
Ami, je suis la Solitude.

ALFRED DE MUSSET

Dès qu'il fut à la table de Mme Ganada, l'on trouva comme par enchantement des cigarettes pour tous les deux. Il est vrai que c'était elle qui les avait commandées, cette fois.

Un homme au visage énergique, aux yeux pénétrants quitta le taxi, paya rapidement et s'engouffra dans le hall de marbre blanc. On était au lendemain matin.

Le portier, doré sur toutes les coutures, s'avança, interrogateur. L'autre jeta brièvement :

— Inspecteur Marcellin. On m'attend.

— Ah! parfaitement, monsieur l'inspecteur. Par ici.

Un couloir tapissé de rouge sur les murs et aussi de rouge sur le sol. Une porte, la première à droite, avait spécifié le portier.

Dans le bureau discutaient deux personnages. Ils s'interrompirent et l'un d'eux tendit la main :

— Bonjour Marcellin. Vous avez fait vite.

C'était le commissaire de police du quartier. Il fit les présentations. L'inspecteur fit la connaissance de M. Carton, directeur général du Melchior.

Il vit un petit homme chauve et affligé d'un léger embonpoint, qui tentait de remédier à ces deux inconvénients par une mise extrêmement soignée et les artifices d'un coiffeur savant.

Habituellement, il sourirait toujours. Mais ce matin-là, le tremblement de sa voix, la moiteur de son front, l'inquiétude manifeste qui se lisait dans son regard, tout témoignait d'un trouble extraordinaire.

Il frictionnait ses paumes sans arrêt et s'interrompait à tout instant pour gémir :

— Quel malheur! Quel affreux malheur!

— Du calme, monsieur Carton, du calme! répondait le commissaire Dalat.

— Il faut retrouver l'assassin!

— Nous sommes là pour ça, justement, dit Marcellin.

Le directeur se tourna vers lui, mains suppliantes : — Vous me le promettez? Vous réussirez, n'est-ce pas! Et vous mènerez l'enquête avec discrétion. La réputation de l'hôtel...

Impatienté, l'homme de la Sûreté s'adressa au commissaire sans souci d'interrompre le personnage replet qui, maintenant, se frottait la crâne avec un mouchoir de soie blanche.

— Voyons... Il faut commencer par le commencement. Où en êtes-vous, Dalat, de votre enquête?

— Vous connaissez les faits *grosso modo*. Mme Elvira Ganada, une riche Argentine, a été trouvée assassinée dans son appartement.

— Ma meilleure cliente! psalmodia M. Carton.

Marcellin avait tiré son porte-mine et son calepin.

— Qui a découvert le crime? Qui a donné l'alarme?

— La femme de chambre de l'étage. C'est bien cela, monsieur Carton?

— Oui, oui, monsieur le commissaire. C'est Armandine.

— Armandine. Bon! marmonna Marcellin qui inscrivait. Il était quelle heure environ?

— L'heure habituelle du réveil de Mme Ganada. Huit heures.

— Elle se levait tôt pour une personne qui n'avait rien à faire!

— Elle faisait, expliqua Carton, une longue marche chaque matin pour sa santé. Pauvre femme! Se donner tant de mal pour finir aussi tragiquement! Elle aurait mieux fait de...

— Merci, dit sèchement l'inspecteur. Dites, Dalat, il faudra m'envoyer cette Armandine à mon bureau cet après-midi, je veux l'interroger personnellement.

Il monta à l'appartement, examina les lieux, étudia le corps. La victime avait été attaquée de face. Tout était bouleversé, les tiroirs pendaient, de la lingerie gisait pêle-mêle sur le tapis. Le lit était ouvert, les draps rejetés au fond.

Mme Ganada était étendue sur le sol, au pied même de la couche. Marcellin ne dit pas un mot, mais il regardait partout. Ses compagnons gardaient le silence également. De temps à autre, il inscrivait quelque hiéroglyphe sur une page.

Finalement, ils redescendirent. Dans le bureau de M. Carton, Marcellin demanda au commissaire :

— Dites, Dalat, avez-vous constaté la disparition de bijoux ou d'argent là-haut, lors de votre enquête ?

Le directeur du Melchior devança la réponse :

— Elle déposait toutes ses valeurs dans le coffre spécial de l'hôtel dont je possède, seul, la clef. Elle ne gardait sur elle que la monnaie courante pour la journée. Pour les grosses dépenses, elle avait l'habitude de payer par chèques.

Soudain, M. Carton s'agita :

— Mais, j'y pense... Ses bagues... Ses boucles d'oreilles... Tout ce qu'elle portait hier... Elle ne me les avait pas remises comme d'habitude. Du reste, elle avait tout repris.

Il ouvrit un tiroir et tendit un papier :

— C'est son reçu. J'ai l'habitude de faire signer à mes clients une déclaration pour dégager ma responsabilité. C'est dans l'après-midi même qu'elle m'avait tout demandé.

— Sans vous donner de motifs ?

— Sans rien m'expliquer. Cela ne me regardait pas d'ailleurs.

— Oui. Evidemment. Et cela représentait un gros chiffre ?

— Une très grosse somme, monsieur l'inspecteur.

En rentrant à son bureau, Marcellin songeait à deux choses déjà acquises : 1° Mme Ganada n'avait pas été attaquée par un homme inconnu d'elle, sinon elle eût crié en le voyant apparaître. Au contraire, elle s'était levée pour le recevoir, car elle était en peignoir. 2° L'assassin ne devait pas ignorer qu'elle avait ses bijoux dans sa chambre. Et cela donnait bigrement à réfléchir.

II — Gonzalès a disparu

ARMANDINE entra dans le bureau de l'inspecteur Marcellin. C'était une grande fille brune et pâle, d'une trentaine d'années. Elle paraissait fort émue.

— Asseyez-vous là, mademoiselle. N'ayez pas peur. Tout ce que je vous demande, c'est de bien vous rappeler les circonstances.

— Oui, monsieur... bégaya-t-elle, d'une voix étranglée.

— Vous étiez chargée de réveiller Mme Ganada, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Tous les matins, à huit heures. Et ce matin... Ah ! c'est horrible... Pauvre madame !

Elle se mit à sangloter. Marcellin la calma avec patience. Elle s'épongea les yeux. L'inspecteur reprit :

— Vous aviez une clef ? Un passe-partout ?

— Non, monsieur, elle ne verrouillait jamais sa porte. Je suis toujours entrée librement, le matin. Peut-être que la nuit... Mais non, je suis sotte, elle ne se levait pas pour tourner sa clef.

Marcellin la regardait fixement pendant qu'elle avait les yeux baissés. Il posa encore diverses questions. Non, elle ne pouvait avoir entendu. D'ail-

Armandine avait relevé la tête et paraissait décidée à faire front à présent. Marcellin restait d'un grand calme.

Dessin de JEAN MILLET

leurs personne ne pouvait entendre, parmi les domestiques, au septième étage.

Elle s'en fut et il se mit à réfléchir. Quand on lui apporta le rapport du médecin légiste, il put constater que c'était bien à l'aide d'un instrument contondant qu'on avait frappé. D'après le docteur, la mort se situait vers trois heures du matin.

Pendant ce temps, dans son bureau, M. Carton contrôlait les notes des locataires et les cochait, en compagnie d'un secrétaire, au fur et à mesure que celui-ci annonçait leur règlement.

Le travail paraissait terminé, lorsque l'employé remarqua :

— Il manque la note de M. Gonzalès...

— Ah ! oui ! Celui-là, je vais l'expédier à présent ! Je ne l'ai jamais beaucoup aimé. Si jamais il n'a pas payé...

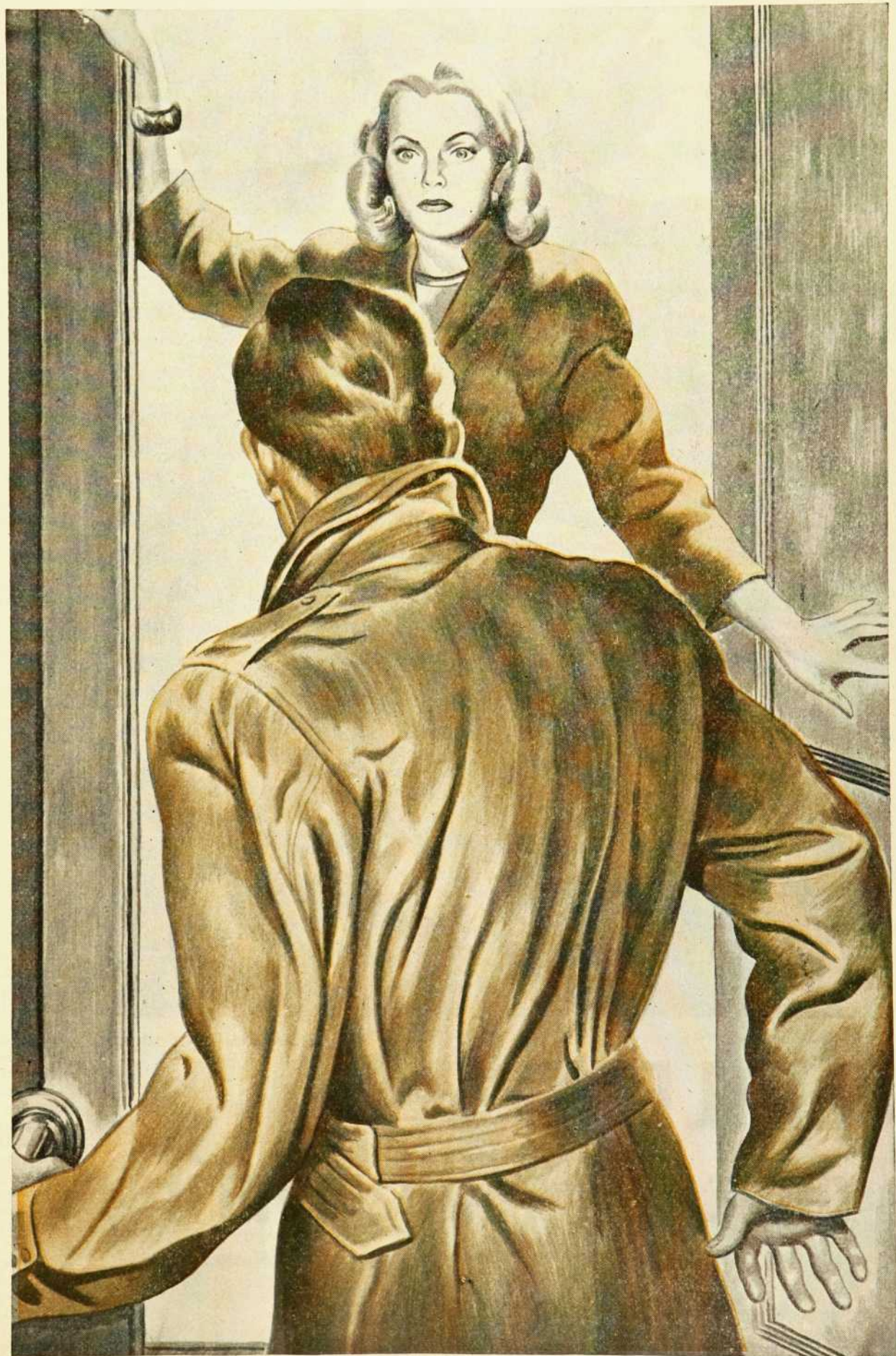
M. Carton décrocha un appareil accoustique et parla à l'employé de la réception. Il apprit que M. Gonzalès était sorti et n'avait rien dit de spécial.

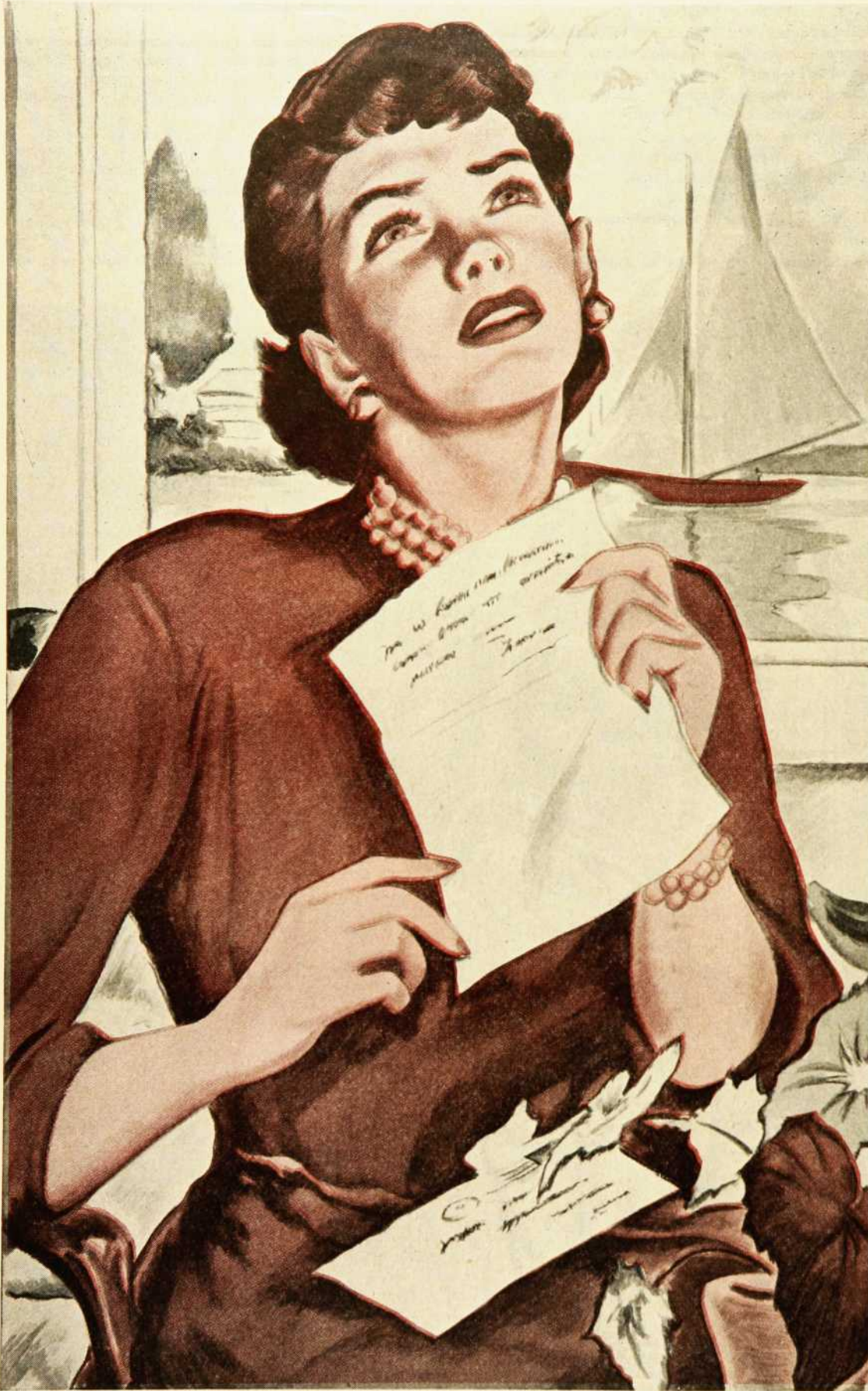
— Il a quitté le palace à quelle heure ? demanda-t-il.

— Un peu avant le déjeuner, monsieur Carton.

Et il était plus de six heures du soir, à présent. Gonzalès ne manquait jamais le dancing, d'habitude. La chose parut bizarre au directeur. Une idée naquit.

Il se précipita au dernier étage et fit ouvrir la porte de la petite chambre, à l'aide d'un des nombreux passe-partout en réserve. Le lit n'était pas défait. Perplexe, M. Carton [Lire la suite page 14]





Dessin de JEAN MILLET

LA LETTRE dont j'ai failli mourir

Par GEORGES LANGE

Une lettre anonyme . . .

*L'imagination s'affole,
construit un terrible*

*roman . . . il n'est plus
qu'une issue : la mort !*

Mais, par bonheur . . .

J'ai retenu la date facilement : c'était celle de mon anniversaire, le 7 juin.

Drôle d'anniversaire, en vérité !

La lettre arriva au courrier du matin. Enfouie sous une pile d'autres lettres, de revues et de journaux, elle était bien cachée. Pourquoi n'y est-elle pas restée ? Ou, mieux, pourquoi n'a-t-elle pas été dirigée sur la boîte à ordures, sans passer par mes mains ? Inutile d'épiloguer . . .

L'enveloppe était libellée à la machine à écrire. Un détail de la suscription attira mon attention, la mention "personnel et urgent" ajoutée à l'adresse : "Mme la doctresse Dominique Valtier, clinique des Ormes."

Qui pouvait m'écrire ? Et de cette façon ? Je n'attendais de lettre de personne . . .

— Ce ne peut être, me dis-je, qu'une cliente ou un client qui aura oublié de me confier quelque chose . . . Les malades sont parfois bizarres. Voyons !

J'insérai un coupe-papier dans un coin du rectangle jaune. Et je me rappelle fort bien avoir eu conscience que j'étais en train de me salir les doigts.

A l'intérieur, une feuille de papier quadrillé, pliée en quatre. Quelques lignes seulement, également tapées à la machine. Pas de signature.

Sans aucune expérience de ce genre, j'avais cependant immédiatement compris. Mes regards étaient tombés sur deux ou trois mots, suffisamment explicites par leur ignominie.

Quand au texte intégral, puisque je n'ai jamais pu l'oublier, le voici :

"Madame, il m'est pénible de constater qu'une personne aussi jolie et intelligente que vous s'use la santé à une besogne ingrate, tandis que le Dr Valtier passe le plus clair de son temps à filer le parfait amour avec l'une de vos meilleures amies. Si vous ne me croyez pas, ouvrez donc vos jolis yeux, notamment le vendredi, de quatre à six heures. C'est dans le cabinet même de votre mari que la pièce se joue. Une femme avertie en vaut deux. A bon entendre . . . Quelqu'un qui vous veut du bien."

Quelqu'un qui vous veut du bien !

Dans les premières années de ma jeunesse, il m'était arrivé, par hasard, de lire de ces romans d'amour dans le corps desquels l'inévitable lettre anonyme se terminait aussi par ces mots.

Ainsi, à mon tour, quelqu'un me voulait "du bien".

Pas un instant, je n'avais pensé qu'un être humain puisse être assez bas et assez répugnant pour se rendre coupable d'une telle saleté. Et pourtant les faits étaient là. Cette lettre, ce morceau de papier innommable sous mes yeux, non, ce n'était pas un cauchemar . . .

D'un effort violent, je rompis l'espèce d'envoûtement, d'hypnose, sous le charme desquels j'étais demeurée prostrée. Je pris une pince chirurgicale et saisis la feuille de papier par un coin, puis je l'approchai de la flamme de mon briquet.

Nous dinâmes fort tard ce soir-là. Mon mari, le Dr Didier Valtier, avait eu une journée chargée en consultations.

Le premier moment de stupeur passée, je m'étais enfermée pendant une demi-heure dans ma chambre. Il faisait encore une chaleur étouffante à près de neuf heures. De gros cumulus noirs s'amoncelaient à l'horizon, annonciateurs d'orage. Pendant quelques instants, je les contemplai. En les voyant monter rapidement sur la région, je me fis l'amère réflexion qu'un autre orage, autrement grave celui-là, allait éclater bientôt sous notre toit.

Puis je m'étendis sur mon lit et restai ainsi, jambes allongées, la joue sur le bras, pour essayer de faire le point dans mon cerveau affolé.

"Ce n'est pas possible, me dis-je tout d'abord. Entre Didier et moi, il n'y a jamais eu le moindre nuage depuis bientôt dix ans de vie commune. Didier m'aime comme je l'aime. S'il avait dû s'éprendre d'une autre femme, ce serait fait depuis [Lire la suite page 30]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ Jack Dempsey, l'ancien champion mondial des boxeurs poids lourds, le plus populaire des pugilistes de tout temps, ne voit pas grand-chose de bon pour la boxe dans la télévision. Voici son opinion à ce sujet : Quels sont ceux qui assisteront à des combats de boxe, où il leur faut payer tant de dollars, lorsqu'ils pourront les voir beaucoup mieux, assis à leurs foyers ? D'ailleurs, les spectateurs trop éloignés de l'arène ne voient presque rien des combats, tandis qu'avec la télévision, qui ruinera la boxe, tout le monde pourra voir les gestes des deux boxeurs dans le rond, tout aussi bien que l'arbitre. Donc, il n'est point besoin d'être grand clerc pour pronostiquer une faillite financière de la boxe, avant la prochaine lune, c'est-à-dire dans trois ou quatre ans, peut-être plus tôt . . . Dempsey est aussi d'opinion que la boxe, aux Etats-Unis, ne devrait pas être, comme elle l'est, sous le contrôle d'un petit groupe d'écumeurs, qui se font fi de tout ce qui marche sur une ligne droite. Il termine son allocution en disant que les boxeurs de couleur de nos jours sont, en majorité, meilleurs que bon nombre de nos pugilistes blancs, parce que les boxeurs noirs n'ont pas tout cuit dans le bec et que, pour gagner leur vie, ils doivent surmonter un tas d'obstacles, où la bizarrerie n'est pas exclue, loin de là . . . De plus, Dempsey déplore le fait que les jeunes boxeurs n'ont pas assez de gymnases à leur disposition, où ils pourraient apprendre à boxer sous les yeux d'instructeurs compétents . . . Cet état de choses a toujours existé, d'ailleurs.

■ Réponse à M. C. Loiselle, Montréal

Oui, monsieur, vous gagnez votre pari de dix dollars avec l'un de vos grands amis, vendeur d'automobiles lui-même. La célèbre étoile du Canadien, pour nous servir de votre expression, Maurice Richard, récemment nommé représentant des ventes de la compagnie d'automobiles Jarry Ltée, de la rue St-Denis, a gratifié d'un briquet de marque Ronson tous les rédacteurs sportifs et commentateurs sportifs de la radio, qui ont récemment assisté aux agapes fraternelles de l'hôte Richard, où tout le monde fut gracieusement accueilli. Ce fut une soirée inoubliable.

■ En maintes circonstances, on a parlé des stimulants, employés par certains athlètes pour obtenir de meilleurs résultats, pour faire tomber des records du monde, par exemple. Généralement, ces stimulants, strychnine, cocaïne, opium, etc., sont pris de telle façon que nulle trace ne recèle leur absorption. Il est donc facile de constater qu'une semblable pratique est condamnable, à tous points de vue, même pour les chevaux de courses . . . Si le succès est parfois obtenu, c'est toujours au détriment de la santé et de la forme future. On pourrait citer plusieurs exemples, chez certains coureurs à pied, sur courte distance, surtout chez un bon nombre de coureurs cyclistes des Six-Jours. C'est, d'ailleurs, l'une des raisons pour

BILL DURMAN, cerbère du Canadien, le meilleur gardien de buts de notre temps, a fait l'impossible pour arrêter la rondelle, lancée dans les filets par Alex Kaleta, des Rangers de New-York. Sans réussir, il dut se jeter sur la surface polie, se demandant où était alors l'un des joueurs d'arrière-garde . . . Il n'est pas organisé de match de football, à Buenos-Ayres, Argentine, sans qu'on appelle d'importants renforts d'agents, de gardes à cheval, de . . . pompiers . . . On craint que le football ne soit tué par l'enthousiasme et l'emportement des fervents spectateurs. Les supporters montréalais aiment trop leur hockey pour ne pas garder la mesure, la plupart du temps. Il leur arrive parfois d'encourager la bizarrerie. Le petit groupe de spectateurs, qui ont raillé Bill Durman, l'excellent gardien de buts du Canadien, déjoué six fois, l'autre soir, contre Chicago, ont manqué d'élégance et de sportivité. Il est à parier que la majorité de ces spectateurs ont déjà fait partie d'un consortium d'anges gardiens qui tenaient, il y a 4 ou 5 ans, à ce que le grand Bill fût remplacé dans les filets du Canadien par Paul Bibault. Un chauvinisme outrancier conduit toujours à des excès, que ce soit à Montréal ou ailleurs.

lesquelles Frank Selke, gérant-général du Forum, hésite à présenter, de nouveau, aux amateurs sportifs montréalais, un événement du genre . . . Depuis un an ou deux, les autorités fédérales de la Californie ont trouvé déplorable le fait suivant : trois cyclistes professionnels de San Francisco et Los Angeles, dans le but de bien figurer jusqu'à la fin, dans une course de Six-Jours, ont eu recours à un stimulant quelconque. Le plus grave, c'est que ce stimulant leur fut administré au moyen de piqûres. Il paraît que l'opération fut faite, devant plusieurs personnes. Il ne faut pas être des plus fins pour sortir, sur la piste de bois, une seringue quelconque et s'injecter sous la peau des remèdes pour agonisants, à base d'huile camphrée et d'éther !

■ La pêche de la baleine se fait avec des bateaux construits spécialement, capables de grande vitesse et maniés rapidement. Un canon monté à l'avant lance un harpon barbelé, muni d'un obus réglé de manière à éclater trois secondes après être sorti du canon. L'explosion, d'habitude, tue l'animal instantanément. Comme le corps se met à couler immédiatement, il est amené près du bateau, et on le gonfle d'air jusqu'à ce qu'il flotte facilement. On y fixe une bouée avec le pavillon du bateau et le bateau continue la pêche jusqu'à ce que la troupe disparaisse. Les baleines sont alors traînées vers une station ou tirées à bord de la baleinière. Commercialement, les baleines sont de grande importance. L'ambre gris, le spermaceti, l'huile de baleines et la colle forte sont les principales substances que fournissent ces cétacés. Au Japon, où chaque

partie de la baleine est utilisée, la bonne viande est consommée, soit fraîche ou en conserves, une seule baleine en fournissant jusqu'à 80,000 livres, parfois.

■ Réponses à J. Lacroix, Montréal.

1° James J. McGuire a joué 26 ans dans les grandes ligues de baseball, 4 pour l'Association Américaine qui faisait, alors, partie des ligues majeures, 13 pour la Ligue Nationale et 9 pour la Ligue Américaine, soit de 1884 à 1912. C'est un record mondial.

2° Eddie Collins a joué dans les ligues majeures pendant 25 ans, de 1906 à 1930 pour les clubs Philadelphie et Chicago, de la Ligue Américaine, tandis que Rabbit Maranville, ancien gérant des Royaux, a joué durant 23 ans dans les ligues majeures pour les clubs Boston, Pittsburgh, Chicago, Brooklyn et St-Louis, de la Ligue Nationale, de 1912 à 1935, à l'exception de 1934.

3° Trois joueurs ont joué 22 ans pour le même club dans les grandes ligues. Ce sont : Pop Anson, pour Chicago, de la Ligue Nationale, de 1876 à 1897 ; Mel Ott, Giants de New-York, de 1926 à 1947 ; Ty Cobb, du Detroit de la Ligue Américaine, de 1905 à 1926.

■ Réponse à M. W. Chevalier et M. Robidoux, Montréal.

Dans les ligues majeures, les joueurs d'arrêt-court qui participèrent au plus grand nombre de doubles-jeux, au cours d'une joute régulière, sont les suivants : Glenn Wright, du Pittsburgh, le 23 septembre 1925, et Charles O'Leary, du Detroit, le 23 juillet 1905, avec cinq doubles-jeux chacun.





Ci-dessus, **PIERRE MAHIEUX**, un phénomène unique au monde, puisqu'il n'a de naissance ni bras ni jambes. Il habite un village breton et son unique occupation est de fabriquer, avec ses dents, de petites chaises de poupées. — Ci-dessous, à gauche, **DONNA GEBHART**, à l'âge de sept ans, alors qu'elle était une petite infirme dont une maladie des os avait croché la jambe droite. La photo de droite nous la fait voir trois ans plus tard, nous montrant avec fierté ses jambes bien droites, après un traitement chirurgical approprié au Children's Hospital de Milwaukee.

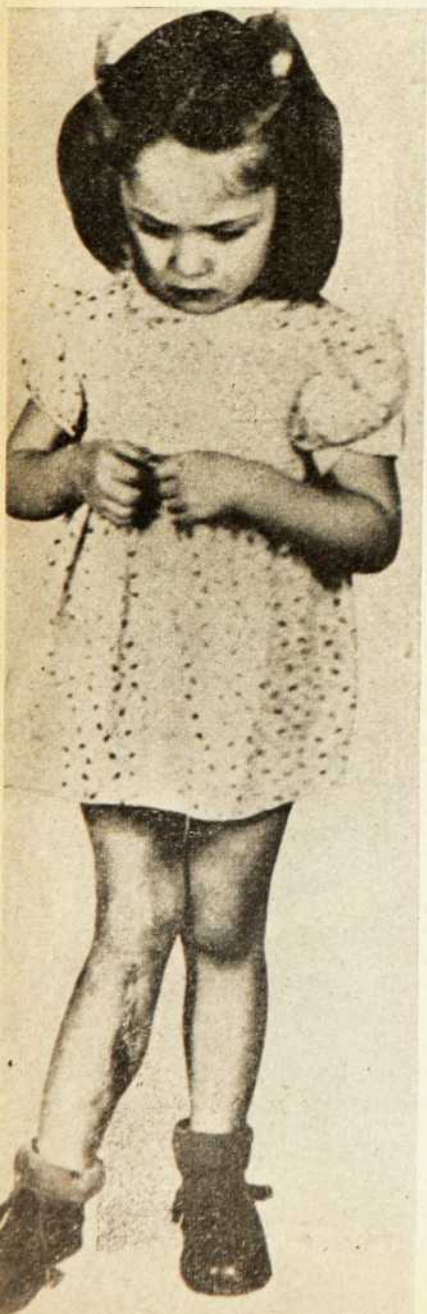


MARCEL BARDIAUX, le navigateur solitaire, au moment où il s'apprêtait à quitter Paris, à bord de son **SLOOP** pour effectuer le tour du monde. Cette photographie a été prise sur la Seine, à Paris, à la hauteur du pont Alexandre III. Réussira-t-il dans sa périlleuse entreprise? L'avenir le dira. En attendant, admirons son audace.

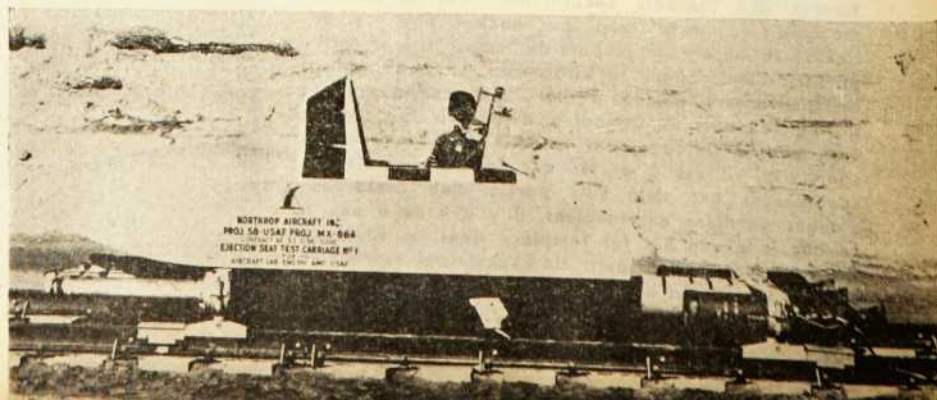


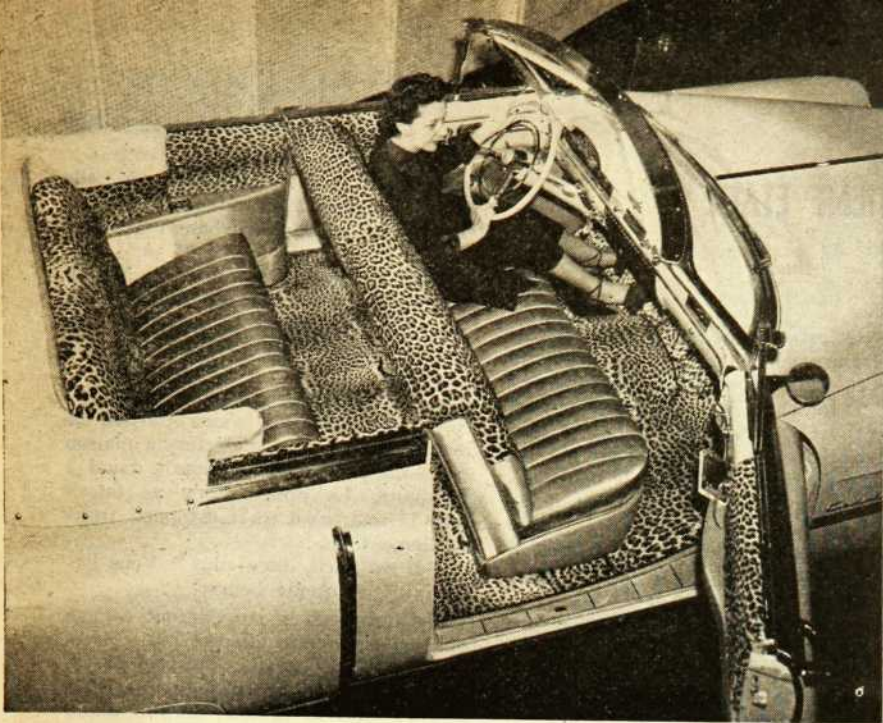
Une photo prise en Suisse, dans la région des Grisons. Un skieur triomphant, et sans doute fatigué, est monté jusqu'à St-Moritz. Il a planté ses skis dans la neige et s'est assis afin de se reposer tout en contemplant le Pic Corvatsch qui domine ce paysage de solitude.

ÇA et LA L'IMAGE

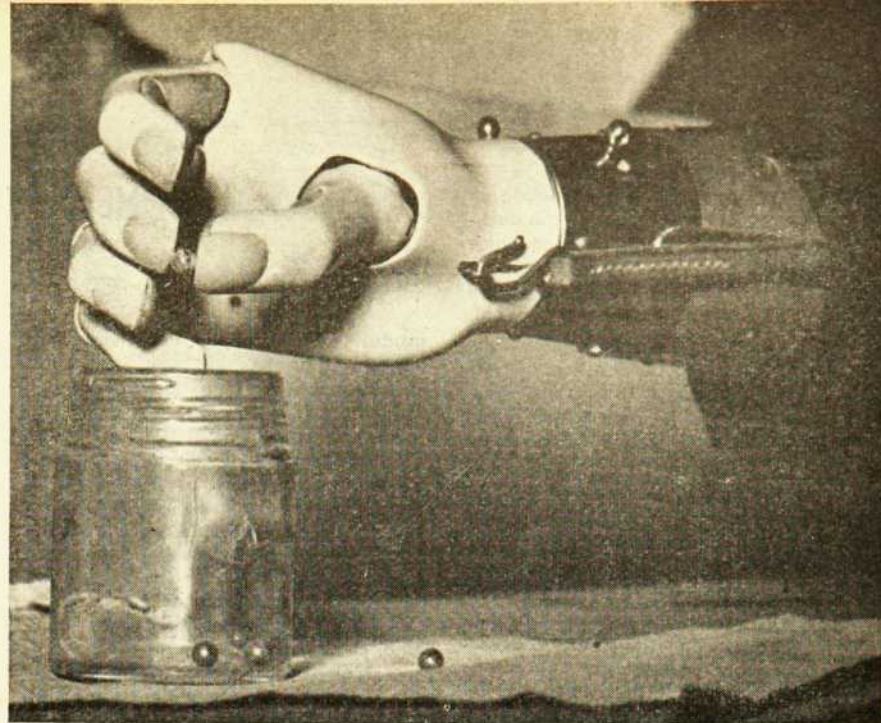


Ci-dessus, à Smithland, deux fillettes se préparent à sortir par la fenêtre de leur maison envahie comme toutes celles de la région, par la crue des eaux. Un garde-côte s'apprête à transporter **DIANNA** et **DONNA OWEN** sur la terre ferme, mais il devra aussi sauver deux poupées et un chat: ce qu'elles ont de plus précieux au monde. — Ci-dessous, monté sur rails, cet étrange véhicule a été conçu aux fins de se rendre scientifiquement compte jusqu'à quelle vitesse maxima un pilote d'avion à réaction peut voler sans danger de pression atmosphérique. Muni de quinze fusées, l'appareil peut atteindre la vitesse de 1,100 milles à l'heure.





Ce coupé Cadillac a été l'une des attractions les plus remarquées durant l'exposition annuelle tenue par la General Motors, au Waldorf Astoria de New-York. Madame Moyra Sullivan, la propriétaire de ce véhicule, est assise à la roue. Elle est à juste titre fière de la splendide peau de léopard dont est capitonnée la carrosserie. Cette peau, de dimensions remarquables, est celle d'un léopard du Somaliland. Les fauves originaires de ce pays sont les plus gros et les plus féroces que l'on connaisse. La Somalie Anglaise ou Somaliland est située en Afrique orientale, sur la côte des Somalis.



Le ministre des Pensions du cabinet Attlee, M. H. A. Marquand, a visité le centre d'urgence des membres artificiels ouvert à Universal House, Buckingham Palace Road. Ce centre fonctionne depuis la fin de la guerre dans le but d'effectuer des réparations urgentes nécessitées par des militaires ou des victimes de bombardements. Depuis le récent programme de santé, tous les civils peuvent également en bénéficier. On voit ici la nouvelle main mécanique capable de ramasser une bille de 3/16 de pouce de diamètre, une épingle ou une cigarette. Elle est munie de coussinets en caoutchouc et a toutes les jointures d'une main normale.



Ci-contre, MABEL STARK, de Thousand Oaks, en Californie, photographiée avec l'un des fauves qu'elle dresse pour le cirque ou le cinéma. Mlle Stark a subi des morsures et des écorchures de la part d'un énorme tigre du Bengal et on a dû la transporter à l'hôpital de Burbank. — Ci-dessus, de confortables fauteuils et de spacieux divans qui étaient l'orgueil du transatlantique AQUITANIA et la joie de ses passagers sont maintenant en entrepôt dans les hangars de la douane, à Southampton, en attendant une vente à l'encan. Tout sera vendu, non seulement le mobilier mais les plafonds, les murs, les boiseries et les parquets de ce qui fut, il y a quelques années, un navire de grand luxe.



L'HOMME DU SEPTIEME ETAGE

[Suite de la page 9]

ouvrit machinalement un tiroir de la commode qui, avec la couche et la chaise, formait le mobilier très sommaire de l'endroit.

— Quoi? Vide! Et les autres tiroirs aussi!

Dans un coin, une valise était dans le même état. Aucun doute, l'homme était parti, emportant toutes ses affaires. Mais comment avait-il pu dissimuler un colis, même de faible volume?

Le personnel était d'accord sur ce point: Pablo Gonzalès était sorti les mains vides. Alors, il avait fait disparaître ses vêtements, son linge, ses menus objets peu à peu, en plusieurs fois?

Pourtant, jamais on n'avait vu le jeune homme emporter un paquet. Il s'en allait, les mains dans les poches, son éternelle cigarette aux lèvres. Le directeur redescendit, l'esprit en déroute.

Un groom l'informa qu'on l'attendait dans son bureau. C'était l'inspecteur Marcellin.

— Pouvez-vous me donner la liste — si liste il y a — des fréquentations habituelles de la victime?

— Elle recevait peu de visites à l'hôtel. Je ne crois pas qu'il y ait une piste de ce côté... Mais, attendez!

Le directeur agita les mains.

— Il y a eu ce Gonzalès avec qui elle a pris le thé et diné.

— Quel est ce personnage?

— Un bellâtre que je supportais, chez moi, parce que Mme Ganada s'était prise d'amitié pour lui. Alors, vous comprenez, je le ménageais. Il la faisait danser, il lui tenait compagnie.

Marcellin parut intéressé. Il apprit que le jeune homme ne paraissait pas posséder des moyens bien définis d'existence. D'après M. Carton, il devait tirer du jeu les quelques petites ressources dont il disposait. Il ajouta autre chose:

— Je ne serais pas étonné que Mme Ganada lui eût prêté — c'est une façon de parler — quelque somme, de temps à autre.

Marcellin et Carton échangèrent un regard et un sourire rapide. Ils s'étaient compris. Le directeur murmura:

— Je dois dire que je n'ai jamais remarqué quelque chose de précis entre eux. Discrétion... Discrétion...

— Eh bien! je voudrais voir M. Gonzalès. Je vais lui laisser une convocation et je...

— Il a disparu. Je viens de le constater.

M. Carton narra ce qu'il venait de découvrir. Le visage de l'inspecteur devint fort sérieux.

— Son signalement, monsieur Carton. Aussi précis que possible!

Après avoir noté, il demanda l'autorisation de téléphoner.

— Allô! Donnez-moi Jocquier. Oui, ici, inspecteur Marcellin. C'est toi, Jocquier? Parfait. Je t'attends au Melchior. Un taxi et à toute allure.

Le fidèle lieutenant de l'inspecteur apparut en un temps record.

— Tiens, fit Marcellin, un signalement à répandre. Il faut me retrouver le bonhomme.

Marcellin constata sa montre et se tourna vers le directeur.

— J'aimerais jeter un coup d'oeil dans la chambre de Gonzalès.

C'était facile. L'ascenseur les déposa au sixième et les deux hommes prirent un petit escalier. Dans le couloir, l'inspecteur serra fortement le bras de M. Carton et mit un doigt sur ses lèvres.

— Pas de bruit, chuchota-t-il. Restez ici!

D'un bond, il s'élança vers la porte. Il l'ouvrit et se trouva face à face avec Armandine. Il avait fallu son oreille exercée pour entendre le petit heurt

produit par la femme de chambre et qui l'avait trahie.

— Tiens! Qu'est-ce que vous faites là?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait un regard de bête traquée, elle était livide. M. Carton surgit et d'une voix autoritaire:

— Votre place n'est pas ici, Armandine! Pourquoi êtes-vous dans cette pièce, alors que votre service est au premier étage?

— Je... je remettais de l'ordre, monsieur!

— Allons, fit paternellement Marcellin, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Sortez, mademoiselle.

Elle passa, le visage dur, l'air rogue. M. Carton s'exclama sourdement, désignant la valise qui était au milieu de la pièce:

— Je crois bien qu'elle y a touché.

— Bah! elle allait la ranger sans doute.

Il feignait l'indifférence, mais en réalité, la présence d'Armandine chez Gonzalès l'intriguait fortement.

Ils reprirent l'ascenseur de service pour le personnel. En bas, des éclats de voix attirèrent leur attention. Les deux hommes se dirigèrent vers l'office et se trouvèrent en présence d'un sommelier aux prises avec une sorte de brute.

— Ah! voici le directeur justement! dit l'employé.

L'homme était vêtu du costume classique de plombier-zingueur. Les deux poings sur les hanches — des poings énormes — il se dandina, d'un air de défi.

— Ah! c'est vous le patron? grommela-t-il. Ben faudra m'remplacer mon marteau. On m'l'a volé.

— Oui, oui, c'est entendu, fichez-moi la paix!

Dans son bureau et visiblement agacé, M. Carton manda son régisseur:

— Qu'est-ce que cette histoire de marteau volé réclamé par l'ouvrier qui travaille aux réparations dans la cave?

— Comment! Il a osé vous importuner? Cet ivrogne! Ah ça! je vais le congédier et le remplacer. Je lui avais déjà dit que je ferais le nécessaire. Vous ne savez pas ce qu'il a fait, monsieur Carton? Je viens de l'apprendre incidemment par le portier. Il s'est si bien enivré dans la cave qu'il a passé la nuit entière dans le bâtiment.

— Il y a longtemps? demanda M. Carton avec vivacité.

— Mais non. La nuit dernière!

Malgré lui, Marcellin sursauta. C'était la nuit du crime. Le régisseur offrit obséquieux:

— Voulez-vous, monsieur Carton, que je fasse venir Gustave pour vous donner tous détails?

— Comment donc! s'exclama Marcellin, faites venir Gustave.

C'était le portier grisonnant qu'il connaissait de vue. Car il y en avait deux, dont l'un prenait son service le jour, Gustave, et l'autre, la nuit.

— Sauf votre respect, commença-t-il, c'est une belle rigolade. Eh! bien, voilà. J'avais fini mon service et, comme chaque soir, j'étais allé dîner chez ma fille et mon gendre, qu'ont un petit commerce à...

— Passons, Gustave. Je veux l'histoire.

— Bon, m'sieu l'inspecteur. Voilà. J'étais rentré à minuit et je descends au sous-sol pour me coucher. Faut vous dire qu'il y a deux chambres, en bas. Une pour moi, pis une qu'est vide et qui ne sert à rien. Et puis, il y a la cave avec les bouteilles, le chauffage central, et tout quoi. J'entends des ronflements, j'en suis épaté.

« Je vais voir. Cette grande carcasse qui était allongée, là, par terre, avec une bouteille vide, à côté. J'ai regardé l'étiquette. Du Chambertin. Il l'avait

peut-être volée? En tout cas, elle était proprement vidée!

— Alors? fit impulsivement M. Carton.

— Alors, j'ai secoué, c't'homme. Il a grogné, ouvert un oeil et pis il l'a refermé. J'ai bien vu qu'il était fin saoul. Alors, j'ai été me recoucher chez moi.

— Comment? Vous l'avez laissé là?

— Faites essuie, m'sieu Carton, ça valait pas la peine d'alerter la maison pour un poivrot qui n'aurait fait mal à personne. La preuve qu'y ne faisait pas de mal, c'est qu'il est parti tranquillement.

— Il est parti, dites-vous? Vous l'avez vu? A quelle heure?

Les questions se succédèrent comme des balles de mitrailleuse.

— Bon! non, m'sieu l'inspecteur, je ne l'ai pas vu. Je l'ai entendu. Il a marché dans le couloir. Il s'en allait. Oh! ça j'en suis sûr, parce que j'ai un rhumatisme qu'est régulier comme une montre. Ça me travaille toujours vers les trois heures du matin.

III — Le mystère s'épaissit

C'ÉTAIT tout de suite après déjeuner. Marcellin allumait une gauloise. En face de lui, dans son bureau, le brave Jocquier, attentif, écoutait le récit de l'incident qui s'était produit dans la chambre de Gonzalès, la veille, lors de la visite de son chef, au palace.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses, Jocquier?

— La disparition de l'homme me paraît significative.

— S'agit pas de ça pour le moment. Qu'est-ce qu'Armandine faisait chez lui?

Jocquier se gratta la nuque avec embarras.

— Ça... Aucune idée, chef. Je croyais que ça n'avait pas d'importance à vos yeux, d'après la manière dont vous en parliez.

Marcellin tira une bouffée et reprit: — Bon! Laissons ça de côté. Ton opinion sur le Gonzalès, à présent?

Jocquier s'anima tout de suite.

— Ici, je crois qu'on peut travailler sur les données suivantes. Le type est l'ami de la grosse Mme Ganada.

Celle-ci l'entretient plus ou moins largement, ce qui explique les fluctuations d'aisance et de dénuement. Le soir, ou plutôt la nuit du crime, il y aura eu dispute et le gigolo aura tué.

— Pour quel motif, mon garçon?

— Est-ce que je sais? La jalousie peut-être!

— Tu crois qu'un individu de ce genre est jaloux?

— Non, pas lui, mais la dame devait l'être. Elle lui aura fait une scène et alors, il...

— Un assassinat pour une scène? C'est tiré par les cheveux.

— Supposons qu'elle l'ait menacé de lui couper les vivres.

Marcellin fit tomber la cendre de sa cigarette et déclara:

— C'eût-été tuer la poule aux oeufs d'or. Ou encore se jeter, à la manière de Gribouille, dans l'eau pour ne pas être mouillé par la pluie. Ça cloche, mon vieux Jocquier. Mais admettons que je sois d'accord. Comment reconstituerais-tu le crime?

Jocquier, qui paraissait tenir à son idée, reprit aussitôt:

— Voici, chef, Le Gonzalès ne devait pas passer ses nuits entièrement dans l'appartement de Mme Ganada, puisque la femme de chambre trouvait celle-ci toujours seule le matin. Mais cela explique pourquoi la porte n'était jamais fermée à clef.

Marcellin eut un mouvement de tête bref.

— Ici, c'est bien raisonné. Continue.

Les domestiques les plus matinaux se levant à cinq heures, Gonzalès avait

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3 4 2 8 4 6 3 5 2 4 7 3 6 5 2 4
E U V U N L P T O E G A E O T V

8 4 3 7 5 2 6 4 8 3 6 2 4 5 7 3
N I R R U R T C N G T E T T A N

4 8 2 6 5 3 4 7 2 6 4 3 5 8 2 4
O O P R V E I N R E R Z O U O E

8 3 7 4 6 2 5 4 3 8 6 2 4 5 3 4
V P D S A J U U O E G E R S U V

8 4 2 6 5 3 4 7 2 6 3 4 5 8 2 3
A O T R R R T E R E D R E U E E

8 3 8 4 6 2 7 4 3 5 2 6 4 3 7 2
B M U E A U J R A U S B I I O S

5 2 6 4 3 5 4 7 2 5 6 8 4 7 2 5
S I L V N S A I R I E T L E A T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

toujours le temps de rentrer chez lui, là-haut. Cette nuit-là, il se sera glissé dehors, comme de coutume.

— Avec quoi aura-t-il frappé ?

— Avec un objet « contondant », comme dit le médecin légiste, et qu'il aura emporté avec lui ensuite...

— Pour le jeter dans la Seine, sans doute, acheva Marcellin avec une pointe de sarcasme immédiatement perçue par Jocquier.

— Et alors ? Pourquoi pas ?

Sans répondre, Marcellin prit une autre cigarette dans le paquet sur le bureau. Il fit, à la longue :

— Je ne t'ai pas conté l'épisode du plombier. Ecoute ça, et dis-moi ensuite s'il n'est pas possible de bâtir, contre lui, une accusation aussi logique que celle que tu viens de formuler contre le gigolo !

Il relata ce qu'il avait appris, insista sur la disparition du marteau, et ajouta :

— L'homme peut avoir joué l'ivresse. A trois heures du matin, il monte chez sa victime...

— Comment ? Il la connaissait ?

— Oui... Du moins, il connaissait l'appartement. La fuite qu'il réparait en bas concernait la malle de bains de la millionnaire argentine. Une fois le coup fait, il redescend et se faufila dehors. Plus tard, il réclamera à cor et à cris son marteau qu'on lui a, prétend-il, volé. Hein ! Est-ce vraisemblable ?

— On l'a vu ressortir, chef ?

— J'attends justement un coup de téléphone de M. Carton qui a interrogé son personnel, ce matin. Le veilleur de nuit a dû le fixer sur ce point très important.

Une petite silence régna jusqu'au moment où le téléphone fit éclater sa sonnerie. Marcellin décrocha.

— Allô ! Ah ! M. Carton ? Alors ?

Jocquier vit le visage de son supérieur se tendre tout de suite, et les yeux devenus durs. Lorsque Marcellin raccrocha, il se tourna vers Jocquier et articula :

— Le plombier est sorti le lendemain matin à sept heures. Par l'issue des fournaiseurs. C'est net et précis.

— Alors, son affaire est clair, chef ! S'il a quitté la cave à trois heures et le palace à sept heures... Hein !

Marcellin tambourina sur son bureau.

— Une surveillance de plus à exercer. Je te fournirai tous les détails sur le plombier. S'il cherche à filer, à disparaître, hop ! la main sur l'épaule, tout de suite. Mais surtout, qu'il ne se doute de rien. Tant que nous aurons l'oeil sur lui, il peut aller et venir.

— Ça fait deux suspects, avec le Gonzalès.

— Minute ! Gonzalès, pour le moment, n'est qu'un témoin, ne l'oublie pas. C'est en tant que « témoin » que je désire le voir, pas autre chose pour le moment.

— Et les bijoux ? patron ? On les a volés, sans aucun doute. D'après la liste, il y en a pour une somme fantastique. Des boucles d'oreilles, des solitaires, des colliers de perles, des rivières de diamants, des boucles de ceinture, que sais-je encore ?

— Oui, dit tout à coup Marcellin, en prenant son chapeau, je file. Au revoir, Jocquier ; tiens ! voilà le signalement, le nom et l'adresse du plombier. Tu feras le nécessaire.

C'était un petit café des environs du boulevard Bonne-Nouvelle. Marcellin entra, chercha des yeux et fit quelques pas vers un groupe au fond de la salle. Une magistrale belote était en train.

L'homme que l'inspecteur toucha à l'épaule sursauta, se retourna, l'air à la fois furieux et inquiet, reconnut le policier.

— Besoin de toi. Peux-tu venir ? murmura Marcellin.

— D'accord, patron. Est-ce que j'ai le temps de finir ?

Mais oui. Je prends un verre au comptoir.

Un quart d'heure après, le dénommé Mathiot était assis dans le taxi de Marcellin.

— Qu'est-ce que c'est, patron ?

— Tiens ! Lis ça. Et tout de suite en chasse. Il faut savoir aussi vite que possible tout ce que tu peux trouver là-dessus. Ce qu'on en a fait, par où c'est passé, et ainsi de suite. Compris ?

Mathiot était un indicateur. Naguère, alors qu'il s'était compromis dans une affaire de fausse monnaie. Marcellin l'avait tiré d'un mauvais pas en lui proposant d'entrer au service de la police.

Trop heureux, Mathiot avait accepté avec empressement. Il vouait un culte au « patron ». Ses relations dans le monde interlope le servaient à souhait. Marcellin en avait déjà fait plusieurs fois l'expérience, non sans succès.

Mathiot jeta un coup d'oeil, émit un sifflement de connaisseur :

— Oh ! mais... Il y en a plutôt pour quelques sous !

— Oui. Tu feras la tournée des fourgues (recéleurs). C'est toi de t'arranger pour que le renseignement te soit fourni sans que tu aies éveillé les soupçons.

— Bon. Ça me connaît, patron. Je me mets au boulot.

Il était venu à l'esprit de Marcellin que le voleur et assassin, quel qu'il fût, avait confié les bijoux à un recéleur. Ils étaient de trop grande valeur pour que tout bijoutier à qui on les aurait proposés directement, n'eût pas le désir de poser des questions... tout au moins embarrassantes.

Il fallait agir vite. Avant que la presse y songât elle-même. Car une fois ces détails connus du public, le coupable, et ses complices après coup, seraient sur leurs gardes.

A la vérité, Marcellin était persuadé que la première chose qu'avait dû faire celui qui les avait reçus avait été la transformation des bijoux.

Dessertir les pierres, fondre les montures, transformer les bagues.

« Pourvu que Mathiot réussisse à trouver leur trace », murmura l'inspecteur pendant que l'homme s'éloignait à grands pas.

Il était environ six heures du soir quand l'indicateur commença à « travailler ».

Chance ? Ou habileté ? Mettons qu'il y ait eu des deux. En tous cas, à huit heures, il avait appris quelque chose de capital. On venait de lui glisser à l'oreille que le père Chaussu, le brocanteur de la rue de Belleville que chacun connaissait dans le milieu de la pègre, avait eu entre les mains une paire de boucles d'oreilles en diamants.

— Exactement le genre de ce que tu cherches, mon vieux.

En route pour la boutique du père Chaussu.

Les volets étaient déjà accrochés sur la sordide devanture. Mathiot frappa d'une certaine façon. La porte ne tarda pas à s'ouvrir. Le vieux bonhomme, une lampe de pétrole à la main, le fit entrer, puis se barricada avec soin.

— Qu'est-ce que tu viens chercher, Mathiot ?

— Mon vieux, je t'apporte une affaire. Ecoute ça.

Mathiot avait préparé sa petite histoire en cours de route. Il se lança dans une explication filandreuse et présenta ladite affaire sous un tel jour qu'elle ne fut pas à Chaussu.

Le rusé compère y comptait bien. Et de fil en aiguille, très adroitement, il amena la conversation sur le seul sujet qui lui tint au coeur. Lorsque Mathiot

4 SIMPLES MOYENS D'EMBELLIR SON TEINT



Essayez ce nouveau traitement de beauté, simple et pratique

● Rêvez-vous d'un teint plus attrayant — plus velouté et plus agréable à l'oeil ? Vous n'avez qu'à suivre le conseil que vous donnent des milliers de jolies Canadiennes qui ont renoncé aux traitements compliqués ainsi qu'à leur multitude de pots et de flacons, pour s'en tenir à une unique crème de beauté—Noxzema. C'est la méthode employée par d'innombrables actrices, modèles et femmes d'affaire. Ce traitement de beauté Noxzema, simple et pratique, est extrêmement facile à suivre et donne des résultats étonnants — très vite, le plus souvent.

Création d'un Dermatologiste — Le nouveau Traitement Noxzema à 4 opérations est l'oeuvre d'un spécialiste de la peau. Un grand nombre de femmes participèrent à un test clinique. Chacune d'elles avait à se plaindre de son teint pour une raison quelconque. A la fin de la première semaine, la plupart étaient enchantées de l'amélioration de leur teint. A la fin de l'expérience, 4 femmes sur 5 obtinrent un teint plus doux, plus velouté, plus séduisant — et ceci en deux semaines seulement ! Vous n'avez qu'à les imiter.

CREME DE NUIT ! "J'applique tous les soirs sur mon visage, le merveilleux "masque" Noxzema", dit la jolie Jan Barker, "mon teint en a été tellement embelli que je le recommande à toutes mes amies."



PEAU SECHE ! La gentille et blonde Mme Sonia Dorsey a la peau très sèche. Elle nous dit : "Noxzema m'aide énormément à garder ma peau douce et fraîche. Il constitue mon unique crème de beauté."



FOND DE TEINT ! La charmante Doris Kamp dit ceci : "Noxzema est vraiment ma crème de beauté et mon fond de teint. Je l'emploie tous les jours. Ma peau n'en est que plus belle et je n'ai jamais le bout du nez reluisant."

BOUTONS ! D'après la belle Shirley O'Hara : "Noxzema nous assure contre les vilains boutons et bien d'autres affections cutanées. Je m'en sers tous les matins avant mon maquillage."



Nouveau Traitement de Beauté — Ces femmes firent régulièrement les 4 opérations suivantes :

1. Le matin — se baigner le visage à l'eau chaude, appliquer la crème Noxzema sur une serviette mouillée et s'en laver le visage.
2. Appliquer Noxzema comme fond de teint.
3. Le soir — Répéter le nettoyage à la crème du matin avant le coucher.
4. Masser légèrement Noxzema sur le visage... et en appliquer davantage sur les boutons.

Vous ferez "Peau Neuve" — Suivez fidèlement ce traitement pendant deux semaines. Vous en serez absolument enchantée ! Après quelques jours, vous verrez s'écailler les peaux mortes. Ne vous en alarmez pas. N'allez pas croire que Noxzema assèche votre peau. Continuez à vous en servir jusqu'à ce que, débarrassée des peaux mortes, votre peau retrouve un éclat, une douceur, un velouté jusque là insoupçonné. Commencez donc dès aujourd'hui ! Procurez-vous Noxzema aux pharmacies ou rayons de cosmétiques. 21¢, 49¢, 69¢, \$1.39.

se retira, il connaissait l'origine des boucles d'oreilles d'une façon précise.

Et le père Chaussu, pourtant madré, n'y avait vu que du feu, haussant les épaules à la pensée de la piteuse combinaison que lui offrait ce novice de Mathiot.

Marcellin avait dit qu'il attendrait jusqu'à dix heures du soir, pour le cas où il y aurait déjà du nouveau. Lorsque l'inspecteur vit la silhouette falote de Mathiot se faufiler entre les tables de marbre du petit bistrot où ils avaient pris rendez-vous, il comprit que son indicateur avait déjà réussi.

— J'ai trouvé, patron. Chez le père Chaussu à Belleville. Je l'ai noyée dans un tas de bavardages, puis, comme si je pensais subitement à autre chose, je lui ai demandé de me trouver une boucle, une seule, que je lui ai décrite.

— Ah! bravo! C'est de l'astuce. Et alors?

— Alors, il m'a dit que si j'étais venu un mois plutôt, je les aurais eues toutes les deux. Mais depuis, il les avait maquillées et revendues. Oui il les a achetées, il y a cinq semaines à...

Marcellin eut un mouvement de stupefaction.

— Qu'est-ce que tu me racontes? Il y a cinq semaines? Ça n'existe pas! Ce ne sont pas mes boucles d'oreilles! Tu as loupé la commande, mon petit Mathiot.

Blessé dans son amour-propre, l'indicateur se redressa avec une grande dignité qu'en tout autre temps l'inspecteur eût trouvé fort comique.

— Ah! pardon! Je sais ce que je dis. C'est bien des bouques avec un gros diam' en pendeloque et trois petits, serties en feuille de trèfle, au-dessus. J'suis pas fou.

Marcellin ne comprenait plus. Le crime venait d'avoir lieu. Et ces boucles qui provenaient du butin auraient été vendues, un mois auparavant? Impossible, puisqu'elles figuraient sur le reçu signé Elvira Ganada!

Mathiot poursuivait avec une ardeur doublée d'un air offensé.

— Oui. Le père Mathiot a été précis. Au début d'octobre. Un type de Monte-Carlo, un de ces gars qui rôdent autour des joueurs décaqués pour faire des affaires...

Le sourire de Marcellin était toujours incrédule, mais connaissait le caractère de son interlocuteur, il acquiesça.

— Bon... Bon. C'est très bien. Tu passeras demain pour la prime. Sauve-toi, maintenant.

Marcellin fut extrêmement long à s'endormir. Il étudia, juxtaposa, fit des rapprochements. Mais toujours ce mur infranchissable: comment des bijoux volés en novembre pouvaient-ils avoir été vendus, à un recéleur, en octobre?

Il eut des cauchemars. La victime dansait une ronde, tenant par la main Pablo Gonzalès, le plombier, la femme de chambre, et même M. Carton!

Au réveil il constata qu'il avait abondamment transpiré. Il se leva, furieux de cette nuit sans repos et surtout contre lui-même. Ce fut en se faisant la barbe que l'idée lui vint.

De saisissement, il faillit agrémenter sa joue d'une estafilade.

— Bien sûr. Idiot que je suis!

Il acheva de se vêtir et se précipita sur un horaire des chemins de fer. Puis, empilant son pyjama, quelque linge de rechange, il boucla sa valise. Il n'oublia pas de fourrer dans sa poche arrière, son petit browning extra plat.

Dans la rue, un taxi passait, en maraude.

— Hep! Vite, à la gare de Lyon!

Dans le hall, il avisa une cabine téléphonique.

— Oui, j'ai encore cinq minutes! Pourvu que Jocquier soit là-bas!

Jocquier était rue des Saussaies, heureusement.

— Allô! C'est vous, patron? Justement je voulais vous dire que ce matin...

— Pas le temps de t'écouter, mon garçon. Je file. Je suis à la gare de Lyon. Je pars pour deux ou trois jours. Ne t'inquiète pas et continue ta besogne. Ah! à propos, Mathiot viendra ce matin, tu lui verseras la gratification habituelle.

— Allô, allô! patron. Ecoutez! Je...

— Impossible. Au revoir. Tu me diras ça au retour!

— Allô! Allô! Nom de nom, il a coupé! Pas eu moyen de lui dire que le Gonzalès est retrouvé!

Marcellin galopait. Il eut juste le temps de franchir le portillon au moment où le convoi allait s'ébranler.

Dans le compartiment, il souffla et se cala confortablement. Il songeait qu'après tout, Mathiot ne s'était pas trompé. Le contraire eût été étonnant, car l'homme avait fait ses preuves.

— Seulement, il fallait réfléchir pour rafistoler ensemble les deux bouts de la solution.

IV — Voyage imprévu

Jocquier était embarrassé. Il ne savait pas où était allé son chef, il ne savait pas combien de temps durerait l'absence, il ne pouvait donc pas communiquer avec lui pour obtenir de lui des instructions.

« Qu'est-ce que je vais faire de Gonzalès jusqu'à son retour? »

Marcellin lui avait recommandé de traiter le jeune homme en témoin.

« C'est vraiment embêtant! Il va me filer entre les doigts. Ah! et puis, de l'initiative, hein! »

Jocquier n'était pas de l'avis de l'inspecteur-en-chef, en ce qui concernait le rôle de Gonzalès.

« En fait de témoin, je vais bel et bien l'inculper. »

Ce n'avait pas été sans mal qu'on l'avait découvert. A la gare d'Orsay, au moment où il présentait au portillon un billet pour Saint-Sébastien, en Espagne.

Lorsque l'agent en bourgeois, Legros, l'avait abordé, il avait manifesté de la surprise, mais l'autre insistait de telle façon que Gonzalès, pour ne pas créer de scandale, le suivit sans résistance.

Maintenant, devant Jocquier il le prenait de haut:

— Je ne comprends pas, monsieur, pourquoi cet homme m'a obligé à le suivre. C'est un abus d'autorité!

Il roulait les r, il faisait des gestes véhéments. Jocquier leva la main pour endiguer le flot de paroles qui s'annonçaient.

— Un peu moins d'éloquence. Vous êtes ici pour être interrogé et non pour poser des questions!

— De quel droit, monsieur? C'est inconcevable!

— Vous le saurez dans un instant.

Gonzalès souffla bruyamment. D'un mouvement de tête, il rejeta ses cheveux en arrière. Ceux-ci n'étaient pas gominés, ce matin et s'amoncelaient en une belle toison ondulée.

Jocquier le regardait et pensait:

« Le type classique du gigolo pour vieilles dames. »

Il posa, d'abord, les questions usuelles. Il apprit ainsi que Pablo Gonzalès était né à Buenos-Aires quelque vingt-cinq années auparavant et qu'il exerçait la profession de... d'artiste cinématographique. Jocquier faillit pouffer.

— Vous tournez beaucoup en ce moment? fit-il, narquois.

— Pour le moment, non, justement. Et je me rendais en Espagne, où l'on m'avait signalé quelque chose.

— Qui vous l'avait signalé?

— Un ami, monsieur. Un excellent ami à moi.

Jocquier haussa les épaules. Cela sentait le mensonge à plein nez. Il reprit, d'un ton faussement placide:

— Nous disons donc que vous n'aviez pas de besogne à Paris. Quelles étaient vos ressources, ces jours derniers temps?

— Je... J'étais danseur professionnel.

— C'est-à-dire, danseur attitré de Mme Elvira Ganada.

Gonzalès eut un mouvement, puis un éclair d'inquiétude passa dans son regard. Visiblement, il savait pourquoi la police s'intéressait à lui. Cependant, il fit un effort pour paraître calme.

— Si vous voulez, monsieur, murmura-t-il.

— Il ne s'agit pas de ce que je veux, dit sèchement Jocquier, il s'agit de faits indiscutables.

Gonzalès ne daigna pas répondre. Jocquier reprit:

— Vous avez passé la soirée du 29 novembre avec cette dame, n'est-ce pas? Inutile de nier.

— Oui, monsieur. Je n'ai pas à le cacher, d'ailleurs.

— Vous savez qu'elle a été assassinée durant la nuit qui a suivi cette soirée?

— Oui. Je l'ai appris le lendemain matin, comme tout le monde au Melchior-Palace.

Jocquier paraissait préparer un effet. Il dit à brûle-pourpoint, en regardant fixement l'homme dans les yeux:

— Pourquoi avez-vous disparu du Melchior depuis cette date?

Gonzalès soutint le défi, mais une faible rougeur envahit ses pommettes, si mates de coutume.

— C'était la fin du mois. Je devais payer ma note. Je n'avais pas d'argent. Je voulais en emprunter à... à cet ami que je supposais être en fonds. Alors, je...

— Le not de cet ami! C'est indispensable.

— Inutile de le compromettre. Il n'était pas chez lui, je n'ai pu le voir, on ne peut le mettre en cause.

— Ah! très bien. Autrement dit, il n'existe pas. Je l'ai toujours pensé. Veuillez maintenant m'expliquer pourquoi vous vous cachez jusqu'au moment où l'on vous a pincé à la gare d'Orsay.

— Moi? Caché? Ce n'est pas vrai!

— Vous mentez encore. Mes hommes vous ont suivi à la trace, d'un endroit à l'autre, pour arriver toujours trop tard.

Gonzalès jeta un regard autour de lui. Il serra les poings.

— Je craignais, dit-il sourdement, de me faire arrêter pour cette dette au Melchior.

Toutes ces réponses étaient plausibles. Jocquier commençait à regretter son impulsion. Evidemment, l'inspecteur Marcellin aurait mené l'interrogatoire de toute autre façon.

Maintenant, il était trop tard, il fallait poursuivre.

— Où avez-vous passé la nuit du crime? Vite, répondez!

— Mais... mais, dans ma chambre, monsieur!

— Ce n'est pas vrai! Vous n'étiez pas dans votre chambre!

Jocquier ne le lâchait pas du regard. Cette fois, Gonzalès était visiblement troublé. Le policier le pressa, comme un boxeur qui sent qu'il a touché dur son adversaire:

— Allons! La vérité. C'est très grave. Si vous ne voulez parler, je vous arrête.

L'Argentin se figea dans un mutisme obstiné et haussa les épaules. Puis il déclara:

— Eh bien! arrêtez-moi. Je ne crains rien. Je ne parlerai plus qu'en présence d'un avocat.

Furieux, Jocquier ordonna son incarcération.



— Maintenant, s'il faut que tu viennes m'aider, toi aussi, nous ne souperons jamais ce soir...

Le subordonné de Marcellin rumina longtemps, ensuite. Il se fortifia dans la conviction qu'il avait agi pour le mieux.

« La préméditation est certaine. D'abord, ce déménagement par petites étapes de sa mansarde, les jours précédents. Puis, il aura persuadé la victime de reprendre ses bijoux, sous un prétexte quelconque. Ensuite, le crime et la fuite... »

« Habile, le gaillard. Le choix de cette date en fin de mois, pour se réfugier derrière le prétexte de la note impayée. Mais on est aussi habile que lui, ici. Allons, le chef ne sera pas mécontent. Je ne lâcherai pas le Gonzalès, même s'il doit attendre quinze jours ou trois mois »

Marcellin venait de débarquer à Monte-Carlo.

« Le paradis... Ou plutôt, l'enfer du jeu », murmura-t-il.

Il se rendit tout de suite aux bureaux de la police monégasque. Les fonctionnaires étaient aimables et empressés.

— Je voudrais, dit-il, une carte d'entrée permanente dans les salles de jeu du Casino.

Il n'ignorait pas que ces cartes n'étaient délivrées qu'à bon escient, c'est-à-dire aux personnes pouvant justifier de ressources suffisantes pour ne pas causer de scandale en cas de pertes répétées. On l'accompagna jusque chez qui de droit.

Les cartes ainsi délivrées étaient assez nombreuses. Mais, grâce à une prodigieuse organisation et sans qu'il fût besoin d'y apposer de photographies, chacun de leurs possesseurs était mentalement enregistré par les préparés.

— Oui, monsieur, précisa-t-on à Marcellin, une fois que vous aurez été réperé par nos vérificateurs, vous serez toujours reconnu par eux, à chaque passage.

— Malgré la quantité considérable de joueurs ?

— Malgré leur nombre. Ces employés possèdent, pourrait-on dire, un sens spécial, un flair comparable à celui de la police, mais orientés vers la mémoire des visages.

Marcellin paraissait enchanté de ces détails.

— Ainsi, dit-il, si je donnais un nom, l'on pourrait m'en décrire le possesseur ?

— Ce serait difficile, car on ne peut se souvenir nominalement de chacun. Mais montrez une photo et l'on pourra vous dire si le personnage est abonné, on pourra même vous signaler approximativement l'époque de sa dernière apparition.

Marcellin se frappa le front.

— Au fait, inutile. Le nom que je veux retrouver doit être inscrit dans les registres.

On chercha. Mais ici, un échec. Le dit nom n'existait pas. Marcellin n'en fut qu'à demi étonné. Le personnage avait, à son avis, présenté de faux papiers.

— Eh bien ! lui dit le chef de service, s'il vient ici, ou s'il y est venu autrefois, il a du être enregistré par l'oeil de nos physionomistes. Interrogez-les.

Une heure plus tard, Marcellin, qui, au fond, était un peu sceptique, apprenait que l'on n'avait pas vanté la perspicacité des employés en question. L'individu qu'il recherchait avait été vu assez souvent à de brèves reprises.

La dernière apparition dont on se souvenait remontait au début d'octobre. Allons, tout se déroulait comme il le désirait.

Il pénétra dans les salles de jeu.

Autour des tables, c'était une foule compacte, intoxiquée, minée par le bacille du jeu.

Quelle âpre et réaliste étude de moeurs ! L'examen de chacun de ces personnages, hommes ou femmes, était attristant. Les visages ne reflétaient que cupidité, avidité, espoir de gain, désespoir de malchance... Sourire et grimaces... Tous des damnés.

Le seul qui gardait un visage neutre était le croupier à la voix monocorde, à la raquette agile qui poussait vers le joueur heureux, ou attirait à soi les jetons et plaquettes.

Ici, éclatait une joie nerveuse. Là, c'était un enragé qui, l'oeil fou et la bouche tordue, risquait un dernier billet. Les femmes n'étaient pas les moins exaltées.

Il n'y avait plus de beaux visages, toutes étaient défigurées par la hideuse passion. Marcellin vit une vieille à cheveux blancs dont les mains tremblaient et la voix s'éraillait en annonçant la mise.

C'était une atmosphère vénéneuse autour de ces fracs et de ces robes de soirée. Une humanité ? Non, une jungle ! Des fauves aux regards farouches, prêts à s'entredévorer pour la moindre contestation, le plus petit différend.

Marcellin se retira un peu à l'écart. Il y avait là des groupes qui attiraient son attention. Autour de quelques hommes à visage d'oiseau de proie, c'étaient des tractions à voix basse.

Il comprit. Ces odieux trafiquants, vautours à la curée, spéculaient sur le vertige des joueurs malchanceux. Ils offraient pour « ramener la veine », de prêter quelques billets.

Leur portefeuille se regorgeait. Et dans leurs poches de cravates, bagues, colliers...

Une joix douceuse se fit entendre à l'oreille de l'inspecteur.

— Vous ne jouez pas, monsieur ? Je puis vous avancer, si vous le désirez, une...

Marcellin le dévisagea et hochait négativement la tête.

— Non, je vous remercie. Le jeu ne me tente pas. Je suis ici pour tout autre chose.

Immédiatement, il inventa une histoire appropriée à ses fins. Cela lui était venu d'un jet.

— Venez par ici, proposa-t-il.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, il expliqua ce dont il s'agissait.

— Je cherche des bijoux de famille qui ont été dissipés, ici même, il y a quelque temps. Je suis chargé de les retrouver pour le compte d'une personne qui est prête à des sacrifices pour les récupérer. Vous comprenez, il s'agit de bijoux de famille. Un patrimoine, en quelque sorte.

— Ah ! Des choses anciennes ?

— Non. Modernes, au contraire. Mais ils font partie d'un trésor que l'on veut conserver dans son intégralité.

Une lueur de convoitise passa dans les yeux du trafiquant.

— Je peux essayer de vous aider, j'ai beaucoup de relations parmi ces messieurs, ici. Vous voulez bien me les décrire ?

NOTRE COUVERTURE

Exception faite de la panne stupide loin de tout secours, il est peu de chose que l'automobiliste déteste plus que la bordée de neige soudaine qui l'oblige à pelleter et nettoyer l'entrée du garage aux heures tardives de la soirée. C'est à n'en pas douter un des "plaisirs" de l'auto qui n'est pas plaisant...

(Photo Harold M. Lambert Studios)

Marcellin se garda bien de commettre la faute de parler tout de suite des boucles d'oreilles. Il fit mention d'une boucle de ceinture incrustée de diamants.

— Oui, oui ! fit l'homme en se frottant les mains. C'est de la chance. Car j'ai eu ça entre les mains ! Et aussi des boucles d'oreilles. Puis des colliers.

Malgré son sang-froid, Marcellin eut un petit choc au coeur. C'était assez rare de « mettre dans le mille » aussi rapidement.

— Il y a cinq ou six semaines, continuait l'autre. Ah ! monsieur, il avait de la guigne, ce joueur. En une soirée, tout y est passé.

— Et qu'est-ce que c'est devenu ?

— Dame, je les ai écolés, à droite et à gauche. C'est mon métier. Notez que je lui avais proposé de les reprendre, mais je ne l'ai plus revu, depuis. Marcellin en savait assez. Mais il lui fallait achever sa petite comédie et il prit un air navré :

— Alors, ils sont perdus ! Quel malheur !

— Heu ! Pas tout à fait. Je sais à qui je les ai cédés. Je crois que, moyennant un prix raisonnable et une petite commission pour moi, je puis remettre la main sur la plupart.

Marcellin assura que rien n'était plus aisé à conclure.

— Je verrai la personne pour qui je travaille, dit-il, et je prendrai ses instructions. On vous trouve toujours ici, sans doute ?

— Oui, oui. Tous les soirs.

Dès le lendemain matin l'inspecteur roulait vers Paris. Le trafiquant ne le revit jamais.

Pourtant, à ce moment où il débarqua dans la capitale, Marcellin avait bien l'intention de procéder, dès qu'il tiendrait le coupable, à une confrontation avec l'homme de Monte-Carlo. Mais, en fin de compte, il ne devait pas en avoir besoin.

V — Où le plombier s'agit

O H ! chef, je suis rudement content de vous voir !

Jocquier avait bondi de joie en voyant apparaître son supérieur. Marcellin avait une expression guillette.

— Je suis, reprit Jocquier, plongé jusqu'au cou, dans un drôle de galimatias. Ce Gonzalès du diable ne veut pas...

— Quoi ? Tu l'as retrouvé ?

— Oui, chef, déclara Jocquier avec orgueil. Et même coffré. Mais il n'y a rien à faire pour obtenir un aveu. Il s'est cantonné dans un système idiot de défense. Avec vous, ça va marcher rondement.

— Bon. On verra ça. Dis donc, ajouta Marcellin en riant, tu as fait draguer la Seine pour retrouver le casse-tête ?

Jocquier eut un pétitement dans le regard.

— Vous voulez vous payer ma figure, mais... regardez, chef !

Il alla s'accroupir devant un meuble à casiers du bureau de Marcellin et tira, du dernier compartiment, un objet enveloppé dans plusieurs feuilles de papier journal.

Le visage ironique, guettant l'effet produit, il désigna le paquet :

— Si vous voulez l'ouvrir ?

Marcellin défit les journaux. Il trouva un marteau. Un marteau dont le fer était taché de quelque chose de sombre. Muet, il l'examina.

— Hein, chef, du bon travail ?

— Est-ce bien le marteau du crime ?

Les deux phrases s'étaient croisées. Jocquier fit un grand mouvement de tête affirmatif.

— On l'a trouvé au Melchior. Pas eu besoin de draguer la Seine. Heureusement ! C'est avec ça que l'agresseur a tué. Oh ! vous pouvez être tran-

COMMENCE à agir en 2 SECONDES



ARRÊTEZ LE MAL de TÊTE AVEC ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA

PRIX LES PLUS BAS

12 comprimés	... 18c
24 comprimés	... 29c
100 comprimés	... 79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CE CI



DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal... **PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre**

Adressez-vous à **ROMEO AUGER**

CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

Le choix de l'homme!



HIRAM WALKER'S ROYAL OAK

Un Whisky Canadien bien corsé

EMBOUTEILLÉ EN "BOND"

quille, le laboratoire a analysé le sang coagulé et étudié toutes les autres traces. Ça concorde.

— Compliments, mon vieux. Tu l'as exhibé à Gonzalès ?

— Oui, chef. Et il est fort, ce type-là. Il a feint l'indifférence. En tout cas, je n'ai pu enregistrer une réaction. En revanche, le plombier a reconnu son marteau et il a fait une scène à tout casser.

— Tu l'as fait arrêté aussi ?

— Non. Mais l'envie m'en démange. Il était temps que vous rentriez. Ah ! ce n'est pas drôle. Il m'a raconté une histoire à... à dormir debout, dirai-je, si j'avais envie de faire des jeux de mots.

Marcellin avait une cigarette aux lèvres. Il examinait le marteau. La tête relevée, il demanda :

— Pas d'empreinte digitales ?

— Si ! une quantité... Celles du plombier, celles de M. Carton qui l'a trouvé et puis d'autres très confuses.

— Ah ! c'est le directeur du Melchior qui...

— Oui. C'était dans un coin de la cave.

— Ce qui inculpe le plombier, à présent. Car cela tiendrait à laisser supposer que, son coup fait, il est redescendu pour reprendre son somme jusqu'au moment de s'éclipser.

— Vous vous rendez compte, chef ? Tout ça n'est pas pour éclaircir les choses. Moi, j'en tiens toujours pour la culpabilité de Gonzalès. Mais comment raccrocher les deux épisodes ?

Marcellin, assis dans son fauteuil, articula :

— Qu'est-ce qu'il a fait comme récit, le plombier ?

— Attendez. J'ai là sa déclaration. Dans le dossier. Vous allez voir si c'est grotesque !

Jocquier prit la feuille et commença la lecture :

«... On m'avait appelé pour une réparation dans la salle de bains, au premier étage. Après examen, je constatai que la fuite provenait d'un tuyau dépendant de ceux de la cave.

« Je reviens le jour suivant pour effectuer ma besogne. Dans le courant de l'après-midi, j'eus soif. D'habitude, quand je travaille dans un hôtel important comme le Melchior-Palace, on me donne, au moins, une bouteille pour la journée.

« Je remontai à l'office pour demander du vin. Un domestique me répondit qu'il allait se renseigner. Je redescendis à mon travail. Mais on ne m'apportait rien du tout. Et j'avais de plus en plus soif. Je réclamai de nouveau.

« Alors, un groom est venu avec une bouteille.

« — Tu as été long ! lui ai-je dit.

« — Il fallait la permission de la direction — m'a-t-il répondu.

« Je regardai l'étiquette. C'était du Chambertin. Comme je n'en bois pas tous les jours, et que j'avais une soif de tous les diables, je la vidai en deux ou trois gorgées.

« J'ai repris mon travail. Ça me faisait une bonne chaleur à l'intérieur. Seulement, j'avais dû boire trop vite, parce qu'à un moment donné, je me suis senti fatigué.

« J'ai eu envie de faire un petit somme et je me suis couché dans un coin. Quand je me suis réveillé, j'ai regardé ma montre. Il était six heures et demie du matin.

« J'avais dormi, par conséquent, tout l'après-midi, la soirée et la nuit. C'était un fameux somme. Je me suis secoué et je suis parti en emportant ma sacoche.

« Une fois chez moi, je me suis aperçu qu'il me manquait mon marteau. Vous me demandez si c'est bien celui-là ; je réponds :

« — Oui, c'est le mien !

« Mais je ne comprends pas comment on me l'a volé. »

Jocquier acheva sa lecture et ajouta :

— Je n'ai pas fait mentionner tout ce qu'il a déclaré en supplément contre l'humanité entière et les voleurs d'outils en particulier ! Et, bien entendu, j'ai traduit en langage clair le principal de sa déclaration.

Marcellin avait une sorte de rire silencieux. Jocquier s'exclama :

— Vous ne trouvez pas que c'est abracadabrants ? Ça ne tient pas debout ! Nous avons la déclaration sous la foi du serment de ce portier qui l'a entendu s'éloigner à trois heures du matin ! Et quand j'ai interrogé le plombier là-dessus, il a l'air de croire que j'étais fou. Il ne se souvient même pas d'avoir été réveillé par Gustave !

L'inspecteur tira sa montre et regarda le cadran :

— Il est quatre heures et quart, prononça-t-il. Veux-tu vérifier et me dire si nous sommes d'accord ?

Absurdi, Jocquier obéit docilement. Il avançait de quelques minutes. Marcellin reprit du même ton détaché :

— Ecoute-moi bien. Tout d'abord, tu vas te mettre à la même heure que moi. C'est capital, sinon mon idée ne pourrait réussir. Non, ne demande pas d'explication. Je te promets tout ce que tu voudras pour après.

— Cependant, chef, agir dans l'obscurité...

— Cela vaut mieux. Content-toi d'exécuter point par point ce que je vais te dire. Dans une demi-heure, tu me demanderas au Melchior. Tu me diras n'importe quoi. Et surtout ne t'étonne pas de ce que je te répondrai. Hein ! Convenu ?

— Convenu, patron... Mais... Ah ! je n'y comprends rien !

Marcellin arriva en coup de vent au palace. Tout de suite, il se dirigea vers

le coin des grooms, où il surgit en pleine conversation de trois adolescents en livrée rouge à boutons dorés. Il interrompit leurs propos animés.

— Quel est celui qui a apporté la bouteille de Chambertin à l'ouvrier plombier, dans la cave ?

Tout le monde, parmi le vaste personnel, du haut en bas, connaissait l'aventure, et il n'eut pas de besoin de préciser davantage. L'un des grooms répondit aussitôt :

— C'est moi, m'sieu...

— Ah ! Ah ! Et où l'avais-tu prise ?

— Ben, m'sieu, c'est le chef du personnel qui me l'avait donnée.

Le groom avait envie de bavarder, mais Marcellin tourna les talons. Le temps passait, il n'avait plus que dix minutes.

Il trouva le chef du personnel, M. Richard. Un petit homme sec et nerveux, à l'allure perpétuellement inquiète. Quatre minutes s'écoulèrent. Marcellin se hâta de plus en plus.

Maintenant, dans le corridor menant au bureau de M. Carton.

VI — Où Armandine est troublée

LE DIRECTEUR fumait un gros cigare et accueillit le policier avec son amabilité coutumière. Celui-ci coupa court.

— Excusez-moi, il faut que j'interroge Armandine sans retard. Voulez-vous la faire venir ? Je vous demanderai également de nous laisser seuls tous les deux, ici.

— Mais certainement, certainement ! Montre en main, Marcellin guetta.

— Pourvu qu'elle arrive. Trente secondes, et tout sera loupé.

La femme de chambre apparut. Elle entra, et aussitôt, *drrring!*, le téléphone. M. Carton qui s'apprêtait à quitter son bureau décrocha, écouta, puis passa le récepteur :

— C'est pour vous, monsieur Marcellin...

— Allô ! cria ce dernier, oui, j'écoute. C'est toi, Jocquier ?

— Oui, chef. Alors, qu'est-ce qu'il faut dire ?

— Ah ? Très bien. Ainsi, le sieur Gonzalès est arrêté ? Parfait. Garde-le à vue, je m'en occuperai dès que je serai rentré. Ah ! au fait, tu m'enverras Leroux. Il me demandera ici.

— Sérieux, chef ? Faut vous envoyer Leroux ?

— Mais oui, voyons. Puisque je te le dis !

Il coupa. Tout le temps qu'avait duré le colloque, Marcellin guettait Armandine. Lorsqu'il annonça sa satisfaction de l'arrestation de Gonzalès, qu'il connaissait parfaitement, et ce qui estomacait Jocquier, il vit Armandine chanceler et devenir pâle comme un suaire. C'était ce qu'il avait voulu provoquer.

Maintenant, il était face à face avec la domestique.

La femme de chambre baissa la tête. Ses mains tourmentèrent l'ourlet du tablier blanc qu'elles avaient agrippé. Elle avait cet air de bête aux abois qu'il lui avait déjà vu.

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que Gonzalès était votre amant ? Allons, répondez !

Elle éclata en sanglots. Marcellin continua :

— Allons, parlez. Il est grand temps !

Par phrases hachées, elle se libéra, peu à peu de son secret. Marcellin conduisait l'interrogatoire avec une rare maîtrise.

— Que faisiez-vous dans la chambre de Gonzalès le jour où M. Carton et moi vous avons surprise ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Alors, il lança :

— Vous veniez pour prendre la valise !

— Je... Oui... Pour la lui envoyer... Avec son linge.

Un point de marqué. Marcellin en marqua tout de suite un second, puis un troisième, coup sur coup.

— Ce linge, c'est dans votre chambre que vous l'aviez caché, n'est-ce pas ? Vous étiez sa complice !

— Oh ! monsieur, je vous jure qu'il n'est pas coupable. Le nuit du crime, il... il...

— Vous allez sans doute affirmer qu'il était chez vous ?

— Oui, monsieur. J'en fais le serment !

Elle avait relevé la tête et paraissait brusquement décidée à faire front, à présent. Marcellin restait d'un grand calme. On ne pouvait savoir ce qu'il pensait.

Armandine parlait toute seule. Elle faisait des révélations qui tendaient à innocenter Gonzalès. Mais pouvait-on y accorder quelque crédit ? L'inspecteur enregistrerait sans la moindre manifestation pour ou contre. Il savait que l'interrompre serait tarir la source de paroles qui affluaient.

— Je lui avais offert de lui avancer l'argent de sa note. Il ne voulait pas. Il avait décidé de partir à la recherche d'un ami.

« Tiens ? songeait Marcellin, cela concorde avec ce qu'il a dit à Jocquier ! »

Vérité ? Ou entente totale entre les deux amants ? Pour tout autre que Marcellin, il devenait infiniment difficile, de prouver l'un ou l'autre. Elle continuait, elle précisait qu'elle savait où le jeune homme s'était réfugié en premier lieu.

— J'étais folle d'angoisse, monsieur. Moi, je me doutais bien que sa fuite serait interprétée comme un aveu du crime. Mais je n'osais lui écrire de réparer.

Et puis, ç'avaient été les angoisses multiples d'Armandine à partir du mo-



ment où lui-même n'avait plus donné signe de vie.

—J'étais sûre que la police le traquait! Pour un crime dont il est innocent.

Le téléphone, encore. C'était l'employé à la réception, dans le grand hall.

—Monsieur Marcellin? Il y a un M. Leroux qui est là pour vous.

—Merci. Qu'il m'attende, je suis à lui dans un instant.

Le directeur du palace se trouvait dans le salon de lecture lorsqu'il vit arriver dans le hall Marcellin accompagné d'Armandine dont les yeux rouges attestaient qu'elle avait beaucoup pleuré.

M. Carton se rapprocha à temps pour voir l'inspecteur s'adresser au subalterne assis sur une banquette. Quelques mots échangés rapidement et Leroux partit en compagnie de la femme de chambre.

Le directeur était stupéfait.

—Quoi? Vous l'arrêtez, monsieur Marcellin?

Le policier fit un geste furtif pour recommander le silence. Les employés les observaient.

—Venez dans votre bureau, monsieur Carton. Vous allez comprendre.

Ils s'installèrent. Marcellin prit une bague dans son gilet. Un beau bijou orné d'une magnifique émeraude avec entourages de brillants, et la tendit.

—Vous la reconnaissez? dit-il avec un petit sourire.

M. Carton bégaya, le front soudainement moite d'émotion.

Mais... Elle appartenait à Mme Ganada!... Vous... vous avez retrouvé ses bijoux? Où cela? C'est trouvé ses bijoux? Où cela? C'est... c'est magnifique!

—Non, malheureusement. Je n'ai que cette bague... Et savez-vous où elle se trouvait? Chez la victime. Je l'ai ramassée dans un pli du tapis, le jour même où je suis venu, pour la première fois.

—Elle avait échappée à l'assassin, sans doute!

—C'est ce que j'ai conclu tout de suite. Plus tard, j'en ai confirmation en constatant qu'elle répondait en tous points à la description couchée sur la liste, parmi les autres bijoux.

M. Carton hochait la tête d'un mouvement machinal.

—Cela ne dit pas pourquoi vous arrêtez Armandine, fit-il. Était-elle donc la complice de Gonzalès? Car je pense que c'est ce gigolo qui a assassiné la pauvre Mme Ganada?

—Attendez. Il y a autre chose. Cette bague, je vous l'aurais montrée plus tôt, monsieur Carton. Mais elle se trouvait à l'expertise.

—A l'expertise? Que voulez-vous dire?

—C'est très clair cependant. Je l'avais remise à un expert pour qu'il l'appréciât. Car figurez-vous qu'il m'était venu une idée bizarre. J'avais des doutes sur son authenticité!

M. Carton leva les bras au ciel d'un air qui était comique.

—Ça, alors, c'est complet.

—Mais oui. Et mes doutes ont été confirmés. La bague est fautive...

Le directeur du palace resta sans mouvement, il s'exclama:

—Ce qui veut dire que tous ses bijoux étaient sans valeur! Et moi qui croyais qu'il y en avait pour une fortune!

—Attendez, dit Marcellin pour la seconde fois. Cette bague, elle ne vous l'avait jamais confiée.

—Mais si, puisqu'elle figure sur le reçu qu'elle m'a signé quand je lui ai rendu sa mallette.

—Et moi je dis que non, car sa mallette ne contenait que des bijoux authentiques. Mais, très de finasseries, monsieur Carton, vous savez où je veux en venir!

Le directeur du palace avait les yeux fixes, et un rictus effrayant de terreur et de désespoir.

Marcellin se leva, très sec:

—Vous me suivez sans résistance, n'est-ce pas?

M. Carton se dressa, raide, et son visage devint pâle, puis rouge, et tourna au violet. Il porta les mains à son faux-col comme pour l'arracher. Mais d'un seul coup, il s'abattit sur le sol.

Marcellin se précipita avec un juron.

—Il va me passer entre les mains! Vite, une carafe d'eau, vidée sur le visage, des claques, les vêtements défaits. Mais trop tard.

L'oreille appuyée sur la poitrine de M. Carton, l'inspecteur constata que tout était fini.

Dans le bureau de Marcellin, la femme de chambre, assise sur une chaise, pleurait tout doucement. Jocquier la regardait sans mot dire. Il prêtait l'oreille à tous les bruits de pas dans le couloir.

«Je voudrais bien qu'il vienne, le chef, songeait-il sans arrêt. Elle me fait pitié cette petite».

Soudain, la porte s'ouvrit. Marcellin était là.

—Mademoiselle, s'exclama-t-il, vous voudrez bien passer à côté pour renouveler toutes les déclarations que vous m'avez faites. Je puis d'ores et déjà vous dire que, grâce à vous, Pablo Gonzalès est totalement déchargé de toute accusation. Ce soir même, il sera libre.

—Oh! merci, merci.

Dans sa joie, elle s'empara de la main de l'inspecteur qu'elle voulait porter à ses lèvres. Il se dégagea et d'un ton bourru:

—Allons! Vous exagérez. Et ne perdez plus de temps.

Jocquier allongea le cou comme un héron. Quand elle fut sortie, il bégaya, l'air stupéfait:

—Alors, chef, c'était le plombier?

—Mais non, idiot! C'était le directeur du Melchior-Palace!

—Hein? Le... Lui... M. Carton? Il a avoué?

—Non. Il est mort...

—Quoi, il s'est suicidé?

—Non, congestion cérébrale. L'action judiciaire est éteinte. Mais j'ai tout de même résolu l'affaire. Je savais déjà, là-bas, à Monte-Carlo, qu'il avait volé les bijoux.

—A Monte-Carlo? Vous y êtes allé? Pour quoi faire?

—Ecoute, tu n'as jamais eu l'air si ahuri. Viens prendre un apéritif, plutôt, et je te raconterai toute l'histoire.

VII — Marcellin s'explique

LES DEUX HOMMES étaient attablés. Marcellin allumait son éternelle cigarette. Un garçon versa, d'un geste artiste, les deux apéritifs et remporta sa bouteille.

On était bien dans une atmosphère tiède, au fond de la salle. Jocquier se pencha vers son supérieur:

—Je ne comprends pas comment vous aviez repéré Carton. A quel moment, chef? Moi qui m'étais hypnotisé sur Gonzalès.

Marcellin eut un petit sourire.

—Oui. Et je ne peux te blamer. Moi aussi, j'aurais pu trotter sur sa piste. D'ailleurs, il le savait bien lui-même qu'on pouvait le soupçonner.

—Il a eu tort de disparaître, à ce moment-là.

Marcellin envoya une bouffée en l'air.

—Oui et non. Car il ne se serait pas tiré facilement d'affaire. Sais-tu, qu'au fond, je suis persuadé qu'entre lui et Mme Ganada, il y avait quelque chose? La femme de chambre n'en

savait rien, naturellement. Mais j'ai ma petite idée sur ce qui s'est passé la nuit du crime.

L'inspecteur but une gorgée et reposa son verre.

—Le chef du service, M. Richard, m'a dit des choses qui me permettent de reconstituer l'atmosphère. Carton devait savoir ce qui existait entre sa cliente et le gigolo. Il ne doutait pas que ce dernier s'introduisit souvent chez elle.

—Ah! Voilà pourquoi elle ne s'enfermait jamais à clef!

—Evidemment, Jocquier, évidemment. Et le fameux soir, il avait chargé M. Richard de manoeuvrer de façon que Gonzalès fût obligé de monter directement chez lui. Le chef du service se trouvait, comme par hasard, dans le corridor menant chez Mme Ganada, lorsque celle-ci est apparue, en compagnie de Gonzalès.

«Il a assisté au baise-main, et à la séparation. Gonzalès est ensuite redescendu au grill-room. Mais M. Richard veillait toujours, de telle sorte que le jeune homme a fini par monter définitivement au septième.

—Vous croyez qu'il est allé réellement chez Armandine, alors?

—Oui. La femme de chambre était sincère dans sa déposition.

—Ha! Ha! Il s'est consolé avec elle.

—Entre nous, Jocquier, la consolation a dû être très facile, parce que l'autre... hein... Enfin, passons.

—C'était pour avoir le champ libre cette nuit-là que Carton avait manoeuvré de la sorte?

—Bien entendu. Et cela explique pourquoi Mme Ganada s'était levée dans l'obscurité, avait enfilé son peignoir et attendu, croyant que Gonzalès s'introduirait à un moment quelconque durant la nuit. Mais c'est Carton qui est entré.

Jocquier vida son verre et rumina. Puis il murmura:

—Mais comment êtes-vous arrivé à le soupçonner? Moi, j'en reste là, chef. Parce que tout ce que vous me dites, c'est ce que vous avez découvert après avoir arrêté votre conviction.

—Oui, en effet. Eh bien! mon petit Jocquier, je vais peut-être te paraître fat, mais j'ai presque tout de suite pensé à lui.

Jocquier sursauta et roula des yeux ahuris.

—Non! Ça, alors!... Il avait pourtant une bonne face, un air paternel! Et puis, quel eût été son intérêt? Parce que même maintenant, je ne vois pas en quoi le crime lui a profité.

—Hé! Les bijoux ne représentent-ils pas une fortune?

—D'accord, chef. Mais il pouvait simuler un cambriolage! Pourquoi avoir massacré la malheureuse?

—Attends. Ne nous égarons pas. Tu m'as demandé comment j'ai pris tout de suite la piste. Je vais te le dire. Dès que j'ai appris que Mme Ganada avait demandé tous ses bijoux, j'ai dressé l'oreille. Je me suis dit, à ce moment-là que quelqu'un avait intérêt à ce qu'elle eût sa mallette précieuse chez elle.

«De là à penser que ce quelqu'un était le coupable. Il n'y avait qu'un pas. Je le fis et... je refis le même pas en arrière, ensuite. Note que je ne connaissais pas l'existence de Gonzalès, alors. Je m'étais dit simplement que ce ne pouvait être que Carton qui l'avait influencée. Et je me demandai autre chose.

—Quoi donc, chef?

—Les raisons pour lesquelles elle exigeait sa précieuse quincaillerie. Est-ce que, par hasard, elle ne se méfiait pas de Carton? Le reçu signé de Mme Ganada me parut suspecte.

—Il était faux, je parie.

LA CONSTIPATION MENACE DANGEREUSEMENT LA SANTÉ

Etes-vous une victime de la constipation et d'une mauvaise digestion? Eh! bien, vous souffrez inutilement. Il est prouvé que les **FRUIT-A-TIVES** vous rendront et vous maintiendront bien portants. Fruit-a-tives—un composé de fruits et de plantes, préparé scientifiquement pour activer le foie et produire plus de BILE—purifie le sang, chasse les poisons du corps, régularise l'intestin, et soulage rapidement de l'indigestion, des brûlures d'estomac et des maux de tête. Prenez Fruit-a-tives en suivant bien les instructions. Mettez fin à vos maux. Soyez plein d'entrain et d'énergie. Se vend partout à 50c. et 25c. Prix remboursé aux personnes non satisfaites. **Achetez les vraies FRUIT-A-TIVES.**

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits

Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. **POUDRES**

LAMBLY
CONTRE LE MAL DE TÊTE

FAIBLESSE

Les maladies les plus graves commencent par la faiblesse. N'attendez pas un épuisement complet, prenez ce puissant tonique.

Idéal pour hommes, femmes et enfants.

Chez votre pharmacien

**Elixir Tonique
Montier**

Distributeurs: D. WATSON & CO.,
286 S.-Paul Ouest, Montréal



COUPON D'ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

Important: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion
Montréal 18, P. Q.

NOTRE FEUILLETON

LES MAILLES DE FER

No 11

par PAUL D'AIGREMONT

« PARDON, monsieur le procureur général, fit-il, j'ai failli laisser échapper une chose très grave, et avancer une opinion qui vous blessera peut-être.

Vivement M. Grollier-Savernes se redressa.

— Ce que vous avez à me dire, est-ce l'expression vraie de raisonner de votre opinion?... Cette opinion, quelque sévère qu'elle soit, et n'importe sur qui vous l'avez eue, est-elle consciencieusement et strictement l'opinion intégrale et loyale d'un magistrat honnête, qui, pour la formuler, a mis de côté toute passion de quelque nature qu'elle soit, tout parti pris, tout intérêt personnel?...

— Oui, monsieur le procureur général, et c'est après beaucoup de réflexions, beaucoup de renseignements pris à des sources certaines, beaucoup d'observations faites par moi-même que j'ai porté le grave jugement que j'ai été sur le point de vous énoncer.

— Alors, parlez, parlez sans crainte et sans réticence. Je ne serai peut-être pas de votre avis, c'est possible, mais je vous écouterai, et qui sait même si votre opinion ne modifiera pas la mienne?... Continuez. A quoi vous êtes-vous heurté dans cette enquête?...

— A un parti pris évident, chez M. de Combremont qui était chargé de l'instruction.

« Il voulait que le sculpteur Robert fût le coupable, et il avait la prétention de ne pas me laisser chercher ailleurs une autre main que la sienne, un autre mobile, un autre intérêt que ceux qui pourraient avoir fait agir ce jeune homme.

« Instinctivement, alors, tout en étant, je l'avoue, grandement impressionné par son intelligence, son honnêteté et sa pénétration habituelles, je me suis caché de lui, j'ai agi en dehors de lui, cherchant dans le plus grand secret, pour ne pas le blesser, à éclaircir les doutes qui, en remplissant mon esprit, me tourmentaient.

— Vous avez agi comme un homme d'honneur et un magistrat prudent. Allez.

— Au milieu de ces enquêtes, je me suis rencontré avec Mlle France de Rochebelle. Elle est venue me faire, dans mon cabinet, les plus graves confidences. Cette démarche avait été réalisée d'après les conseils et sous les auspices de Mme Jacobsen. C'est de cette façon, monsieur le procureur général, que j'ai connu la baronne, et que j'ai été appelé à avoir des rapports avec elle.

— Bien ; maintenant que je sais comment vous avez connu Mme Jacobsen, racontez-moi bien tout ce que vous avez appris ou découvert sur cette mystérieuse affaire. N'omettez rien.

M. Gervais obéit.

Il prit l'affaire dès ses débuts, et en faisant le portrait de Robert, il n'oublia pas de mentionner comment le sculpteur avait fait la connaissance de Thérèse Dangely, son admirable dévouement pour la malade, lui donnant, avec une générosité de prince, toutes

les pauvres économies de sa vie entière. Puis son intimité avec le jeune ménage. André lui confiant sa femme en partant.

Était-il étonnant que, dans son intimité de chaque jour avec Thérèse, celle-ci lui eût confié son bon à vue de deux cent mille francs à aller toucher à Londres?

Des événements extraordinaires entouraient le jeune homme, des coïncidences incroyables, ou machinées comme un chapitre de roman, l'enserraient de leurs griffes redoutables, c'était possible...

Mais, ce qu'il y avait de sûr, c'est que Robert expliquait tout, simplement, naturellement, sans un effort, ni un balbutiement, surtout sans se couper jamais.

— Est-ce que Mme Dangely ne l'accuse pas formellement? demanda à ce moment-là M. Grollier-Savernes.

M. Gervais se redressa. Son oeil gris étincela.

— Ah! dit-il, voici peut-être le plus intime, le plus délicat de l'affaire.

— Redoublez de confiance et de sincérité, fit le procureur général; moi, je redouble d'attention.

Le chef de la Sûreté, ainsi encouragé, raconta les singulières scènes auxquelles il avait assisté, rue Saint-Dominique, lors de la confrontation de Robert et de Thérèse. Comment celle-ci, d'abord indifférente, peu à peu avait paru s'habituer à la présence de Robert incliné devant elle; comment, sans qu'elle protestât, le jeune homme s'était agenouillé à ses pieds avec France; comment encore il avait pris la main de Thérèse dans les siennes.

— Et c'est à ce moment-là qu'elle l'a sans doute reconnu? demanda M. Grollier-Savernes.

— Non, monsieur le procureur général, au contraire?...

— Comment, au contraire?...

— Oui, M. le juge d'instruction, que ce spectacle, et surtout les ardentes paroles de Mlle France paraissaient horripiler, s'est alors approché du groupe.

« Il a, d'une voix très dure et avec infiniment d'autorité, ordonné à Mme Dangely de dire si Robert était son assassin.

« Non seulement la folle, alors, ne lui a pas obéi, mais son visage, qui jusque-là ressemblait à un visage de marbre, s'est éclairci; une lueur d'intelligence l'a positivement animé, tandis que ses yeux hagards devenaient moins fixes et se posaient très attendris, très bons, sur le sculpteur et sur Mlle de Rochebelle, toujours à ses pieds.

— Vous avez vu cela ou on vous l'a dit?

— J'étais là, monsieur le procureur général, et pas un des détails de la scène ne m'a échappé.

— Continuez.

— Une chose plus extraordinaire encore s'est produite: devant cet étonnant résultat, les supplications de Mlle France à Thérèse ont naturellement augmenté. Alors, Mme Dangely, qui regardait toujours sa soeur et Robert, s'est penchée vers eux et positivement leur a souri... Elle allait parler...

« M. de Combremont a vu comme moi cette incroyable transformation. A ce moment, il s'est approché. »

« — Je vous ordonne de dire la vérité, a-t-il fait de sa voix de plus en plus dure. Robert est votre assassin, n'est-ce pas? »

— Il a posé la question en ces termes?

— Absolument, monsieur le procureur général. Du reste, une fois pour toutes, je vous donne ma parole d'honnête homme que je n'ajoute ni n'omets un iota à ce qui s'est passé devant moi, ou à ce que j'ai découvert.

— Alors, qu'est-il arrivé?

Mme Dangely allait répondre, et ses yeux de plus en plus attendris, de plus en plus intelligents, qui restaient fixés sur les deux jeunes gens, le sourire de ses lèvres, très doux, ne laissaient aucun doute sur sa réponse, lorsque son regard s'est levé et s'est dirigé vers la porte où un léger bruit venait de se produire.

« Aussitôt, une transformation complète s'est opérée chez la malade. Ses traits sont devenus livides, ses yeux se sont remplis d'éclairs, ses sourcils se sont horriblement froncés, toute sa physiologie a revêtu l'expression d'une haine profonde, atroce, épouvantable.

« M. de Combremont a répété sa demande, et, en balbutiant affreusement, elle a redit les dernières paroles du juge, mais les yeux toujours dirigés et le bras subitement levé vers cette maudite porte comme pour désigner quelqu'un. « Oui... oui!... a-t-elle fait, mon assassin... c'est Robert!... »

— Et le jeune homme où était-il pendant cette scène?

— Toujours agenouillé aux pieds de Mme André.

— Et elle ne le regardait pas?

— Elle ne regardait que la porte.

— J'ai voulu le savoir, j'y suis allé aussitôt: Mme de Rochebelle était affalée sur une chaise, contre la draperie, pâle comme une morte, les yeux cernés et les lèvres blêmes, en proie à une terreur folle.

— Ah! c'est très grave, cela!

— Je l'ai pensé ainsi. Et cette découverte coïncidait si bien avec les confidences, les soupçons, même les affirmations de Mlle France, que je me suis rendu, immédiatement à Sainte-Anne, chez le célèbre docteur Mériane, pour lui demander si une folle dans l'état de Mme Dangely pouvait prendre une personne pour une autre, donner à l'une le nom de l'autre, et attribuer ainsi les actes de l'une à l'autre. Le docteur Mériane a été catégoriquement, spontanément affirmatif.

— Est-il prêt à soutenir cette opinion?

— Oui, car je l'ai revu depuis, et il a étudié la question, qui ne laisse aucun doute pour lui.

— De plus en plus grave...

Alors, dans leurs moindres détails, le chef de la Sûreté raconta ses entretiens avec M. de Combremont, qu'il n'avait jamais pu faire revenir de ses préventions, de son entêtement... les scènes de l'hôtel de Rochebelle, la tentative d'empoisonnement sur Thérèse... son enlèvement par France, aidée de Sybil et de Mme Jacobsen; son enquête à lui, M. Gervais, à Montmartre, les diverses découvertes faites dans le logement contigu à celui de Thérèse... les rencontres de Théodore, de Mme Fischer, l'Alsacienne, avec cette femme de si fière tournure, qui pour lui n'était autre que

Mme de Rochebelle... les racontars également de la concierge.

Enfin, il termina en disant les confidences de Charlotte à Mme Jacobsen, touchant l'existence d'une fille illégitime du marquis de Santa-Cruz, laquelle pouvait bien ressembler à la véritable Nadine puisqu'elles étaient toutes les deux le portrait vivant de leur père... le testament bizarre de don José... la maladie et l'affaiblissement de M. de Rochebelle, dont la mort arrivait avant celle de Mme Dangely, enlevait à sa soi-disant veuve la jouissance de l'énorme fortune qui avait été la sienne jusque-là.

Un pli profond entre les deux sourcils, M. Grollier-Savernes l'avait écouté sans l'interrompre. Il n'avait perdu aucune des paroles du chef de la Sûreté.

Celui-ci, dans la rapidité de son récit, avait été d'une clarté merveilleuse. Il avait montré, d'un côté Robert, que toutes les circonstances extérieures, les témoins, les faits eux-mêmes accusaient et qui n'avait pour le défendre, aux yeux des honnêtes gens, qu'une vie d'une loyauté, d'une droiture rares, un caractère qui s'était fait seul, sans jamais dévier, sans jamais faillir... De l'autre, c'était la comtesse de Rochebelle, la Juanita certainement, fourbe, intelligente, vicieuse et gangrenée, capable de tous les crimes, ayant médité son forfait depuis longtemps, mais placée dans une situation inexpugnable; aux yeux du monde, grande dame estimée, femme, mère irréprochable protégée par son nom, sa fortune, et encore couverte par l'amitié et l'estime de M. de Combremont, tout-puissant en cette affaire.

— D'après vous, que faudrait-il tenter pour la démasquer? demanda M. Grollier-Savernes.

— Attendre, avant de faire passer Robert aux assises, l'arrivée d'André Dangely qui est en route; et dont le retour, — M. Mériane et le docteur Steikein l'espèrent très vivement — peut rendre la raison à sa femme; ensuite, confronter cette comtesse d'aventures avec Minerve Cassara, laquelle arrivera avant M. Dangely, probablement; enfin, retrouver Ursule, la gouvernante de la rue de la Tour, qui reconnaîtra également la demi-mondaine au service de laquelle elle est restée dix-huit mois ou deux ans, je crois.

— Bien, dit le magistrat, je verrai le juge d'instruction, et j'aviserai avec lui.

— Vous ne le convaincrez pas, monsieur le procureur général. Cette femme, intelligente entre toutes, lui a inspiré depuis de longues années une reconnaissance et une estime à toute épreuve. M. de Combremont ne croit pas, ne croira jamais la moindre accusation dirigée contre elle. De plus, avec son habileté extraordinaire, elle s'est emparée absolument de son esprit et le dirige, sans que même le juge se doute de l'empire qu'elle a acquis peu à peu sur lui.

M. Grollier eut un beau geste confiant, sûr de lui-même.

— Tout cela m'importe peu, dit-il. M. de Combremont a pu être aveuglé; il a pu surtout avoir une faiblesse d'intelligence; je suis certain que son honneur est intact et c'est à lui que je ferai appel.

Commencé dans l'édition du 24 décembre 1949

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

L'après-midi de ce même jour, en effet, le procureur général fit prier Maurice de se rendre chez lui.

Celui-ci, auquel ces invitations-là arrivaient assez souvent, s'y rendit sans appréhensions.

— Eh bien ! mon cher juge, lui dit, dès le seuil, M. Grollier-Savernes, où en sommes-nous avec l'assassinat de Mme Dangel ?

— Tout est fini, monsieur le procureur général, l'instruction et les diverses enquêtes. J'ai l'intention, ces jours-ci, de vous soumettre mon travail, pour le déposer ensuite, et le plus tôt possible, avec toutes les pièces de procédure, entre les mains de la chambre des mises en accusation.

— Tous vos témoins sont entendus ?

— Tous, oui.

— Mme Dangel est toujours dans le même état ?

— J'ai tout lieu de le croire, car elle a été enlevée par sa soeur, et soustraite ainsi à la tutelle de son père et de sa mère.

— Je le sais. Mais je sais aussi qu'une violente émotion peut lui rendre la raison qu'une violente émotion lui a enlevée. C'est l'avis d'un de nos savants spécialistes.

— En êtes-vous sûr, monsieur le procureur général ?

— Absolument, oui. Donc, la plus grande secousse que puisse éprouver une femme telle que la marquise de Saint-Jean-d'Angely, c'est de revoir son mari, l'homme qu'elle adore d'une passion profonde, et pour lequel elle a tout abandonné, tout supporté, tout souffert.

A ces mots, prononcés avec une conviction absolue, il sembla à Maurice de Combremont qu'on lui labourait les côtes avec un fer rougi au feu.

Eh oui... c'était vrai. Il y avait au monde un être que Thérèse, sa Thérèse, l'unique tendresse de sa vie, aimait ainsi.

Il se raïdit... Allait-il laisser voir cette impardonnable lâcheté de son cœur ?

— Mais, monsieur le procureur général, dit-il, le marquis d'Angely est aux extrémités de la terre, dans une partie perdue de la Guyane, au delà des territoires contestés, c'est-à-dire dans une contrée qui n'a que des communications rares et difficiles avec le reste du pays. Le retour de M. d'Angely ne peut avoir lieu qu'à une date extrêmement reculée...

« Pour un résultat aussi éventuel que l'effet à produire sur une femme folle, et d'après moi irrémédiablement folle, allez-vous prolonger la détention de Robert aussi longtemps ?... »

Il avait mis une si ardente âpreté à prononcer ces paroles, lui, toujours si calme, si pondéré, que M. Grollier-Savernes sentit une grande appréhension entrer en lui.

M. Gervais avait-il raison, encore plus dans ses réticences que dans ses affirmations ?... Et ce magistrat, jusque-là si intègre, si juste, avait-il, avec un parti pris impardonnable chez un juge, commis une faute contre l'honneur ?...

Le procureur général ne répondit pas à M. de Combremont, et, entrant plus vivement dans le cœur de la question, il lui dit :

— Il y a autre chose dans cette affaire ; j'aime mieux vous le déclarer, une chose extrêmement grave.

— Laquelle ?

— J'ai vu Mme Jacobsen, l'amie de la marquise de Santa-Cruz, la marraine de sa fille. Elle m'a confié un détail qui m'a profondément étonné, mais que j'ai accueilli comme le doit être toute parole de cette femme sérieuse et loyale.

— Peut-on connaître cette confidence de Mme Jacobsen ?

— Je vais vous la répéter. D'après elle, la comtesse de Rochebelle actuelle ne serait point Nadine de Santa-Cruz, mais une aventurière de la pire espèce, fille du marquis de Santa-Cruz, et d'une mulâtresse de Saint-Thomas.

« Cette aventurière, nommée Juanita, fort connue dans son île natale, aurait séduit le comte de Rochebelle, rencontré lors du voyage que fit celui-ci à la Havane, avec la véritable comtesse dont cette Juanita aurait depuis lors pris la place.

— Je connais cette fable, dit M. de Combremont avec un suprême dédain. Elle est absurde, et d'une invention bien pauvre en vérité.

— Pas tant que cela. Laissez-moi finir la confidence de Mme Jacobsen... Je parle toujours d'après elle... Cette Juanita, d'une intelligence remarquable, aurait tenté d'assassiner la marquise d'Angely, pour ne pas être dépossédée des millions de don José, que la mort de M. de Rochebelle lui enlevait.

Pour la première fois, M. de Combremont eut un coup en plein cœur.

Ces millions de don José, en avait-il entendu jamais parler ?

Il réfléchit. Oui, il se rappelait cette histoire qu'il avait oubliée, et qui, surtout depuis son échec matrimonial, ne lui était jamais revenue à la mémoire, les questions d'argent comptant peu pour lui.

Dans tous les cas, son esprit, qui avait pu être aveuglé par les efforts d'une intelligence supérieure, comme celle de Nadine, n'était pas celui d'un imbécile, loin de là. En une vision plus rapide que l'éclair, il eut la perception nette et spontanée de la vérité.

Ces millions à garder, c'était un but, cela ! Le même but qui avait poussé

traits s'effacent du cerveau d'une enfant un peu légère.

« Mme Jacobsen était absorbée par sa constante douleur, et a pu avoir sa perspicacité naturelle-aveuglée dans cette circonstance.

« Quant à miss Andrew, elle était trop honnête pour soupçonner dès l'abord un forfait aussi monstrueux. Cependant c'est la première qui est allée chez Mme Jacobsen, avant même la fin de la maladie de France, dire à la baronne quel doute lui était venu sur la personnalité de sa soeur adoptive.

— Parfaitement, monsieur le procureur général. Seulement, il ne faut pas oublier que miss Andrew soignait France depuis plusieurs jours déjà, qu'elle était affaiblie par les veilles et l'inquiétude ; que France, même enfant, a toujours eu une très grande influence sur son institutrice, et qu'à force de lui entendre répéter que Mme de Rochebelle, n'était pas sa mère, miss Andrew a pu s'imprégner de cette idée malgré elle, et l'adopter même à son insu.

— C'est possible. Mais vous avez un moyen bien simple, aujourd'hui, de savoir si cette opinion-là est vraiment le rêve d'une enfant malade et rancunière, ou bien une réalité vraie et tangible.

— Comment cela ?... Oh ! parlez, monsieur le procureur général. Vous devez le comprendre, je ne demande qu'à me renseigner, à obtenir le triomphe de la vérité...

— Vous n'avez qu'à entendre comme témoin Minerve Cassara, la négresse

mentir, il n'avait pas assez de fermeté dans le caractère pour reconnaître ainsi spontanément l'aveugle faiblesse qui avait été la sienne. Bien plus, cette faiblesse-là il commençait à la pressentir, l'idée qu'il avait été dupe peu à peu entraînait en lui et l'humiliait. Et, cependant, avant même de l'admettre complètement, il y avait encore du chemin à parcourir...

Il essaya de s'excuser et de soutenir toujours son opinion.

— Cette Minerve Cassara est si loin ! dit-il. Comprenez donc, les Antilles !... Avant de l'avoir fait citer comme témoin et de l'avoir vue arriver, combien va-t-il s'écrouler de temps, et jusqu'à quelle époque cela va-t-il nous reculer, pour faire passer cette affaire ?...

— Ah ! si c'est là votre seul scrupule, s'écria le procureur général, rassurez-vous donc ! Ce n'est pas en matière criminelle qu'un retard est à craindre. Le temps est au contraire notre meilleur agent pour découvrir la vérité, et vouloir le supprimer serait bien téméraire.

« Quand il s'agit de l'honneur et de la vie d'un homme, on ne saurait apporter trop de prudence et s'entourer de trop de renseignements. Du reste, je recherche vainement pour quelles raisons on précipiterait cette affaire, lorsque deux personnages de la valeur de M. Gervais et de Mme Jacobsen viennent vous affirmer tous les deux que vous ne tenez pas le vrai coupable.

— Ils peuvent se tromper l'un et l'autre.

— C'est possible, mais il y a cependant plus de présomptions en faveur de leur opinion que contre elle. M. Gervais se base, en effet, sur les enquêtes qu'il a faites, sur les indices qu'il a recueillis, et sur les diverses choses qu'il a découvertes. Je dois vous avouer qu'il y en a de fort graves.

— Contre Mme de Rochebelle ?

— Oui, contre Mme de Rochebelle.

— Je ne les ai pas vues, alors.

— Elles ont été relevées ces jours-ci ; et, si vous voulez connaître toute la vérité, elles ne vous ont pas été dites de peur que vous ne les répétiez à la comtesse, qui, avec sa diabolique intelligence, fût peut-être arrivée à les annihilier.

Cette fois-ci, M. de Combremont reçut en pleine poitrine un coup capable de le tuer... Ainsi, un homme honnête et intelligent comme M. Gervais s'était à ce point méfié de lui, qu'il lui avait caché ses découvertes ?...

Le plus terrible, c'est que, tout au fond de lui-même, une voix intime lui disait qu'il avait mérité cette suspicion.

Le procureur général ne profita pas du trouble dans lequel il voyait M. de Combremont. Son caractère d'une si réelle élévation était au-dessus de ces minces triomphes. Il continua :

— Outre l'opinion de M. Gervais, nous avons encore celle de Mme Jacobsen... Ne devons-nous pas prendre en considération tout ce qu'elle dit, elle qui a si bien connu l'intérieur de la famille de Rochebelle, les divers incidents qui ont pu la désunir, un jour que les instructions les plus minutieuses et les enquêtes les plus intelligentes ne donnent pas ?...

Maurice de Combremont baissait la tête.

— Mme Jacobsen, essaya-t-il toutefois de répondre encore, n'aime pas la comtesse de Rochebelle. Et, comme toutes les personnes intelligentes qui n'ont pas l'habitude d'être contredites, elle apporte dans sa haine contre sa filleule une passion dont on doit se méfier.

— Pardon, là encore je vous arrête. D'où cette haine de Mme Jacobsen pourrait-elle raisonnablement venir ?... Alors, au contraire, qu'elle a jadis passionnément aimé sa filleule, qu'elle avait rêvé d'en faire sa fille... Or, celle-ci, d'après ce que j'ai compris de son caractère, n'est pas de celles qui oublient ou qui changent.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La comtesse de Rochebelle vivait heureuse dans une maison honnête, ouverte, choyée par son époux, entourée de deux jolies jeunes filles. Par une indéfinissable intuition, Nadine pressentait quelque mystère, peut-être quelque infamie, comme dans tant d'autres maisons, où la belle comtesse dut passer, malgré elle... L'une de ses filles, France, devint bizarre, ne voulut plus la reconnaître comme mère. Souffrir par son enfant, par elle surtout, ce fut trop en vérité ! La comtesse résolut de trouver une solution à cette mystérieuse affaire à l'aide de sa marraine, qui lui apprit qu'elle ressemblait, à s'y méprendre, à une autre jeune femme, ayant le même visage, les mêmes traits, la même taille, le même son de voix. Situation renversante, n'est-ce pas ?

jadis Nadine de Rochebelle à lui offrir Thérèse ; car elle connaissait bien Maurice, elle savait qu'en sa reconnaissance infinie, avec son désintéressement naturel, il lui laisserait la jouissance de la fortune revenant à sa femme, même après la mort de Christian...

Mais en comprenant ces choses tout à coup, comme si, aux paroles de M. Grollier-Savernes, un voile se fût instantanément déchiré devant lui, le juge entrevit également une silhouette de femme, si monstrueusement criminelle, si foncièrement vicieuse, qu'il ne put croire la chose possible. Il essaya de lutter contre sa propre conviction.

— Oh ! monsieur le procureur général, s'écria-t-il, ce que vous me racontez là est un rêve de France enfant et malade !... Où voulez-vous qu'il se rencontre deux créatures assez identiquement semblables pour tromper tout le monde, même un mari ?

— Le mari a été complice de la substitution, et a dû donner les détails de vie qui ont aidé cette aventurière à mieux entrer dans la personnalité de celle qu'elle avait supprimée.

— Admettons-le. Mais les domestiques ?... Miss Sybil Andrew élevée avec la comtesse ?... Mme Jacobsen qui l'aimait comme une mère ?... Enfin Thérèse, la fille aînée de Mme de Rochebelle ?...

— Thérèse avait douze ans, quand la comtesse est partie. Elle est restée deux ans sans la revoir. En deux ans, les

qui, dit-on, a servi pendant longtemps la Juanita et la Maho, sa mère, à Saint-Thomas, leur île natale.

A ce mot, M. de Combremont ne fut pas le maître d'un violent geste d'indignation. Nadine avait bien opéré, en le prévenant, et sa manoeuvre portait ses fruits.

— Entendre Minerve Cassara comme témoin ? dit-il, jamais !

— Oh ! pourquoi donc ?

— Mais parce qu'elle est folle, ivrognesse et vicieuse.

De ses yeux clairs profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, le procureur général observait M. de Combremont.

— Qui vous a donné ces renseignements-là ? demanda-t-il.

Le juge était incapable de mentir. A cette question si nettement formulée et accompagnée d'un regard si autoritaire, il répondit :

— Mme de Rochebelle.

— Ah !... Elle a donc un bien grand intérêt à ce qu'on ne voie pas cette Minerve Cassara, pour qu'elle vous en ait déjà parlé ?

— Telle ne m'a pas paru être son intention. Elle a surtout eu peur qu'un nouveau scandale s'abattît sur elle. Elle m'a prié de le lui épargner.

— Alors, vous avez eu la faiblesse de lui promettre que Minerve Cassara ne serait pas appelée comme témoin ?

M. de Combremont se troubla profondément. Mais s'il était incapable de

— France, qu'elle adore, l'a impressionnée.

— C'est une erreur. Pour une chose aussi grave, France n'eût pas changé la manière de voir de Mme Jacobsen, et cette haine dont vous parlez, mon cher juge, cette haine, née sans motif plausible dans le cœur d'une personne aussi juste, est bien certainement une des choses qui m'impressionnent le plus contre votre protégée.

A ce mot, tombé comme sans intention du bout de ces fines lèvres incisives, Maurice de Combremont tressaillit jusqu'aux entrailles.

— Ma protégée?... reprit-il, effrayé de la responsabilité qu'assumait ce mot. Mme de Rochebelle n'est pas ma protégée, monsieur le procureur général! C'est moi, au contraire, qui ai été jadis le sien, lorsqu'elle me faisait l'honneur de me vouloir pour gendre...

« Depuis, elle a été parfaitement bonne pour moi, et je lui avais voué une reconnaissance profonde. Cette reconnaissance allait de pair avec une très grande estime. La croire coupable, en effet, je ne l'eusse jamais pu, je ne le peux pas encore. Mais si cette culpabilité m'était prouvée, je serais le premier à demander justice contre elle.

L'oeil de M. Grollier-Savernes brilla avec une expression non équivoque de profonde satisfaction. De l'honnêteté du juge, il n'avait jamais douté.

— Je vous crois, dit-il. Je vous crois absolument, et c'est pour cela que je vous ai parlé comme je l'ai fait. C'est pour cela aussi qu'avec ma vieille expérience de magistrat je vous dis: au lieu de paraître redouter, et le temps qui s'écoulera, et le supplément d'enquête que nous pourrions faire, même l'audition comme témoin de cette Minerve Cassara qu'on vous a dépeinte comme folle, laissez toutes ces choses se produire.

« Si cette négresse est une créature indigne d'intérêt, vous vous en apercevrez sûrement à ses paroles, à son attitude. Je la verrai moi-même, et je vous certifie bien que rien au monde ne surprendra ma bonne foi, ni ne me la fera prendre pour ce qu'elle n'est pas.

« Mais refuser à un inculpé, sur lequel pèse une accusation capitale, d'entendre un témoin, ce témoin fût-il encore plus loin que ne l'est Minerve Cassara, non, non... c'est une chose à laquelle, moi, procureur général, je ne prêterai jamais les mains.

M. de Combremont se leva.

Il était affreusement pâle.

— Je m'incline devant votre volonté, monsieur le procureur général, dit-il. Il sera fait comme vous le désirez.

— Bien. Maintenant, j'ai à vous demander encore votre parole d'honneur que rien de ce que nous venons de dire ici ne sera répété à âme qui vive.

Et comme, de mortellement pâle qu'il était, Maurice de Combremont était devenu très rouge, M. Grollier-Savernes ajouta :

— Avec un homme tel que vous, je ne veux pas biaiser en quoi que ce soit; Mme de Rochebelle, si les dénonciations dont elle est l'objet sont vraies, cherchera par tous les moyens possibles à savoir ce qui s'est passé entre nous, afin de se tenir au courant de l'affaire. Voulez-vous me donner votre parole d'honnête homme que vous ne lui en direz plus un mot, ni de près ni de loin...

— Il me sera bien difficile de l'empêcher de me poser certaines questions, murmura le juge comme se parlant à lui-même.

— Il ne faut pas que vous lui répondiez... Il ne le faut pas, continua M. Grollier-Savernes avec une très grande autorité, car, jusqu'ici, il n'y a eu que trop de fautes commises, oui, des fautes et des fautes graves.

« Monsieur de Combremont, je vous estime assez pour croire que l'aveuglement dont d'autres également auraient

pu être frappés, en a été la seule cause. Honnête et droit, vous avez cru à l'honnêteté et à la droiture. Mais aujourd'hui que j'ai essayé d'ouvrir vos yeux et de vous signaler le danger qui a failli entamer votre honneur de magistrat, vouloir rester aveugle serait un crime.

« Ne me répondez pas... Je sais à qui je m'adresse... Je sais de qui vous êtes le fils.

« Vous avez déjà beaucoup souffert, vous souffrirez peut-être plus encore. Le devoir, surtout à nous qui jugeons les autres, n'est pas toujours facile. Qu'importe s'il se remplit quand même, et si au fond de notre conscience, nous pouvons nous dire que notre honneur de magistrat est tel que nous avons juré de le garder toujours!...

Puis, le conduisant jusqu'à la porte de son cabinet, il lui tendit la main et lui dit :

— Si l'épreuve est au-dessus de vos forces, revenez me voir. Je suis là pour vous soutenir et vous aider... C'est mon rôle...

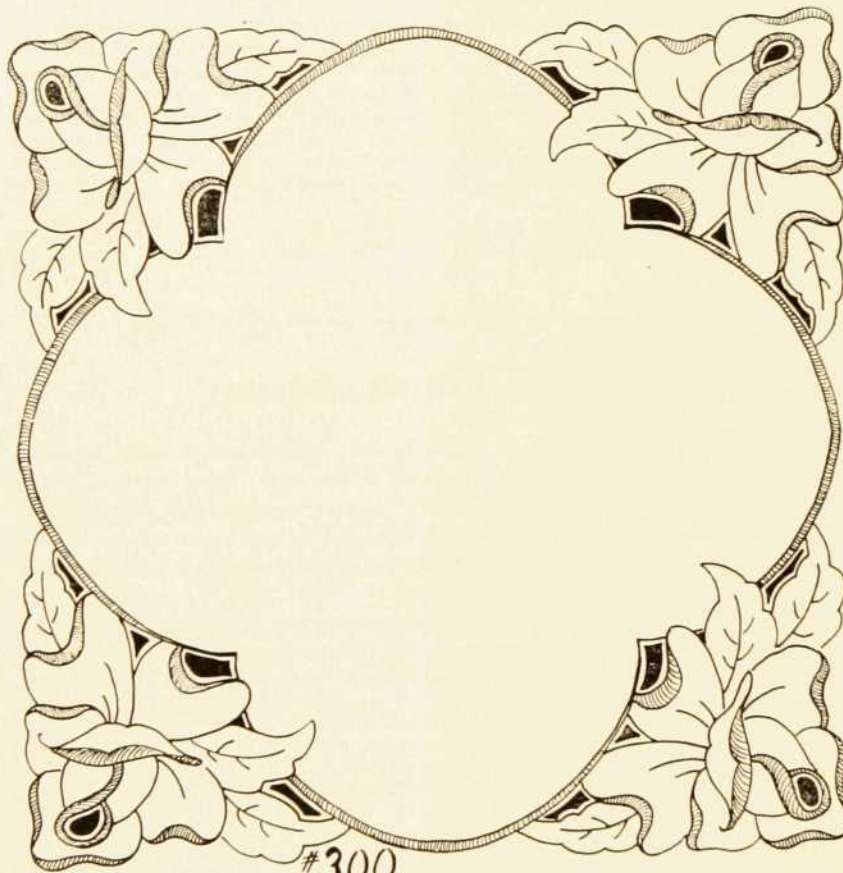
QUATRIEME PARTIE

JUSTICE

Sur le placer

IL EST midi. Sous le ciel embrasé de l'équateur le soleil a des rayons tellement chauds, des étreintes si ardentes, des caresses si dévorantes, que tout se repose, la nature comme l'être humain.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



POUR OCCUPER VOS LOISIRS

Les roses sont de toutes saisons, même sur vos jolis services de toile. Le centre illustré mesure 18" x 18". Les napperons au même motif mesurent 12" x 12" et peuvent servir pour le couvert ou pour le cabaret. Ils sont estampés sur pure toile d'Irlande blanche. Brodez-les en blanc ou en couleurs, rose pour les roses, vert pour les feuilles avec festin blanc.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DE PRIX — Patrons Nos 300 - 300A

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

<input type="checkbox"/> No 300 — Centre estampé sur toile d'Irlande 18" x 18"	85
<input type="checkbox"/> No 300A — Centre estampé sur toile d'Irlande 12" x 12"	60
<input type="checkbox"/> Gros écheveau de fil blanc	20
<input type="checkbox"/> Fils de couleurs	25
<input type="checkbox"/> Patron estampé sur papier pour les deux grandeurs	25
<input type="checkbox"/> Papier carbone bleu ou jaune pour tracer	10

Prière de mentionner la nuance de toile désirée.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 4 mars 1950

Dans la grande forêt aux arbres magnifiques, règne un grand silence, un silence absolu.

Autour du placer, les ouvriers ordinaires de la mine, les coolies hindous, les noirs transportés, les Annamites ou les Européens libérés dorment étendus sous les toits des baraques saines et bien construites, élevées exprès pour leur permettre, à l'ombre, le repos du milieu du jour.

Un peu plus loin, une véritable usine profile ses constructions relativement considérables et ses hauts tuyaux sous l'azur implacable de ce ciel des tropiques.

Des waggons, les uns pleins de terre, les autres de quartz aurifère, des brouettes remplies de pelles, de pics, de haches, de pioches, attendent pêle-mêle la reprise du travail.

De temps à autre, un Européen vêtu de blanc, toujours le même, le grand chapeau sur la tête, passe et examine si ses hommes, de grands enfants qui ne pensent à rien et ne prévoient aucun danger, ne sont pas menacés par la morsure de quelque serpent, ou bien par celle de la repoussante araignée-crabe, ou bien encore par la chique, ce terrible petit insecte qui se faufile sous la peau pour y déposer ses oeufs, enfin par la *lucilia hominivore* qui ressemble à une mouche ordinaire, sans dard ni venin, mais qui, cependant, tue aussi sûrement que le serpent le plus venimeux.

Cet homme qui circule ainsi est Bernard Leguilloux, le contremaître du placer, l'homme de confiance d'André Dangely. Cette confiance, il la mérite. Il est Breton, honnête et sûr comme tous ceux de son pays.

Le jour où il l'a rencontré, André était guidé par sa bonne étoile.

Bernard en effet est l'énergie, la vigueur, l'activité mêmes. Sa force physique est surprenante, et inspire une crainte salutaire à tous ses subordonnés; de même que sa bonté, même les soins matériels dont il les entoure, l'ont fait adorer de tous ces gens, bandits pour la plupart, recrutés dans tous les milieux, dans tous les pays, et le plus souvent épaves de toutes les sociétés, des plus primitives comme des plus raffinées.

Bernard Leguilloux a fait la connaissance d'André Dangely d'une singulière façon. Après avoir cherché, comme tant d'autres, de l'or dans les terrains aurifères de la Guyane, et en avoir découvert, mais sans pouvoir l'extraire, car il n'avait pas les fonds nécessaires pour établir une exploitation par lui-même, il avait dû se mettre simple prospecteur pour le compte de gens plus riches que lui.

Un jour, André Dangely, qui était arrivé sur les terrains dont lui avait parlé Mme Jacobsen, entendit des gémissements non loin des brousses que ses hommes défrichaient déjà.

Ils lui semblaient venir d'un fourré plus profond, plus impénétrable que les autres.

Un sabre d'abatis à la main, un revolver à la ceinture, il s'élança et se trouva bientôt en présence de deux hommes, un blanc et un noir.

Le noir était à terre, se tordant dans les douleurs de l'agonie; le blanc, debout, pâle comme un mort, regardait un hideux serpent encore enroulé au bras du malheureux nègre qu'il venait de mordre, mais le menaçant déjà, et prêt à s'élaner sur cette seconde proie.

Au bruit que fit l'ingénieur en sortant du fourré, la hideuse tête se retourna et fixa sur André ses yeux semblables à de petites escarboucles noires.

Mais Dangely ne connaissait pas la peur. Au lieu de s'enfuir et d'appeler ses hommes, il se plaça résolument devant Bernard Leguilloux, auquel une surhumaine fatigue avait enlevé jusqu'à l'instinct de sa conservation, il tira son revolver de sa ceinture, ajusta le reptile, et fit feu avec un sang-froid

aussi grand que s'il avait été à Paris devant un carton de tir.

Le serpent, touché entre les deux yeux, se redressa d'abord avec un sifflement épouvantable, puis retomba foudroyé, ses anneaux distendus, tout droits, subitement mous et immobiles.

Le coup de feu, l'adresse merveilleuse de celui qui venait de tirer rappela instantanément le Breton à lui-même.

— Pas Notre-Dame d'Auray, s'écria-t-il, un fier coup sur mon âme! Je crois, monsieur, que vous venez de me sauver la vie.

André se mit à rire.

— Je ne le sais pas; mais dans tous les cas, fit-il en montrant l'épouvantable reptile à tête triangulaire, j'ai débarrassé la création d'une bien laide bête.

— Si! si! sans vous j'étais un homme mort. Et quelque peu que je sois, je ne l'oublierai jamais, et j'aurai peut-être la chance de vous le rendre quelque jour. Car, dans ce satané pays, tonnerre de Brest! on ne sait jamais ni ce qui vous attend, ni de qui on peut avoir besoin.

Ces deux expressions, — Notre-Dame d'Auray et Tonnerre de Brest! — avaient suffisamment appris à André qu'il était en présence d'un fils de la vieille Armorique.

Il le regarda plus attentivement: les yeux intelligents et droits, le grand front énergique, l'expression de franchise et d'honnêteté répandue sur ce visage brun et hâlé, lui furent aussitôt extrêmement sympathiques.

— Qu'est-ce que vous faites dans ce pays-ci? demanda-t-il aussitôt à celui qu'il venait de sauver.

— Je cherche de l'or, comme tout le monde, parbleu! mais malheureusement pas pour mon compte, car, avec une chance extraordinaire pour le trouver, je n'ai pas un sou d'avance pour commencer une exploitation sérieuse.

— Êtes-vous libre dans ce moment-ci? Et voulez-vous que je vous engage?

— Je ne demande pas mieux; car je travaille pour le compte d'un bandit qui m'a déjà mis dedans plusieurs fois, et n'a jamais tenu aucun de ses engagements vis-à-vis de moi.

— Eh bien, c'est entendu. Je vais vous mettre tout de suite à l'épreuve. Si je suis content de vous, je vous donnerai un poste de confiance et votre fortune sera faite.

A partir de ce moment-là, Bernard Leguilloux devint pour André une sorte d'*alter ego*, sur lequel ce dernier pouvait se décharger des plus rudes, des plus fatigantes besognes.

Tandis que le mari de Thérèse dirigeait, pensait, surveillait les ingénieurs américains qu'il avait dû amener de New-York, Bernard Leguilloux, avec sa vigilance inlassable, sa force physique extraordinaire et son énergie à toute épreuve, était devenu le maître de toute cette pièce de mercenaires et de travailleurs si difficile à surveiller, et qui grouille dans tous les placers de la Guyane.

Bientôt, malgré la différence du niveau social, une solide amitié les avait unis. Dévouement de chien fidèle chez l'un, bonté à toute épreuve chez l'autre, ils marchaient la main dans la main, n'ayant qu'un but commun: la réussite de l'affaire et le retour dans la commune patrie.

Le jour où André, riche, pourrait aller retrouver sa Thérèse, Bernard Leguilloux irait également rejoindre en Bretagne une fiancée qui l'attendait aux environs de Vannes, et sur la fidélité de laquelle il ne gardait aucun doute.

Pendant qu'André, occupé sans cesse à la direction de sa mine, cherchait du matin au soir des perfectionnements aux laveurs, aux broyeurs, aux extracteurs, Bernard Leguilloux ne se contentait pas de remplir avec une conscience et une énergie sans pareilles les délicates fonctions de chef de placer; mais il trouvait encore le moyen de me-

ner à bien tous les menus détails de la vie du chef qu'il adorait.

A côté des grands bâtiments de l'usine, il avait fait arranger par ses hommes, avec un goût exquis, la modeste case de l'ingénieur, qu'il partageait avec André afin de mieux veiller sur lui.

Certes, basse et petite comme elle était, la maisonnette ne brillait pas par son luxe architectural, mais la splendeur de l'encadrement suppléait à cette simplicité du fond.

Leguilloux était parti lui-même dans la forêt avec les plus intelligents de ses hommes, et dans la nombreuse famille des lianes, il avait choisi celles qui, plus obéissantes que les autres, formaient les charmilles les plus ombreuses, les guirlandes les plus élégantes, les murailles de verdure les plus impénétrables à la chaleur.

Ce jour-là, comme l'heure de la sieste touchait à sa fin, et pendant que Bernard Leguilloux terminait sa ronde accoutumée, un frisson mystérieux passa au milieu des ouvriers qui s'étaient éveillés les premiers.

Ils tendaient tous le cou du côté de la forêt, vers un buisson plus impénétrable que les autres, et on entendit aussitôt ces mots qu'ils échangeaient entre eux sur le ton d'une vive et poignante curiosité:

— Là!... Là!... voyez donc... N'est-ce pas que c'est la Reine de l'or?...

— Est-ce qu'elle viendrait ici?

— Je t'assure que c'est elle... Regarde donc, là-bas... elle va passer entre les branches de ce cèdre gris.

— Mais oui, tu as raison... On dirait bien, en effet, que c'est la Reine... Hé bien! en voilà une chance pour le patron!... Car, vous savez, on ne la voit jamais que dans les placers dont les filons sont énormes... L'or l'attire...

— De là son nom, alors?

— Parfaitement, et jamais elle ne s'est trompée...

— Partout où elle gîte, on peut laver la terre, ou creuser le roc s'il y en a un à côté, le filon est là!

A cet instant, Bernard Leguilloux arrivait.

— Qu'est-ce que vous occupe donc tant que ça, mes bijoux? demanda-t-il.

Un libéré français, plus intelligent que les autres, lui narra l'histoire, Bernard haussa les épaules.

— Une folle, une voleuse ou une femme de mauvaise vie, dit-il en se servant d'une expression plus énergique.

Tout le monde se révolta.

— Oh! pour ça, non! s'écria-t-on de tous côtés, avec de grands gestes indignés.

Celui qui avait déjà raconté l'histoire de la Reine de l'or, Gallet, ajouta:

— Pour ce qui est d'être folle, il se pourrait qu'elle le fût, car ses yeux, de beaux yeux de velours noir comme on n'en peut certainement pas rencontrer de pareils, ont toujours l'air de regarder et de voir des choses surnaturelles ou très lointaines. Quant à ses paroles, on n'en connaît pas la couleur, et elle est peut-être muette, vu que personne n'a jamais entendu un seul mot sortir de ses lèvres.

« Mais pour être une voleuse, une femme de mauvaise vie, oh! non... La Reine de l'or, avec ses beaux cheveux tout blancs, son visage pâle et encore jeune, ressemble plutôt à la Vierge Marie. Et il n'y en a pas un de nous qui n'ait envie de lui parler à genoux quand il la voit; demandez plutôt aux camarades.

— C'est vrai, ça, affirma un autre libéré, mais elle le mérite aussi. Car, si l'or l'attire, il y a une chose qui semble l'appeler bien plus encore, c'est la maladie.

« Ainsi, l'année que la fièvre jaune s'est mise sur les placers, on aurait dit qu'il n'y avait pas seulement une Reine, mais trois ou quatre. Elle se multipliait, allant de l'un à l'autre, portant des herbes que les Indiens lui ont, paraît-il, appris à connaître et à trouver

dans la forêt. Et elle soignait ainsi, nuit et jour, tous ceux qui étaient malades. Rien ne la rebutait.

— Tu l'as vue, toi? demanda Leguilloux.

— J'ai fait plus que la voir. J'ai été soigné par elle... Nous étions à ce moment-là plus de trente à râler dans nos carrets, trente qui, sans elle, mangeraient à l'heure qu'il est les pissenlits par la racine. Elle nous a, à tous, sauvé la vie.

« C'est à partir de cette époque qu'on lui a voué le culte dont elle est l'objet presque tous les placers de la Guyane... Oh! ne haussez pas les épaules, maître... Si jamais vous aviez le malheur d'être malade, et si elle vous soignait, vous feriez comme les autres, vous l'adoreriez.

— C'est bon! C'est bon!... En attendant, je la surveillerai de près. En marche, vous autres; il faut reprendre la pioche et le pic. La roche ne se percera pas toute seule, mes enfants. Allons! houp!

Pêle-mêle, les ouvriers se levèrent, obéissant à Bernard Leguilloux, et chacun se dirigea vers le poste qui lui était désigné.

Une grande roche de quartz blanc était déjà entamée et laissait voir les raies jaunâtres qui la zébraient de tous les côtés.

A une centaine de mètres environ à gauche, une femme était debout, appuyée contre une paroi un peu plus haute et plus lisse que celle à laquelle on était en train de travailler.

L'inconnue était grande, mince, et sous les vêtements qui la drapaient à la façon des Indiennes, elle avait une élégance d'attitude et de tournure vraiment extraordinaire.

Ses cheveux, plus blancs que la neige, faisaient comme une auréole de sainte autour d'un front très développé. Ses yeux, comme l'avait dit le libéré français, ressemblaient à du velours noir. Son visage, long et étroit, était d'une régularité admirable et gardait les traces d'une beauté souveraine.

Mais ce qui frappait par-dessus tout, c'était avec une distinction et une dignité sans égales, l'expression de tristesse douloureuse, et même d'incommensurable désespoir qu'avait la figure de cette femme, dont les yeux, en effet un peu vagues, ne semblaient voir ni les personnes ni les objets qui l'entouraient.

Le même frisson mystérieux passa au milieu des travailleurs.

Tous restèrent debout à la même place, avec un très grand sentiment de vénération et de respect, et tous murmurèrent:

— La Reine!...

Puis, tout à coup, le vieux libéré s'écria en parlant à Bernard:

— Maître, il est inutile que nous continuions notre besogne de ce côté-ci. J'ai été prospecteur, moi aussi, et, je vous l'avais déjà dit au moment de commencer, nous sommes trop à droite. A présent, j'en suis tout à fait sûr. Le filon est là-bas, à l'endroit même où la Reine est appuyée.

— Il a raison, il a raison!... s'écrièrent tous les ouvriers en chœur, l'or est là-bas. Il faut y porter nos outils.

Bernard Leguilloux n'eut pas le temps de répondre. Un pas rapide, nettement accentué se fit entendre à quelque distance. Toutes les têtes se retournèrent, un silence se fit, et on entendit ces mots balbutiés avec un très grand sentiment de crainte:

— Le chef!...

C'était, en effet, André Dangel qui venait sur la mine, comme cela lui arrivait souvent à la reprise des travaux.

Le dur labeur auquel André se livrait nuit et jour depuis son arrivée en Guyane l'avait à peine changé.



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

énergies à toute épreuve, c'était tout. A part cela, le mari de Thérèse était resté le même, avec son beau visage honnête qui attirait si invinciblement la sympathie de tous ceux qui le rencontraient.

Bernard Leguilloux marcha vivement vers André Dangel. A voix basse, il lui raconta brièvement ce qui venait de se passer, lui montrant alternativement la Reine de l'or, toujours appuyée à son roc, et le libéré qui avait parlé.

— Ne m'avez-vous pas dit que c'était un très bon prospecteur ? demanda André à son contremaitre.

— Oui, chef. L'un des meilleurs que j'aie jamais vus.

Rapidement Dangel se dirigea vers le libéré.

— Toute idée superstitieuse à part, mon cher Gallet, lui dit-il, sur quoi te bases-tu pour croire qu'il y a de l'or là-bas plutôt qu'ici ?

L'ouvrier n'hésita pas.

— Le quartz y est plus blanc et plus serré, dit-il, et les veines jaunes beaucoup plus foncées.

— L'or ne se trouve pas par veine, répondit André.

— Non, mais il est toujours dans les roches qui contiennent ces marbrures jaunes que vous voyez là, et que j'appelle des veines. Du reste, ce que je vous en dis, monsieur le directeur, peut fort bien ne pas être scientifique, car ce n'est que le simple résultat de mes observations à moi.

« Voilà plus de dix ans que je cherche l'or ou que je travaille sur les placers, et, chaque fois que j'ai vu une roche comme celle de là-bas, elle a toujours contenu de l'or en plus ou moins grande quantité ; tandis que, dans le quartz semblable à celui que nous travaillons ici, je n'en ai jamais trouvé.

L'ouvrier, Français de naissance, avait un visage et des yeux, surtout des yeux, extrêmement intelligents. Il s'exprimait avec une conviction si profonde qu'André, malgré lui, en était impressionné.

Quelques autres ouvriers écoutaient debout, appuyés sur leurs instruments de travail. L'attention que le directeur prêtait à leur camarade les enhardit.

— On n'a pas besoin d'avoir été prospecteur et d'avoir le nez de Gallet, dit l'un d'eux. La Reine de l'or est allée s'appuyer à ce rocher, elle ne se trompe pas, elle. Il est sûr qu'il y a un filon, et même un gros filon, à l'endroit même où elle s'est posée.

André sourit. Il avait déjà maintes fois entendu parler de cette créature bizarre, sans l'avoir encore ni vue ni rencontrée.

Il savait qu'elle était honnête et bonne, qu'elle faisait du bien dans la mesure de ses forces, et que son influence sur les ouvriers du placer était plutôt heureuse que mauvaise.

— Leguilloux, dit-il en s'adressant à son contremaitre, je vais aller examiner la roche avec Gallet. Vous, faites reprendre le travail à la mine ; les machines et les extracteurs ne doivent par rester inoccupés.

Puis, se retournant vers le libéré : — Viens, Gallet, lui dit-il, et apporte tes outils.

L'un suivant l'autre, ils arrivèrent bientôt tous les deux à l'endroit même où était appuyée la Reine de l'or.

Celle-ci, toujours immobile à la même place, ne parut point s'apercevoir que des étrangers s'étaient approchés d'elle.

De près, avec ses admirables yeux sombres qui empruntaient un éclat et une douceur extraordinaires à la neige dont ses cheveux étaient poudrés, elle était encore plus belle que de loin, tant ses traits étaient fins et délicats. Mais, en l'examinant mieux, on voyait qu'elle était plus âgée que sa souplesse et sa minceur ne le faisaient supposer tout d'abord.

En effet, sa bouche, à l'expression si douloureuse, était entourée de quelques rides, tandis que mille petites hachures

sur ses joues, couvraient ses tempes, ses paupières et le tour de ses yeux.

Instinctivement, devant elle, André se découvrit.

Droite et rigide, ses beaux yeux vagues jetés au hasard vers le lointain, la Reine de l'or ne parut pas remarquer davantage qu'un étranger était à ses côtés.

— Madame !... murmura l'ingénieur.

A cette voix, l'inconnue se redressa et parut chercher celui qui lui adressait la parole.

Un sourire d'une douceur extrême erra sur sa bouche, mais son regard resta fixe, tandis qu'aucune parole ne venait à ses lèvres.

Comme elle s'était retournée vers lui, l'ingénieur la vit mieux et il tressaillit jusqu'au fond de son être.

Pour sûr, il connaissait cette femme... Où donc l'avait-il déjà rencontrée ?

Mais tous les efforts de sa mémoire furent infructueux. Il ne se souvenait pas...

Tandis qu'il lui était impossible de mettre un nom sur cette physionomie qui, cependant, lui était familière, il en était certain, il cherchait encore, il cherchait toujours.

Enhardi par son sourire, il lui prit la main. Une main petite et de formes exquises, malgré le hâle épais qui la recouvrait.

Loin de se révolter ou de chercher à fuir, la folle, au contraire, eut un regard plus doux à l'adresse d'André, pendant que son sourire s'accroissait davantage.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda l'ingénieur.

Elle ne répondit pas et nul mouvement de ses lèvres ne vint même dire qu'elle fit un effort quelconque pour proférer un son.

André s'adressa alors à Gallet, qui travaillait déjà, entamant la roche à grands coups de pic.

— Connais-tu un peu la langue que parlent les naturels de ce pays ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le directeur, mais vous ne serez pas plus avancé après qu'avant, allez ! Nous avons tous adressé la parole à la Reine de l'or, dans tous les dialectes du monde, je crois bien. Elle ne m'a jamais paru seulement nous entendre. D'où nous avons conclu qu'elle devait être muette.

— Ça ne fait rien. Répète-lui en indien ce que je lui ai dit tout à l'heure.

Gallet obéit. Mais sa voix, pas plus que celle de l'ingénieur, ne sembla arriver jusqu'aux oreilles de la pauvre femme.

N'importe, Dangel essaya encore, mais avec aussi peu de succès.

Était-elle muette, comme le disait Gallet, ou bien sa raison absente ne lui permettait-elle plus d'être accessible aux choses extérieures ?...

André crut cela plutôt, surtout devant l'irrésolution vague de ces beaux yeux sombres qui ne semblaient rien distinguer autour d'eux. Et, de plus en plus, cette idée revenait, s'incrétait en lui, prenant une force nouvelle :

— Où donc l'ai-je vue et connue ?...

Et un singulier, un poignant intérêt naissait, au plus profond de son âme, pour cette inconsciente qui avait un si doux sourire sur les lèvres.

Ce fut même avec une joie mystérieuse qu'il la vit le suivre et s'attacher à ses pas, lorsque Gallet, ayant attaqué la roche et lui ayant remis divers échantillons de quartz assez importants pour être analysés, André fit mine de regagner l'usine.

— Voyez, monsieur le directeur, lui dit en même temps l'ouvrier, voyez ces grains plus brillants, cette composition si blanche et si serrée, puis ici cette marbrure foncée ; jamais ces signes-là ne m'ont trompé. Vous pouvez faire creuser plus avant, avec vos outils à vous, car c'est très dur ; mais,

aussi vrai que je m'appelle Gallet, l'or est là.

— Je vais examiner ces échantillons chez moi, répondit le mari de Thérèse. Après, je prendrai une détermination.

André revint vers son habitation, et, s'étant retourné à plusieurs reprises, il vit la folle qui, doucement, instinctivement, le suivait à distance, comme le chien suit le maître qui lui plaît, et que librement il adopte.

Cette marque, certainement inconsciente, le toucha extrêmement, et il voulut faire entrer la Reine chez lui.

— Je la ferai manger, pensa-t-il. Si elle vient de loin, comme l'affirme Gallet, elle doit avoir besoin de repos et de nourriture.

Mais cette bonne pensée devait rester à l'état de projet.

Se faire comprendre de la folle était un travail dont personne n'était capable, ni André, ni un autre. S'approcher, pour s'emparer d'elle, paraissait encore plus difficile.

En effet, plus légère qu'une biche, plus souple qu'une couleuvre, au premier mouvement de Dangel, elle disparut entre les arbres de la forêt, défiant toute poursuite, déjouant toute ruse.

L'ingénieur dut renoncer à l'attirer chez lui. Mais toute la soirée il resta étrangement pensif et préoccupé.

La nuit, il eut un rêve singulier : les cheveux blancs de la folle étaient devenus blonds ; ses beaux yeux sombres avaient pris la couleur et les teintes de l'algue-marine ; le visage si doux était plus altier ; autrement, les traits, la taille, la tournure étaient restés les mêmes, et c'était Thérèse, sa Thérèse à lui, qui était venue le rejoindre, et qu'André reconnaissait maintenant dans la Reine de l'or.

Si vif, si profond fut ce songe ; à son réveil, l'ingénieur en garda une empreinte si poignante, qu'il eut toutes les peines du monde à se reprendre, et pendant plus d'un quart d'heure, il crut que le rêve était une réalité très vraie et très tangible.

Mais il finit par se ressaisir ; alors, il sauta à bas de son lit, plongea sa tête dans une cuvette d'eau froide et regarda par la fenêtre.

L'aube, qui se levait, éclairait déjà de ses premières lueurs roses la flore superbe de la Guyane, épanouie devant ses yeux, dans le petit jardin que Bernard Leguilloux entretenait avec tant d'amour...

A cet instant, une forme svelte apparut derrière la grande palissade, glissant avec une grâce extrême et se dirigeant vers l'habitation.

André n'eut pas de peine à la reconnaître, c'était la Reine de l'or.

La même auréole blanche entourait sa tête fière ; ses pagnes étaient arrangés avec le même soin minutieux ; elle souriait encore en regardant l'habitation, et elle portait sur sa hanche, à la façon des Indiens, une corbeille finement nattée, pleine de fruits et de fleurs sauvages.

André s'empara d'une lorgnette excellente placée sur son bureau, et caché par un rideau de gaze, il examina celle qui s'avançait vers sa maison.

Non, c'était un rêve qu'il avait eu, rien qu'un rêve... La Reine de l'or n'avait en elle rien du visage, des traits ou de l'expression de Thérèse.

Malgré cette conviction absolue, Dangel la regardait la regardait encore, avec une émotion qu'il ne s'expliquait pas.

A coup sûr ce n'était pas à sa femme qu'elle ressemblait, mais, cependant, ce visage lui était familier, il en était encore plus sûr que la veille.

La Reine, maintenant, était arrivée à la porte même de la maison, sous une véranda où étaient placés des bancs et une table sur laquelle, souvent, le matin et le soir, l'ingénieur mangeait ou prenait le café.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Dans le temps, j'avais la ligne voulue pour ce genre de robe, mais je n'avais pas d'argent... Aujourd'hui, j'ai l'argent, mais je n'ai plus la ligne...

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Tarte à la mélasse

1 tasse de mélasse
 1/2 tasse de farine
 1 c. à tb. de beurre
 1/2 tasse d'eau bouillante
 1/2 tasse d'eau froide

Mettre la mélasse et l'eau bouillante dans une casserole et porter à l'ébullition. Délayer en pâte bien lisse la 1/2 tasse de farine avec la 1/2 tasse d'eau froide et ajouter peu à peu à la mélasse en brassant tout le temps jusqu'à épaississement. Laisser jeter quelques bouillons, ajouter le beurre pour donner plus d'onctuosité à la crème. Faire cuire une croûte de tarte d'après la recette ordinaire et remplir de la garniture à la mélasse.

On peut aussi faire avec la même préparation une tarte couverte. Dans ce cas, il s'agit de mettre la garniture dans la pâte non cuite et de la recouvrir d'une seconde abaisse sur laquelle on fait quelques incisions.

Sauce tartare

1 oeuf
 1 c. à thé de moutarde
 1 c. à thé de sucre
 2 c. à tb. de vinaigre
 1 c. à thé de sel
 2 tasses d'huile

Mettre l'oeuf, le sel, le sucre et la moutarde dans un bol à fond rond et pas trop grand. Batre l'oeuf avec un mousoir juste pour le bien mélanger aux ingrédients secs et ajouter peu à peu l'huile en battant toujours au mousoir. Il ne faut pas mettre plus qu'une 1/2 cuillerée à thé d'huile à la fois au début. Quand le mélange est épais, on peut ajouter l'huile en plus grande quantité et en dernier lieu, mettre le vinaigre. On obtient alors une belle mayonnaise à laquelle on ajoute pour en faire une sauce tartare, 1 c. à tb. de chacun des ingrédients suivants: échalotes, cornichons, olives et persil frais.

Brioche à la cannelle

1 tasse de lait chaud
 4 c. à tb. de shortening
 1 carré de levure
 1 oeuf battu
 1 c. à thé de cannelle moulue
 1/4 de tasse de sucre
 1/2 c. à thé de sel
 1/4 de tasse d'eau tiède
 3 1/2 tasses de farine
 1/2 tasse de raison

Ajouter au lait chaud le sucre, le shortening et le sel. Faire dissoudre la levure dans l'eau tiède, mettre dans le premier mélange ainsi que l'oeuf bien battu puis y incorporer la farine à laquelle on a jouté la cannelle. Bien battre le mélange et laisser lever dans un bol beurré au double du volume. Renverser sur une planche farinée, diviser en morceaux d'égale grosseur et placer dans des moules à muffins bien graissés. Laisser lever de nouveau dans les moules au double du volume et faire cuire 20 minutes à 400° F. Servir chaud avec gelée, confiture ou miel.

Marmelade d'orange

6 oranges amères
 3 citrons
 sucre

Tailler les oranges en tranches aussi minces que possible ainsi que les citrons. Ne pas enlever la partie blanche, parce qu'elle est riche en pectine et c'est ce qui fait prendre la gelée. Mesurer les fruits préparés et à chaque tasse, allouer 2 tasses d'eau. Laisser macérer 24 heures. Le lendemain, faire cuire jusqu'à ce que les écorces soient tendres, 45 à 60 minutes environ. Retirer du feu, mesurer et ajouter autant de sucre. Faire cuire jusqu'à consistance de gelée ou à 220° F. Retirer du feu, laisser reposer pour que les fruits soient répartis également dans le sirop et verser dans des verres stérilisés. Couvrir et conserver au frais. Si la marmelade est faite en hiver, et conservée au frais, il n'est pas nécessaire de paraffiner. A défaut d'oranges amères, on peut ajouter un pamplemousse et suivre la même recette.

Pouding "Boules de neige"

1/4 de tasse de beurre ou de shortening
 1 tasse de farine
 1 1/2 c. à thé de poudre à pâte
 1/2 tasse de sucre
 1/4 de tasse de lait
 2 blancs d'oeufs
 1/4 de c. à thé de sel

Défaire en crème le beurre, ajouter graduellement le sucre. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au beurre et au sucre, alternant avec le lait. Quand la pâte est lisse, incorporer parfaitement et délicatement les blancs d'oeufs battus fermes mais non cassants. Beurrer des tasses ou des verres à gelée, y mettre la pâte à la moitié et faire cuire à la vapeur 50 à 60 minutes. Démouler et servir avec une sauce aux jaunes d'oeufs.

Sauce aux jaunes d'oeufs

1 1/2 tasse de lait
 2 jaunes d'oeufs
 4 c. à tb. de sucre
 1 c. à thé de vanille

Batre légèrement les jaunes d'oeufs avec le sucre et y verser le lait chaud. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement, retirer du feu et aromatiser à la vanille.

Aidez La Croix Rouge

THÉ

"SALADA"



A votre choix :

SÉPARÉMENT ou les TROIS ENSEMBLE,
 mais retenez bien que vous y gagnez en vous
 abonnant du coup à ce populaire
 trio de magazines :

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT
 SELON VOTRE CHOIX

LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité.....Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Elle regarda longuement autour d'elle. Alors, se croyant bien seule, la Reine déposa sa corbeille sur la table rustique, et, très vite, elle reprit le chemin de la forêt.

Sans réfléchir, André avait sauté dehors, et maintenant, il courait derrière la fugitive, en l'appelant.

Peine perdue. La folle, de son pas léger, s'en allait agrandissant sans cesse la distance qui la séparait de l'ingénieur.

Au moment d'entrer dans les fourrés impénétrables, elle se retourna, lui sourit avec la même expression douce et bonne, puis disparut tout à fait, cette fois-ci.

Il reste comme interdit et très déçu à la même place.

Il semblait, en effet, à André que quelque chose de cher s'en allait de sa vie.

Mais ses travaux, ses combinaisons, sa surveillance le réclamaient.

Il reprit son existence accoutumée.

Tout le monde pensa, du reste, que la Reine de l'or était repartie pour un autre des placers qu'elle visitait d'habitude, car personne ne la revit, pas plus les ouvriers que les chefs.

Cependant, le renom dont elle jouissait augmenta encore. En effet, dans la roche contre laquelle la Reine s'était appuyée, un nouveau filon fut trouvé, dépassant en richesse tout ce qu'on avait découvert ou exploité jusqu'à ce jour.

— Pourquoi est-elle partie ? se demandait souvent Dangely. Pourquoi ne revient-elle pas ?... Il me semble que je l'eusse soignée avec joie, et peut-être guérie !...

Bien des mois s'écoulèrent. Enfin, un matin, en s'éveillant, il trouva une petite corbeille de fleurs et de fruits semblable à la première, placée au rebord de sa fenêtre.

Son cœur s'en épanouit, très heureux. Et toute la journée il courut ses chantiers, explora les environs, marcha dans tous les sentiers de la forêt fréquentée d'habitude... Ce fut en vain.

La Reine de l'or n'apparut nulle part.

Vers le soir, comme il s'était assis assez loin, sous un arbre immense, fatigué de sa longue course, il s'endormit.

Au réveil, il était tard ; les étoiles brillaient déjà au ciel. Dans sa crainte d'inquiéter Bernard Leguilloux par son absence, André se leva et voulut rentrer.

Mais ses jambes étaient brisées, une singulière lassitude l'empêchait de marcher aussi rapidement qu'à l'ordinaire.

Peu à peu, même, la lourdeur de ses membres augmenta, de singuliers vertiges le prirent, le laissant affalé contre un des buissons de la route, sans volonté, presque incapable d'avancer.

Enfin, après des efforts sans nom et une fatigue très grande, il vit luire dans la nuit les lumières de l'usine.

Encore quelques pas, et il allait atteindre sa maison. Ces quelques pas, il ne fut point capable de les faire.

Ses artères battaient, une sueur abondante coulait de son front qu'un cercle de fer étreignait ; sa tête lui faisait un mal affreux ; ses membres endoloris lui semblaient comme liés par des chaînes de fer.

Un nouveau vertige le prit. Il allait s'évanouir au seuil même de son jardin, lorsqu'il lui parut reconnaître la voix de Bernard Leguilloux.

— Pour sûr qu'il lui sera arrivé quelque chose... disait le fidèle Breton. Jamais le patron ne s'est ainsi attardé. Il faut prendre des fanaux et aller dans la forêt à sa recherche... Allons, houp ! mes enfants, qui m'aime me suive...

André réunit toute l'énergie, toute la volonté qui lui restait et essaya de prononcer le nom de son contremaître.

Il ne put qu'articuler un cri indistinct. Mais ce cri, ou plutôt cette plainte, l'oreille de Bernard la saisit.

— Ah ! tonnerre de Brest !... s'écria-t-il, le chef n'est pas loin d'ici !... Je

l'ai entendu !... Mais où est-il, mon Dieu... où est-il ?

Et, en battant tous les buissons, en regardant derrière chaque touffe de verdure, il cria :

— Monsieur André !... Monsieur André !...

Enfin, il se butta au corps inerte de l'ingénieur.

— Ah ! fit-il en se baissant vers lui, pourvu qu'il ne soit pas blessé, ou que quelque satanée bête ne l'ait pas mordu !...

Les ingénieurs américains placés sous les ordres de Dangely ont observé qu'il fallait d'abord l'emporter chez lui, et qu'une fois étendu sur un lit et déshabillé, on se rendrait bien mieux compte de son état.

Un quart d'heure après, André, entouré de ses aides et de Bernard, reposait dans sa chambre.

Il était toujours sans connaissance, et une fièvre ardente le brûlait, mais son corps, soigneusement visité, ne portait aucune trace suspecte.

— Il aura pris un accès de fièvre, dit un des ingénieurs de la mine, qui s'était assez particulièrement occupé de médecine.

— Pourvu que ce ne soit pas un accès de fièvre jaune ! s'écria Leguilloux, voyant déjà les choses au pire.

— De fièvre jaune ? répéta l'ingénieur ; non, il n'en a aucun symptôme ; mais il pourrait bien être pris de fièvre pernicieuse, ce qui n'est pas plus gai.

— Et que faire pour l'en guérir, mais l'en guérir au plus tôt ?

— Le tenir dans un lieu très aéré d'abord, ensuite lui donner de très fortes doses de quinine, d'une façon très régulière.

— Oh ! notre pharmacie n'en manque pas, s'écria le contre-maître, et c'est moi qui me charge de l'administrer à M. Dangely et de le veiller.

Le Breton le fit comme il le disait. Mais, en dépit de ses soins, en dépit de

son dévouement de chien fidèle, la fièvre ne quittait pas André Dangely.

Et le danger, un danger terrible, un danger de mort, le menaçait toujours ; car, depuis plus d'une semaine qu'André s'était endormi sous les arbres de la forêt, ses forces ne revenaient pas, et son délire restait le même.

Une nuit, le Breton, qui ne s'était pas couché depuis les débuts de la maladie d'André, céda tout à coup à l'extraordinaire fatigue qui était la sienne.

— Le chef a pris sa potion, se dit-il. Il me semble qu'il est plus tranquille, je vais dormir une heure. Après, je me réveillerai, et j'aurai les yeux plus clairs pour le soigner.

Il s'étendit alors par terre, sur une natte placée dans un coin de la chambre, et bientôt il dormit à poings fermés.

Un long temps s'écoula. Bernard, harassé de fatigue, sommeillait toujours.

Depuis un instant, quelque chose de blanc passait et repassait devant la fenêtre, qu'on avait dû tenir entr'ouverte à cause de la chaleur.

Bientôt une tête couronnée de cheveux blancs se hasarda dans l'ouverture des vitres, et, avec des précautions infinies, elle regarda dans l'intérieur de la pièce.

Du lit où était étendu l'ingénieur, les yeux de la Reine de l'or, car c'était elle, se reportèrent sur la natte où Bernard Leguilloux ronflait bruyamment.

Alors la fenêtre s'ouvrit un peu plus, et la folle, passant sur le frêle appui, se trouva dans la chambre d'André.

Elle portait une calebasse à la main. Cette calebasse devait être pleine d'un liquide quelconque, car la Reine la tenait avec des précautions infinies, comme si elle eût eu peur d'en répandre à terre le contenu.

Elle s'approcha du lit du malade. Celui-ci, toujours dévoré de fièvre, somnolait, les yeux mi-clos et la respiration haletante.

Alors d'une main, la folle souleva la tête de Dangely, tandis que de l'autre elle approchait la calebasse de ses lèvres.

André ne but pas.

Une poignante angoisse se vit alors sur le visage toujours immobile de la malheureuse femme. Les veines de son front se tendirent, ses lèvres remuèrent, quoi qu'il lui fût impossible de proférer aucun son.

Alors ses yeux eurent un éclair. Elle frappa du pied. Tout son être se raidit sous une tension extraordinaire de volonté ; après des balbutiements confus et une contraction nerveuse du visage, elle finit par dire ce mot :

— Buvez !

Comme si l'eût attendu que cet ordre, le mari de Thérèse allongea les lèvres, et doucement avala le breuvage contenu dans la calebasse que la Reine tenait dans sa petite main.

Il n'avait pas encore terminé, que Bernard Leguilloux, éveillé par le bruit, se dressa subitement sur son séant.

— Ah ! tonnerre de bon Dieu ! s'écria-t-il en se levant comme un fou, prêt à s'élançer. Qu'est-ce qui se passe donc ici ?...

L'ingénieur achevait de vider la calebasse.

Avec des précautions infinies, la folle maintenant le recouchait, arrangeant ses draps et ses oreillers, essuyant la sueur de son front, lui prodiguant des soins qu'une femme civilisée seule donne au malade qui lui est confié.

Le contremaître, stupéfait, le regardait.

Quand elle eut terminé, elle se retourna vers Bernard Leguilloux, lui mit un doigt sur ses lèvres, et disparut par la fenêtre ouverte avant qu'il eût été capable de prononcer un mot.

En effet, Bernard avait d'abord été sur le point de sauter sur cette femme qui se permettait d'approcher ainsi de son maître et, brutalement, de la jeter dehors.

Mais, au moment où il se disposait à exécuter ce beau projet, il avait été frappé des soins exquis qu'elle prodiguait à Dangely.

— On dirait une mère ! avait-il pensé aussitôt.

En même temps, tout ce que les ouvriers du placers disaient d'elle, sa bonté pour les malades, son dévouement en cas d'épidémie, la connaissance qu'elle avait des herbes qui guérissaient, tout cela était revenu à l'esprit du Breton, et lui avait inspiré un respect instantané et profond, contre lequel il n'osait pas réagir.

Enfin, lorsque, avant de disparaître à ses yeux stupéfaits, la folle se retourna et lui sourit, la conquête de Bernard Leguilloux était achevée.

Il revint vers le lit d'André. Était-ce une illusion ?... Il lui sembla que la respiration du malade était plus douce, moins oppressée, tandis que son teint moins coloré disait que la fièvre diminuait.

— Mon Dieu ! dit-il, je le désire tellement que je rêve peut-être !

Alors il étendit la main et toucha le front du jeune homme. La chaleur brûlante avait disparu, remplacée par une température presque normale.

Il tomba à genoux.

— O notre bonne Dame d'Auray, murmura-t-il, que le maître que j'adore guérisse, et celle qui aura fait ce miracle, serait-elle encore plus folle, et voleuse, et sorcière, elle peut bien être sûre que je la servirai à genoux toute ma vie.

La journée fut relativement calme, mais André n'avait pas encore recouvré sa connaissance. Le soir venu, Leguilloux était en proie à une angoisse surhumaine.

— Ah ! pourvu que la Reine achève ce qu'elle a si bien commencé, se disait-il.

Et, au plus léger bruit qui se produisait dans l'ombre, au plus petit insecte

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Si c'est Dupont, je n'y suis pas... J'ai eu une veine insolente, hier soir aux cartes, et le billet que je lui ai signé est passé dû depuis deux semaines...

qui crécellait dans l'herbe, à la plus mince phalène qui venait dans la nuit se heurter aux vitres éclairées de la case, le Breton était debout, croyant voir arriver celle qu'il invoquait maintenant comme une providence.

A la même heure à peu près que la nuit précédente, elle vint de la même façon. Elle portait la même petite cale-basse à la main, et, sans paraître voir le contremaître, elle s'approcha du lit et fit boire André en lui prodiguant les mêmes soins.

Alors, l'ingénieur ouvrit les yeux, il regarda la folle, parut la reconnaître, et d'une voix très faible, il lui dit :

— Merci !...

A cette voix, Bernard Leguilloux se mit à pleurer comme une fontaine. Ses sanglots firent tourner la tête au malade.

— C'est toi ? dit André en le reconnaissant également. Allons ! allons ! ne sanglote pas de cette façon, ça me fait mal...

Puis, s'adressant à la folle :

— Restez auprès de moi, dit-il. Il me semble que vous allez me guérir !...

Et, avant qu'elle pût lui répondre, il passa retomber sur l'oreiller sa tête fatiguée ; puis il s'endormit.

On eût juré que la Reine avait compris le désir du malade ; car, au lieu de s'en aller comme la nuit précédente, elle s'assit au chevet du lit, et se mit à le veiller.

Un peu avant le jour, elle s'en alla toutefois, mais une heure après elle était de retour, portant dans une cale-basse, beaucoup plus grande que la première, une quantité considérable du liquide bienfaisant.

Elle-même, elle l'administra dans la journée à plusieurs reprises ; tout le monde, Bernard Leguilloux le premier, la laissa faire.

Huit jours après, André, remis sur pied, avait repris ses travaux.

Peu à peu également, les absences qu'avait faites la Reine de l'or, soit pour aller chercher ses remèdes, soit pour se procurer des fruits dont elle vivait, étaient devenues plus fréquentes et plus longues.

Lorsque André, tout à fait guéri, put revenir dans son usine et sur le placer, elle disparut.

Mais au bout d'une semaine environ, elle revint. Maintenant, au lieu de le fuir, elle s'asseyait au contraire à ses côtés sous la véranda et, sans vouloir jamais parler, elle écoutait ce qu'il lui disait, paraissait même le comprendre et éprouvait évidemment pour lui une extraordinaire sympathie.

II

La photographie de Thérèse

De long mois se passèrent. Maintenant, André s'était habitué à la mystérieuse inconnue, celle qui lui avait sauvé la vie. Il lui semblait même qu'il ne pouvait plus se passer d'elle.

De son côté la Reine de l'or ne faisait plus les longues disparitions d'autrefois.

Elle s'absentait bien de loin en loin, mais jamais une semaine ne s'écoulait entièrement sans qu'André ne la vit inopinément surgir à ses côtés, soit aux alentours du placer, soit dans les courses qu'il était obligé de faire dans la forêt.

D'accord avec celui de ses ingénieurs qui avait un goût si prononcé pour la médecine il avait essayé de savoir si sa nouvelle amie était réellement folle, et avait voulu rappeler sa raison absente.

Au bout de quelque temps d'un examen attentif, ils eurent la certitude que la pauvre femme n'était pas en état de démence.

Elle avait perdu la mémoire, probablement aussi la mémoire de la parole, à la suite peut-être de quelque grave maladie ou de quelque violente catas-

trophe ; mais il y avait en elle de la pensée, du raisonnement, et même de la suite dans les idées.

Alors André se consacra à elle ; il se mit à lui parler comme à un tout petit enfant dont on commence l'éducation, et dont on veut former l'intelligence.

Les grands yeux de l'inconnue brillaient chaque jour d'un éclat plus vif ; évidemment, elle comprenait de plus en plus l'ingénieur ; mais il y avait une chose qu'il était impossible à André d'obtenir, c'était de la faire parler.

Il avait beau apporter une dose de patience considérable pour lui faire prononcer des mots en lui désignant des objets auxquels ces mots s'appliquaient, il n'arrivait à aucun résultat.

La Reine mettait toute sa volonté à lui obéir, on le voyait, mais des sons indistincts seuls s'échappaient de ses lèvres ; et André, qui n'avait pas gardé la perception des deux syllabes, « bu-vez », qu'elle avait dites pendant sa fièvre, en vint à penser, comme Gallet, qu'elle devait être muette.

En effet, dans les lointains confus de cette intelligence qui revenait, quelque douloureux souvenir, sans doute, dut renaître en même temps, car la malheureuse femme qui, jusque-là, allait, venait, agissait avec une indifférence et une placidité que rien n'altérait jamais, devint tout à coup d'une tristesse et d'une mélancolie poignantes.

Elle passait maintenant de longues heures assise par terre, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête dans ses mains, le visage couvert de larmes qui paraissaient intarissables.

C'est à cette époque que Dangely, frappé de cette douleur tellement poignante, écrivit à Thérèse et lui parla si longuement de la Reine.

Enfin, des résultats inespérés se produisirent dans la mine, et l'or arriva en abondance. Mais les terrains aurifères étaient placés très loin, aux limites des territoires contestés : les communications avec Cayenne étaient excessivement difficiles.

Un des ingénieurs n'inspirait pas la moindre confiance à André. Celui-ci avait le pressentiment que s'il quittait son placer pour aller porter son or à la Guyane et de là l'envoyer en France, les plus graves désordres pouvaient se produire, fomentés par cet intrigant, qui devait rêver de s'emparer du placer.

Dangely possédait déjà pour une somme considérable de minerai, une fortune qu'il avait déposée dans une caverne contre laquelle son habitation était adossée et encore protégée par de solides portes de fer.

Mais comme l'or s'accumulait, il ne pouvait rester ainsi avec cette richesse improductive chez lui, et il allait prendre un parti, quand il reçut la visite de M. Clarkson, le banquier anglais qu'un besoin irrésistible d'exploration et le voyage avait poussé vers la Guyane.

André l'avait connu jadis dans sa première jeunesse. Il savait que, sous son extraordinaire originalité, l'Anglais était un homme d'honneur. Dangely n'hésita pas à lui confier l'or qu'il destinait par parties égales à Mme Jacobson et à Thérèse.

L'Anglais, de son côté, qui avait renoué connaissance avec son ancien camarade, et après plusieurs jours passés à ses côtés, avait ressenti pour ce vaillant toute sa sympathie d'autrefois.

Et il partit, promettant fermement à André Dangely de ne pas commencer son fameux voyage au pôle Nord sans avoir envoyé à Thérèse sa petite fortune, et même sans être allé la voir s'il le pouvait.

Cependant, malgré toute la volonté et tout le stoïcisme de l'ingénieur, cette visite le plongea dans une sorte de découragement assez profond.

L'idée que sir Clarkson revenait vers cette Europe où vivait sa Thérèse toujours si ardemment, si uniquement adorée, que l'Anglais allait même peut-être la voir, tandis que lui en avait sans doute pour de longues années encore à

souffrir l'horrible supplice de la séparation, cette pensée donna à André le regret le plus poignant qu'il eût encore éprouvé depuis qu'il avait quitté la France.

Maintenant, il tirait fréquemment de sa poche un petit portefeuille dans lequel étaient enfermées les lettres que Thérèse lui écrivait et plusieurs photographies de la jeune femme. Une, datant de l'époque où elle était encore enfant, déjà belle et superbe ; puis jeune fille, et, enfin, une dernière fait au moment du départ d'André.

Et il relisait les lettres, et il embrassait les portraits, et il se trouvait sans force, extrêmement malheureux, se disant qu'il n'allait plus pouvoir supporter cette épouvantable solitude et cette cruelle séparation.

La Reine de l'or, qui n'avait pas paru tout le temps qu'avait duré la visite de M. Clarkson, était revenue après le départ de l'Anglais et elle avait repris ses habitudes familières autour d'André. On aurait même dit qu'elle comprenait le changement qui s'était produit dans le caractère de son ami, et que la mélancolie du jeune homme avait un long écho dans son propre cœur.

Dangely, qui apportait toute sa volonté à dissimuler son état de découragement aux yeux de Bernard Leguilloux, ne se gênait pas devant la Reine de l'or.

Soit parce qu'il éprouvait pour elle une filiale et profonde affection, soit qu'avec son mutisme, il ne craignait ni ses questions, ni ses indiscretions, il ne se contenait pas en sa présence, et, sans aucune espèce de honte, il en arrivait à pleurer à sanglots comme si elle n'eût pas été là.

Un jour, — il y avait près de trois mois que M. Clarkson était parti, — le chagrin d'André fut plus intense et plus violent qu'à l'ordinaire.

En effet, les bateaux et les mulets qui, en faisant à d'assez longues intervalles le ravitaillement du placer, portaient en même temps le courrier de France, étaient arrivés la veille. Mais, pour la première fois depuis son installation sur la mine, André n'avait rien reçu de Thérèse.

Et cependant, il avait bien calculé ; d'après les propres indications de M. Clarkson, et en faisant la part de toutes les éventualités possibles, l'Anglais avait eu le temps de retourner en Europe, d'avertir Thérèse et celle-ci aurait dû lui avoir écrit depuis plusieurs jours déjà.

Que signifiait ce silence qui s'était jamais, jamais produit ?

Etait-elle malade ? Mais alors, Robert qui lui écrivait quelquefois, France qui correspondait également avec lui, auraient dû l'en prévenir l'un ou l'autre.

Et rien... Pas un mot de personne... Quand on est loin non seulement de sa famille, mais aussi de son pays, la pondération naturelle, l'esprit de sagesse et de raisonnement, tout s'effondre avec une bien grande facilité.

Dans l'état de découragement et de regret où l'avait laissé le départ de M. Clarkson, André était en butte, bien plus qu'un autre, à ces sentiments-là.

Croire Thérèse capable de le trahir ou de l'oublier ? Ce n'était pas une chose possible.

Aussi, André eut-il immédiatement la conviction qu'elle était très malade, peut-être en danger, ainsi qu'il l'avait vue une fois déjà...

— Robert la soignera encore comme il l'a déjà fait, se dit-il. France également. Sybil aussi. Ce sont des cœurs d'or, et rien ne lui manquera... mais moi ? moi, qui suis si loin d'elle, que vais-je devenir ?... Est-ce que je suis maudit et mourrait-elle sans que je l'aie revue ?

Ses sanglots étaient devenus rauques et profonds ; le visage caché dans ses mains, il oubliait la fuite des heures, ne songeant qu'à cette Thérèse qui souf-

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

frait loin de lui, un instinct sûr le lui affirmait...

Et il pleurait toujours, lorsqu'il sentit quelque chose de très doux s'appuyer sur ses cheveux et frôler son front.

Aussitôt il redressa son visage baigné de larmes, et il éprouva une commotion profonde.

La Reine de l'or était debout devant lui, le regardant avec ses yeux si doux, si bons, si remplis d'une incommensurable et profonde tendresse, que le malheureux garçon n'y tint plus. Il lui jeta ses deux bras autour du cou et appuyant sa tête sur l'épaule de la pauvre femme :

— O mère, murmura-t-il, en un besoin infini de confidences, si vous saviez comme je suis malheureux !... Ma femme, celle que j'adore, le seul amour de ma vie, va peut-être mourir loin de moi !...

Elle ne lui répondit pas ; mais ses grands yeux devinrent encore meilleurs, encore plus tendres, tandis que de grosses larmes ruisselaient sur son visage pâle, et que ses doigts caressaient les cheveux d'André, comme si en effet il eût été son fils.

Ils étaient tous les deux dans une sorte de kiosque aux confins de la forêt ; un kiosque en troncs d'arbres, que Leguilloux avait fait construire afin qu'André pût s'y reposer, ou simplement y faire sa sieste pendant la journée.

Et peu à peu l'ingénieur, assis sur un fauteuil de bambou, se mit à raconter à sa compagne son ardent amour pour Thérèse, sa misère passée, son désespoir, les douleurs de la séparation, son courage à travailler pour lui faire l'existence brillante et la vie heureuse.

La pauvre femme le comprenait-elle ? André ne le savait pas, car elle ne lui répondait que par ses larmes et l'expression de ses grands beaux yeux si honnêtes et si droits.

Mais tout de même, à dire sa peine, à la dire ainsi tout haut, le cœur d'André se dégonflait. Il était moins malheureux, il ne voyait plus les choses sous un jour aussi sombre.

Plus confiant, apaisé par le nouveau cours de ses idées, il éprouva le besoin de relire la dernière lettre de Thérèse. Et, comme il ne se gênait pas devant la Reine de l'or, il tira son portefeuille de sa poche et l'ouvrit.

Un petit carton carré glissa de l'une des pochettes de soie, et tomba à terre. C'était une des photographies de la jeune femme, celle où on la représentait enfant.

André se baissa pour la ramasser, mais la Reine de l'or l'avait prévenu et tenait déjà le portrait dans ses doigts.

Elle allait le rendre à l'ingénieur, quand par hasard elle y jeta les yeux. Alors, subitement, ses traits se décomposèrent, son visage devint semblable à celui d'une morte, elle poussa un grand cri et couvrit la photographie de baisers et de larmes.

Et elle, qui n'avait jamais parlé depuis le mot murmuré au chevet du lit d'André mourant, s'écria :

— O Thérèse, Thérèse !... c'est ma Thérèse, c'est ma fille !...

André était debout, plus livide, plus décomposé qu'elle...

Il répéta :

— Thérèse, ma femme, aujourd'hui marquise d'Angely, autrefois Thérèse de Rochebelle, Thérèse est votre fille ?... Est-ce que nous ne sommes pas fous tous les deux ?...

Mais la pauvre femme ne songeait pas à répondre à l'ingénieur. D'une voix pure, admirablement timbrée, quoique noyée de larmes, très française, surtout, elle répétait :

— O ma Thérèse, ma Thérèse adorée, et, mon autre fille, ma chère petite France tant aimée, où êtes-vous ? et vous reverrai-je jamais !...

Mais comme si l'émotion de ce souvenir eût été au-dessus des forces de la malheureuse femme, elle inclina sa tête à l'aurole blanche, et fût tombée sur le sol si André ne l'eût reçue dans ses bras.

Il l'étendit sur une chaise longue placée dans un coin de la pièce, et essaya de la faire revenir de sa syncope ; mais son évanouissement était profond et résista à tous les soins de l'ingénieur.

Alors André, debout, considérant cette femme peut-être mourante, étendue devant lui, ne put s'empêcher de dire tout haut, en pensant aux singulières affirmations que Thérèse lui avait répétées si souvent, à l'énergie que France avait mise toute sa vie à soutenir la même idée :

— Est-ce qu'elles avaient raison toutes les deux, et le plus épouvantable des forfaits a-t-il été commis par le comte de Rochebelle et par... une autre ?...

Alors, il se souvint de cette mine d'or, située en Guyane, que le comte de Rochebelle avait trouvée dans la succession de don José de Santa-Cruz, et qui avait été, lui avait dit Thérèse, une des causes du départ du comte et de la comtesse pour le Nouveau-Monde.

La vraie Nadine, la mère de France et de Thérèse, ne pouvait-elle avoir été abandonnée par son mari dans quelque partie déserte de ce pays aux immenses solitudes ?

Et, après avoir erré de nombreuses années toute seule sous le coup de son désespoir et de son impuissance, n'avait-elle pas perdu peu à peu, avec la mémoire, l'usage de la parole, que la foudroyante émotion de l'image de Thérèse, subitement remise devant ses yeux, venait de lui rendre ?

Alors André s'approcha plus près encore ; il s'agenouilla, et considéra attentivement la Reine de l'or.

Et ses yeux, peut-être sous l'empire de ses idées nouvelles, s'étant subitement ouverts, il poussa un cri...

Où avait-il donc eu la tête jusque-là de ne pas avoir reconnu dans le fin visage si beau, dans la coupe hardie du grand front si magnifiquement développé, dans les yeux, dans la bouche, dans la tournure tout entière, le frappant portrait de la comtesse de Rochebelle, avec laquelle cependant il avait vécu en Normandie et à Paris ?...

Et, peu à peu, en examinant plus attentivement celle qui était étendue devant lui, en pensant à l'autre avec laquelle André comparait la Reine de l'or, il se rendait compte de ce qui avait paralysé l'effort de sa mémoire.

La douleur, la solitude, peut-être aussi le temps, avaient singulièrement adouci le visage qu'il avait sous les yeux ; tandis que celui de l'aventurière, en revanche, là-bas, en France, s'était durci, était devenu méchant, hautain, glacial.

De plus, Juanita, ainsi que nous l'appellerons désormais, avait gardé ses cheveux noirs qu'elle portait très avancés sur son front, ce qui diminuait la longueur de sa figure et augmentait l'éclat de ses yeux, pendant que Nadine, la vraie, avec ses beaux cheveux blancs rejetés en arrière, avait un visage très mince, très long, qui la faisait ressembler un de ces beaux portraits de marquise poudrée du siècle dernier.

Enfin, l'une, dans sa vie heureuse et confortable, avait un peu grossi, tandis que l'autre, dans son existence de sauvagerie, existence d'anachorète si jamais il en fût, était restée d'une minceur de jeune fille...

Et son cœur battait étrangement... Allait-il donc, pour prix de son amour, rendre à Thérèse sa vraie mère, celle que les deux sœurs regrettaient toutes deux si amèrement ? Quelle joie au retour, et de quelle reconnaissance infinie sa femme et sa petite belle-soeur ne le paieraient-elles pas !...

Ainsi, c'était donc là le secret de cette sympathie irrésistible qu'il avait tou-

jours éprouvée pour cette pauvre créature errante et malheureuse, auprès de laquelle son cœur battait si fort, plein d'une tendresse inconsciente, si élevée, si pure, si profonde ?... Elle était la mère de Thérèse !... C'est-à-dire la sienne aussi...

Et il tomba à genoux. Et il baisa ses cheveux blancs, ses mains fluettes, et il répétait :

— O mère !... pauvre mère qui avez dû tant souffrir, comme nous allons tous vous aimer, pour vous faire oublier toutes vos douleurs !...

Mais tout à coup une idée poignante lui vint, labourant son âme délicate, y mettant un doute cruel. Ne se trompait-il pas ?... Et les récits de Thérèse, les affirmations si ardentes et si précises de France, ne l'avaient-ils pas impressionné au point que la première étrangère qu'il avait rencontrée lui avait paru être celle dont une aventurière avait pris la place ?...

Et pour corroborer cette idée, il se dit que la Reine de l'or avait bien pu, dans ces derniers temps, avoir entendu ce nom chéri de Thérèse sortir plus d'une fois des lèvres d'André.

C'était possible cela ; mais en même temps une conviction souveraine cette fois-ci, vint à son esprit subtil, et le remplit de joie.

La Reine, après avoir parlé de Thérèse, avait ajouté :

— Et France, ma chère petite France, mon autre fille, la reverrai-je jamais ?...

Or s'il avait nommé Thérèse devant son amie Dangely était bien sûr de n'avoir jamais prononcé le nom de France !...

Non, non... André était bien en présence de la comtesse Nadine de Rochebelle, la vraie ; maintenant, il en était certain.

Et pour avoir des données exactes sur les criminels qui l'avaient certainement abandonnée, jadis, sans ressources, dans quelque désert, où un miracle seul l'avait empêchée de mourir, il n'avait qu'à attendre que les forces et la mémoire de Nadine, complètement revenues, lui permissent d'apprendre par quel singulier et mystérieux hasard André avait rencontré, dans ce pays perdu, la mère de sa femme.

Mais cet espoir du jeune homme ne parut pas devoir se réaliser très rapidement.

En effet, une sorte d'assoupissement profond succéda à l'évanouissement de la malade, et cela sans qu'elle eût ni ouvert les yeux ni prononcé une seule parole.

Comme le soir approchait et que, dans le kiosque assez éloigné de l'habitation, quelque jaguar ou quelque serpent dangereux pouvait entrer pendant la nuit, André chercha à éveiller la Reine afin de la ramener avec lui dans son habitation. Tous ses efforts furent vains.

Il la soulevait sur son séant, lui parlait d'une voix tour à tour très tendre ou très impérative. Nadine, non seulement, ne l'entendait pas, mais n'ouvrait même pas les yeux.

Et, dès qu'André l'abandonnait, elle retombait sur la chaise longue avec le même sommeil paisible, mais cependant effrayant tant il était profond.

— Ce n'est plus une syncope, se dit l'ingénieur, mais alors c'est un sommeil léthargique, et ici, loin de tout secours, comment le faire passer ?...

Il réfléchissait, et allait se décider à emporter bravement la comtesse sur ses épaules, lorsqu'un bruit se fit entendre du côté de la porte.

Il y courut et aussitôt il eut un frisson de joie ; c'était Capitaine, le chien de Bernard Leguilloux, qui, l'ayant senti, soufflait et grattait contre l'entrée du kiosque.

— Si la bête est là, s'écria André, le maître n'est pas loin !...

Et élevant la voix, il se mit à appeler très fort :

— Bernard !... Bernard !... par ici !...

Le chien retourna sa tête intelligente vers le chemin, humant l'air, et tout à coup il bondit dans la direction des fourrés.

Moins de cinq minutes après un pas rapide retentit dans un sentier qui longeait le kiosque, et bientôt le contre-maître arriva un fusil à la main, et le visage livide d'inquiétude.

— Hé bien ! mon vieux, demanda l'ingénieur sur le seuil de la porte, qu'est-ce qu'il y a donc que tu as une figure si bouleversée ?

— Il y a, tonnerre de Brest ! que ces imbéciles ont prétendu vous avoir vu partir ce matin du côté de la forêt. Or, comme vous n'êtes pas rentré dîner à midi, que vous n'avez paru aujourd'hui ni à l'usine, ni au placier, ce soir, le trac m'a pris.

« Vous n'aviez qu'à vous être endormi encore comme autrefois sous quelque arbre des taillis. Avec cette idée je suis parti à votre recherche ; heureusement qu'avant d'entrer dans les fourrés, j'ai lancé Capitaine sur votre piste, et il m'a conduit directement ici... »

— Oui, je suis joliment content de te voir arriver, car je suis fort embarrassé, et, sans toi, j'aurais commencé un travail que j'aurais eu bien de la peine à mener à bien.

— Lequel donc ?

— Pas une suite de circonstances trop longues à t'expliquer en ce moment, mais je te dirai plus tard, la Reine de l'or s'est évanouie dans ce kiosque où elle était venue me retrouver. J'ai passé une partie de l'après-midi à la soigner, et à essayer de lui faire reprendre ses sens.

« J'y suis parvenu, l'évanouissement me paraît avoir cessé, mais pour faire place à un sommeil léthargique qui la rend absolument incapable de se mouvoir et même d'entendre ce qu'on lui dit. Or, dans cet état d'insensibilité complète, on ne peut avoir l'idée de lui laisser passer la nuit ici, loin de tout secours.

— Certainement, s'écria le Breton, il faut l'emporter immédiatement chez nous !

— C'est l'idée qui m'est venue, et j'allais essayer de la mettre à exécution en chargeant cette pauvre femme sur mes épaules, lorsque tu es heureusement arrivé. Dans la case, je la soignerais comme jadis elle m'a soigné elle-même.

— Bien parlé, monsieur André, et je vous aiderai de tout mon cœur... Où est-elle, cette chère Reine ? Voulez-vous me permettre de la voir ?

— Certainement. Viens.

Ils entrèrent tous les deux dans la petite pièce où Nadine dormait toujours. Bernard Leguilloux s'approcha d'elle avec un respect infini.

— Comment allons-nous la transporter jusqu'à l'habitation ? dit-il. C'est que c'est encore assez loin, et grande comme elle l'est, elle va peser lourd. Si nous la laissons sur cette chaise longue ?

— Ce serait assez commode, dit André, mais ce meuble n'est pas solide et il est à craindre qu'il ne se démolicie tout à fait en chemin. Si tu avais une cordelette assez forte, il vaudrait mieux fabriquer une civière avec des branches d'arbre. J'ai sur moi mon couteau, tu dois avoir le tien également.

— Et de la bonne corde aussi. Ces deux choses, monsieur André, le couteau et la ficelle, ne me quittent jamais.

— Alors à l'oeuvre ! Et dépêchons-nous, pour que la nuit ne nous surprenne pas à une trop grande distance de chez nous.

Il ne fallait pas aller loin pour trouver des branches faites comme à plaisir, et grâce auxquelles une excellente civière fut vite construite. Bernard et André y couchèrent la Reine avec des précautions infinies, et bientôt, précédés du chien qui aboyait joyeusement, ils prirent le chemin de l'habitation.

III

Deux soeurs

Lendemain, tard dans la journée seulement, Nadine entr'ouvrit ses paupières. André, un peu en arrière de son lit, ne perdait pas un seul de ses mouvements.

Elle commença par se soulever sur un coude, regarda longuement autour d'elle, puis reporta ses yeux sur ses vêtements, sur la couche où elle était étendue, et un profond étonnement apparut sur ses traits expressifs.

— Où suis-je ? dit-elle enfin.

André, par respect, l'avait déposée sur son propre lit, vêtue comme elle l'était dans la forêt, se contentant de recouvrir ses pieds nus de la couverture de soie dont il se servait lui-même.

Il crut devoir s'avancer.

— Vous êtes chez moi, madame, dit-il en s'inclinant profondément.

— Chez vous ? répéta-t-elle. Mais comment cela ?... Car je ne vous connais pas... Je ne crois même pas vous avoir jamais vu... Et cette maison étrange ?... ces singuliers vêtements qui me couvrent ?... Qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

Evidemment, elle reprenait sa vie très loin en arrière, où jadis elle l'avait laissée.

— Vous êtes en Guyane, madame, dit André.

— En Guyane ?... Ah ! oui, je sais, j'y suis venue avec mon mari.

Ses yeux s'arrondirent à ce mot. Des profondeurs de son être, avec la vie, l'intelligence et le souvenir renaissaient.

— Oh ! fit-elle... Christian !... Christian !... Juanita !... Misérables !... Ai-je rêvé ou est-ce vrai qu'ils ont voulu me tuer ?

Puis, tout à coup sautant à terre et courant à une petite glace pendue au-dessus d'une table en marbre, elle se regarda et poussa un cri.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, est-ce bien moi, Nadine de Rochebelle, avec ces cheveux blancs et ce visage de vieille femme ?... Il y a donc de bien, bien longues années que je suis séparée de tous les miens ?

Elle tomba assise sur un fauteuil de bambou, placé contre la toilette, et, la tête appuyée sur la tablette de marbre, elle se mit à réfléchir longuement. Subitement, elle releva les yeux, et regarda André avec une douceur infinie.

— Il me semble avoir vu entre vos mains le portrait de ma fille, dit-elle, de ma Thérèse ; ai-je encore rêvé cela, ou est-ce vrai ?

Dangely tira le portefeuille de sa poche.

— Le voici, dit-il, le portrait de votre fille, toute petite, puis la voilà encore un peu plus grande, et encore tout à fait femme, tout à fait belle.

Nadine couvrit ces images de baisers.

— Oh ! que Dieu est bon ! dit-elle. Mais pour qu'elle ait grandi ainsi, combien y a-t-il donc de temps que je ne l'ai vue ?... Aidez-moi un peu... Moi je ne peux pas, je ne sais plus...

— Thérèse a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit André.

— Vingt-quatre ans !... Seigneur !... Elle en avait douze quand je l'ai quittée, et France neuf... Que s'est-il donc passé pendant ce long espace de temps ?... Et est-ce que j'ai été folle pour avoir perdu ainsi la mémoire de tout ce qui m'a entouré ?... de tout ce qui m'est arrivé ?...

— N'y pensez pas. Attendez d'être plus forte. Alors, le souvenir du passé vous reviendra sans effort et sans souffrance. Jusque-là, vivez paisible et calme à mes côtés, en vous laissant soigner par moi.

— Par vous ?... Qui êtes-vous donc, vous qui paraissez vous intéresser à moi, et qui avez un visage si honnête, des yeux si droits, si sympathiques ?

— Me promettez-vous d'être très raisonnable, si je vous le dis ?

— Oui, oui... D'ailleurs, je ne suis pas malade. Chaque parole me coûte un effort extraordinaire ; j'ai dans la tête comme une barre qui m'empêche de penser et de me rappeler, mais je sens que j'ai beaucoup de force... Voyons, qui êtes-vous ?

— Votre fils.

— Mon fils ?... Vous me prenez pour une autre. Je n'ai jamais eu que deux filles : Thérèse et France...

— Mais le mari d'une de vos filles ne serait-il pas votre fils, dites, mère, pauvre mère ?...

Elle porta les deux mains à son cœur.

— Une de mes filles est mariée ?... Mon Dieu !... C'est Thérèse, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais alors elle est ici ?... avec vous ?... et je vais la voir ?... Ah ! où est-elle ?... où est-elle ?...

— Hélas, non ! Il a fallu nous séparer. Thérèse a été obligée de rester en France. Mais nous irons la retrouver tous les deux ensemble, n'est-ce pas ?

— Ah oui !... mille fois oui !... Mon Dieu ! qu'elle est belle ! ajouta Nadine en regardant le portrait de sa fille.

« Mais parlez-moi d'elle, parlez-moi de France, mon autre adorée... Oh ! dites-moi tout... tout... Comment vous les avez connues... Où elles sont... Ce qu'elles sont devenues... Et le moindre détail de leur vie... »

« Et leur père, le comte de Rochebelle... »

Mais à ce mot, Nadine se dressa toute droite.

— Ah ! le misérable ! s'écria-t-elle, le misérable !... Dieu bon !... Quel crime horrible il a voulu commettre... Ah ! je me souviens !... je me souviens !...

Elle fut prise d'un tremblement épouvantable, et, levant sur André des yeux terrorisés, des yeux fous :

— Oh ! ne m'abandonnez pas, vous aussi ! s'écria-t-elle. Ne m'abandonnez pas dans cet affreux désert, au milieu de ces serpents, de ces bêtes, de ces

jaguars qui hurlent la nuit autour de moi !...

Elle se rejetait en arrière comme si toutes ces horreurs l'eussent environnée, et les mains tendues elle murmura :

— J'ai peur, et j'ai faim !... Mon Dieu, que j'ai faim !...

André s'empara par force de sa petite main froide.

Il pensa qu'en effet elle n'avait rien mangé depuis la veille au matin. Et, prenant tout à coup avec elle un grand ton d'autorité :

— Mère, lui dit-il, vous allez m'obéir, n'est-ce pas ?

Elle le regarda craintivement, mais sans aucune lueur de révolte.

— C'est bien, lui dit-il. Vous êtes encore malade, mais si vous êtes raisonnable, la guérison arrivera vite. Alors, nous partirons tous les deux pour rejoindre Thérèse et France ; jusque-là, nous ne nous quitterons pas.

— Bien vrai ?

Il tendit la main.

— Sur ma Thérèse adorée, je vous le jure ! dit-il.

Aussitôt André appela Leguilloux.

— Du bouillon, de la viande, du vin de Bordeaux, vite, apporte tout cela ici, lui ordonna-t-il.

Mais la malheureuse femme avait perdu l'habitude de la nourriture substantielle qui était celle de l'ingénieur.

Avaler de la viande lui fut impossible. Il fallut se contenter de lui faire prendre du potage, un peu de vin et quelques fruits.

Lorsqu'elle eut mangé, elle fut tout de suite plus calme.

Peu à peu sa mémoire revenait, on le voyait.

Des larmes pressées inondaient ses joues pâles.

André se mit à ses genoux.

— Mère, lui dit-il, voulez-vous m'être infiniment agréable ? Vous savez que vous m'avez promis de m'obéir ?



Elle leva sur lui ses grands yeux de velours.

André n'avait qu'à parler.

De minute en minute, il prenait sur elle une influence plus grande, plus irrésistible.

— Que faut-il faire ? demanda Nadine.

— Vous coucher et essayer de dormir. Moi, je resterai dans la pièce voisine qui est mon cabinet de travail, et dans laquelle il y a un lit de repos, sur lequel je dormirai très bien. Si vous êtes souffrante, ou simplement effrayée, promettez-moi de m'appeler.

Elle inclina sa tête blanche.

— Je veux bien, dit-elle, mais à une condition.

— Parlez.

— Promettez-moi que, demain, vous me direz tout ce que vous savez sur France et sur Thérèse.

— A coup sûr, je vous le promets ; mais seulement si vous êtes très calme, et en état de revenir avec moi vers le passé.

Elle se recueillit. Puis, tout à coup, un éclair s'alluma dans sa large prunelle sombre, le même éclair qu'André avait vu briller, lors des grandes occasions, dans les yeux de France :

— Vous avez raison, dit-elle ; pour être en état de tout savoir, je dois probablement être plus forte que je ne le suis encore.

André ne voulut pas la laisser sous cette impression.

— Surtout, dit-il, pour être en état de revoir au plus tôt vos filles. Qu'importe le passé, et ses souffrances, et ses douleurs, lorsque l'avenir est là, avec toutes les joies qui vous attendent entre Thérèse et France ?...

Elle le regarda, attendrie au dernier point. Toute trace d'exaltation avait disparu de son visage, mais sa pâleur était celle d'une morte.

— Oh ! que Thérèse a bien choisi le fils qu'elle m'a donné, dit-elle. Embrassez-moi !

Il couvrit ses mains de baisers, et doucement la conduisit vers son lit en lui disant :

— Dormez bien, et surtout rêvez que l'avenir vous paiera du passé.

Le lendemain, dès que Nadine entendit remuer chez Dangely, elle appela :

— André ! fit-elle, en se souvenant tout naturellement de son nom, que Leguilloux avait prononcé le soir, devant elle.

Le jeune homme accourut.

Comme la veille, elle était restée toute vêtue sur son lit. Elle lui tendit les deux mains dès qu'elle le vit.

— J'ai admirablement dormi, dit-elle. Et maintenant, au réveil, je me souviens du moindre détail de notre conversation d'hier.

« Est-ce possible que j'aie un fils tel que vous, et que je revoie mes filles ?... Oh ! les chères, les chères petites !... Il me semble que jamais je n'arriverai à les serrer dans mes bras... Et des petits-enfants, Thérèse m'en a-t-elle donné ? »

Il hésita un peu, puis, ne voulant pas l'affliger par le récit du douloureux accident dont la misère de Thérèse avait été cause :

— Non, dit-il, pas encore.

Elle n'insista pas.

— Et Sybil, continua Nadine, qu'est-elle devenue ?

— Sybil a veillé sur les deux enfants que vous lui aviez confiées, les a élevées et adorées...

— Bonne Sybil !... Mais vous m'avez promis de tout me dire, André. Vous ne devez avoir que votre parole.

— A condition que vous soyez assez forte pour m'entendre.

— Je le suis. Ce qui me rendrait tout à fait malade, ce serait de vivre dans l'angoisse et l'indécision vis-à-vis des êtres que j'adore. Tout, avec mon caractère, est préférable aux suppositions que je pourrais faire.

[Lire la suite au prochain numéro]

LA LETTRE DONT J'AI FAILLI MOURIR

[Suite de la page 10]

longtemps. Cette lettre est un tissu d'ordures et je suis folle de lui avoir accordé la moindre attention."

Le vent qui s'éleva brusquement me dérouta un instant du fil de mes pensées. Je me levai pour aller fermer une fenêtre. La pluie, bienfaisante, s'écoulerait bientôt en gouttes énormes.

Je poussai un profond soupir et, avec lui, il me sembla que je chassais des fantômes ridicules.

— Une voix me fit tressaillir.

— Dominique!

— C'était lui. C'était Didier. Il m'appela du bas de l'escalier.

— Oui, chéri, répondis-je.

— Eh bien! que fais-tu? Nous dinons.

— Je viens, mon chéri, je me reposais un peu.

L'instant d'après, nous étions réunis autour de notre petite table et Mariette nous servait des hors-d'oeuvre glacés.

— C'est vrai, dit mon mari en m'observant, tu n'as pas une mine parfaite.

Je souris et haussai légèrement les épaules.

— C'est ce temps-là... C'est horriblement déprimant...

— Tu crois?

— Mais oui, mon chéri. Que veux-tu que ce soit? Je ne souffre de nulle part.

— Tu ne veux pas prendre un ou deux cachets de strychnotone?

— Non, non...

Didier mangea posément ses tomates. Je l'observai du coin de l'oeil. Lui aussi paraissait préoccupé. Distraitement, après avoir nettoyé soigneusement son assiette, il laissa errer ses regards sur ses ongles courts...

Je le regardais toujours et trouvais même extraordinaire qu'il ne s'en aperçut point. Enfin, au bout de quelques instants, il leva les yeux vers moi.

— Si tu le veux bien, dit-il, nous ne nous coucherons pas très tard.

— Bien sûr, chéri...

— Je vais avoir une journée terriblement chargée demain.

Il s'était écarté légèrement de la table. Je réalisai soudain qu'il n'avait plus rien à manger.

— Mariette! appelle-je, apportez la suite.

Pendant vingt minutes, Didier et moi parlâmes des sujets les plus divers pour revenir quand même au métier en fin de conversation. Je lui citai le cas d'une malheureuse obsédée que j'avais vue dans la matinée; il me raconta à son tour une anecdote concernant l'une de ses clientes atteinte d'un cancer gangréneux et qui voulait attenter à ses jours...

Enfin, après avoir fumé une cigarette, nous montâmes nous coucher. Ainsi que je le faisais chaque soir, je jetai un coup d'oeil à mon agenda et je m'aperçus que le lendemain était un vendredi.

Brusquement, quelques mots flottèrent dans l'espace... "Notamment le vendredi, de quatre à six heures..."

Je demeurai alors étendue sur le dos plus de deux heures, ne pouvant parvenir à trouver le sommeil. Didier s'était endormi moins de cinq minutes après m'avoir souhaité une bonne nuit. J'entendais son souffle régulier et profond.

— Je suis complètement folle, pensai-je. Cet homme a la conscience tranquille, et je suis impardonnable d'avoir eu le moindre doute à ce sujet.

J'entendis sonner deux heures du matin, puis je sombrai enfin dans le néant.

Quand je me réveillai le lendemain, j'étendis un bras vers ma gauche et trouvai la place vide. Didier levé, déjà? Je consultai le réveil: huit heures un quart!

J'étais sérieusement en retard. D'un bond, je m'enfuis dans la salle de bains en étouffant un dernier bâillement. Dix minutes après, Didier entra en chantonnant.

— Eh bien! petite paresseuse?

Il me prit dans ses bras, tendrement.

— Bonjour, mon chéri. Oh! c'est ridicule... Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée?

— Tu dormais si bien!

— C'est très mal. Je suis horriblement en retard.

— Bah!... Tu rattraperas le temps perdu. Lucienne t'a remplacée à la séance de rayons du petit Fermat. Il n'y a rien d'autre pour l'instant.

Sur une chemise blanche impeccable, il venait de troquer sa blouse contre un veston bleu marine.

— Je sors, me dit-il. J'ai trois visites assez urgentes. Je ne pense pas pouvoir rentrer déjeuner avant une heure.

— Encore des visites? Chéri, quand te décideras-tu à envoyer Marchal à ta place?

— Mais oui, je le fais... Mais cette fois ce sont des cas que je tiens à avoir moi-même. Au revoir, chérie. En descendant, je vais dire à Mariette de préparer ton petit déjeuner.

Mon mari rentra à l'heure prévue. Il était très gai. Je lui en fis la remarque.

— Il fait si beau, me dit-il, on se sent merveilleusement vivre par ce ciel... Rien de nouveau, ici? Tu as bien travaillé?

Oui, Didier. Ah! j'aimerais que tu passes voir Mme Bruneval. Elle a un peu plus de fièvre qu'hier... Cinq dixièmes...

— C'est entendu. Veux-tu demander le café?

— Mais tu n'as presque rien mangé, chéri.

— Je n'ai plus faim et il faut que je me presse.

Après avoir bu une tasse de café noir, il me dit:

— Excuse-moi, chérie, je passe immédiatement dans mon cabinet de consultation, il y a déjà du monde.

J'eus brusquement envie de crier: «Non, non! Nous ne sommes jamais seuls. Les clients attendront un peu!» Mais je n'en fis rien. Il n'aurait certainement pas aimé que je lui tienne ce raisonnement.

«Ce soir, pensai-je, je saurai bien l'obliger à s'arrêter de travailler de bonne heure.»

Je passai moi-même dans le laboratoire avec l'intention de préparer un bouillon de culture. J'entendis des

pas au-dessus de ma tête. Je ne comprenais pas très bien. Ce pas, ce ne pouvait être que celui de Didier. Que faisait-il dans la chambre alors qu'il avait dit?...

Le microscope détourna un instant mes pensées. Je m'absorbai dans un travail délicat pendant une heure, puis je jetai un regard distrait à mon bracelet-montre. Quatre heures dix.

Une angoisse inexprimable avait noué brusquement quelque chose dans ma gorge. Tout de même, si cette lettre?... Je décidai aussitôt de me rendre dans le cabinet de consultation, ainsi que je le faisais parfois, lorsque j'avais besoin d'un instrument ou d'un renseignement. Nul n'ignore que les médecins d'un même établissement jouissent de ce privilège de pouvoir se consulter à tout propos, en présence même d'un tiers, quand bien même ce tiers serait un malade. Par surcroît, le Dr Valtier et moi n'étions-nous pas unis par les liens de l'amour et par ceux de notre profession?

J'avais très réellement besoin de consulter un répertoire de produits chimiques. C'est la raison pour laquelle je tournai délibérément le bouton de la porte d'entrée du cabinet de consultation.

Didier remua à peine la tête. Il était occupé à ausculter une vieille cliente. J'adressai un sourire à la fois à mon mari et à la malade et me retirai silencieusement avec un petit livre. C'est alors que je constatai, je ne sais par quel hasard, que Didier avait changé de chemise et de cravate.

Cette remarque anodine en apparence devait avoir des conséquences fâcheuses. Pendant trois quarts d'heure, j'essayai en vain de m'intéresser à mon travail. Sans cesse revenait dans mon esprit l'image de Didier qui avait éprouvé le besoin de modifier un détail de son apparence vestimentaire.

— Pourquoi? En pleine journée?

Je résolus aussitôt de lui poser la question moi-même.

Ainsi je saurais tout de suite. La cliente devait être partie depuis longtemps... De plus, il me suffirait de jeter un coup d'oeil dans la salle d'attente pour constater la présence éventuelle d'autres personnes.

...La salle d'attente était vide. Par conséquent, Didier devait être seul.

Je revins sur mes pas et tournai sans bruit le même bouton de porte qu'une heure auparavant. Surprise! La porte résistait, fermée à clef. J'allais frapper. Je me retins, intriguée au plus haut point, et décidai de passer par une autre pièce, attenante.

AU PAYS DE HAILE SELASSIE

[Suite de la page 5]

les ingénieurs. De toutes ces odeurs peu désirables, la plus forte comme la plus désagréable est certainement celle des peaux que l'on expédie à la tannerie et, comme chacun sait, les peaux de vache sont l'une des plus importantes exportations de l'Éthiopie.

Les taux de transport des marchandises sont trois fois les plus élevés qu'en Amérique, mais tout fait prévoir qu'il diminuera prochainement.

La plupart des pilotes sont Américains. Leur tâche est fort délicate parce qu'un atterrissage dans des régions

montagneuses est toujours compliqué et que montagnes et volcans ne sont pas rares en Éthiopie. Pourtant, depuis plus de deux ans que le réseau aérien d'Éthiopie est en opération, pas un seul accident n'a été enregistré.

Les Américains ont surnommé ce parcours: "La route des merveilles", parce qu'il survole jungles, montagnes élevées, plateaux, vallées profondes, volcans, steppes, déserts, lacs d'azur, marécages, les plaines du Kenya, les sommets des Indes, la Mer Rouge et l'historique vallée du Nil.

Ma main ne trembla pas et le bouton tourna, docile. L'huis n'était entr'ouvert que de quelques centimètres. Immédiatement, je vis près de lui, debout, une femme. Elle s'engouffrait dans sa jupe. Son buste n'était habillé que d'un simple soutien-gorge.

En d'autres circonstances, je n'eusse jamais, au grand jamais, fait attention à ces détails. Mais ce jour-là! Cette femme-là!

Elle était effectivement ma meilleure amie: Suzanne Duparc.

Un flux de sang monta vers mon coeur, à mon cerveau.

Ainsi, cette ignoble lettre avait dit la vérité! Non, non, je ne pouvais encore le croire. J'avais encore quelques secondes pour tenter ma dernière chance. J'allais entrer, de façon très naturelle, dire: «Tiens, c'est toi, Suzanne? Serais-tu donc souffrante? Pourquoi n'es-tu pas?... »

Ma pensée, en même temps que ma raison même, s'arrêtèrent. Didier parlait:

— Soyez entièrement rassurée, ma chère. Personne ne le saura...

— Dominique ne comprendrait pas... Et ne me pardonnerait jamais de lui avoir fait cela, répondit Suzanne.

Ah! ainsi, il s'agissait bien de moi. J'entendis la suite:

— Ce sera notre secret à tous les deux, fit Didier.

— Merci. Vous êtes un amour...

Je fermai les yeux. Il me sembla que le monde s'écroulait brusquement autour de moi. Je dus heurter le chambranle en vacillant. Didier se retourna brusquement:

— Dominique! Est-ce toi, chérie?

Chérie!...

Quand j'ai ouvert les yeux, après mon évanouissement, j'ai deviné deux visages penchés sur le mien. Le brouillard s'est dissipé, et j'ai reconnu Didier et Suzanne. Mon mari était atrocement pâle, et la jeune femme pleurait.

— Mon Dieu! a crié Didier, elle est sauvée!

Il m'a donné quelque chose à boire. Alors j'ai pu parler. Alors la vérité a éclaté, ridicule et salvatrice. Dans ses sanglots, Didier m'a expliqué:

— Suzanne est venue me consulter en grand secret. Elle m'a avoué son affolement à l'idée qu'elle souffrait d'une infection cutanée bien humiliante à avouer, de femme à femme, et qui nécessitait de longs traitements.

Un dernier doute effleura mon esprit et me fit poser la question:

— Mais cette phrase que j'ai entendue: «Dominique ne comprendrait pas et ne me pardonnerait pas de lui avoir fait cela... »

Ce fut Suzanne qui prononça le mot de la fin:

— Ma chérie, dit-elle, as-tu oublié que mon mari s'appelle lui aussi Dominique?

Plus tard, bien plus tard, nous avons ri tous les trois de cette confusion terrible, mais je n'ai expliqué qu'à Didier seul l'enchevêtrement impitoyable des circonstances. Il me dit aussi qu'il avait fermé la porte parce qu'il ne voulait pas être dérangé, surtout par moi, Suzanne lui ayant demandé expressément le secret absolu sur sa visite. Puis il ajouta en me prenant dans ses bras:

— Heureusement que le poison était éventé. Mais qu'est-ce que tu m'as fait faire? Tu as vu la porte défoncée à coups de hache?

Et avec des larmes dans la voix — aussi longtemps que je vivrai cette phrase résonnera dans ma tête, avec ses inflexions immuables:

— Mon amour... Si tu savais comme je t'aime... Je te promets de ne jamais plus fermer cette porte.

L'HOMME DU SEPTIEME ETAGE

[Suite de la page 19]

— Non. Authentique. Mais la date avait été surchargée. Je ne devais pas tarder à songer qu'il avait été remis depuis plusieurs jours.

Une nouvelle cigarette et Marcellin, croisant les jambes, continua :

— Il y avait aussi la question de la bague trouvée dans la chambre. Je ne t'en avais pas parlé. Celle qui est indiquée sur la liste avec la grosse émeraude, elle était fausse. J'ai pensé pendant quelque temps que Mme Ganada n'avait donc possédé que de la verroterie. Jusqu'au moment où j'ai utilisé Mathiot.

— Oui ? Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a fait un rapport prouvant que les bijoux avaient été vendus cinq semaines avant qu'on les eût volés au Melchior.

Marcellin se mit à rire de l'expression de Jocquier.

— Hé bien ! mon ami... Tu as l'air d'une carpe asphyxiée. Ecoute bien, l'affaire se résume en trois temps :

1° Mme Ganada confie à M. Carton tous ses bijoux qui sont vrais.

2° Le digne M. Carton rend à Mme Ganada des bijoux qui sont faux.

3° Le brave Mme Ganada, qui n'est pas si bête que l'avait supposé le directeur du palace, s'aperçoit de la substitution.

« Tu y es maintenant ?

Jocquier secoua la tête d'un air lugubre.

— Non, chef. C'est idiot, mais je ne vois toujours pas.

— Bon. On va tâcher de te mettre les points sur les i. Lorsque Mathiot m'apporta son invraisemblable problème, je le rejetai, au premier abord. Puis, songeant à la bague de pacotille — mais très bien imitée, il faut le reconnaître — que j'avais trouvée, je me fis un petit raisonnement.

« Cela ne m'était pas venu sans mal, je l'avoue. C'est seulement le lendemain matin que j'ai commencé à « piger ». Je me dis qu'il était possible qu'il y eût d'autres faux bijoux. Bien entendu, celui-là avait été égaré par le voleur-assassin au moment de fuir avec son butin.

« Et si tout était faux ? Si le misérable n'avait emporté que des choses sans valeur ? Dans ce cas, il fallait se demander ce qu'étaient devenus les bijoux authentiques.

— Un instant, chef. Où aviez-vous la preuve qu'il existait des vrais bijoux ?

— Mais, mon garçon, dans le rapport de Mathiot. Le père Chaussu n'aurait jamais acheté de fausses boucles d'oreilles. Et comme tout concordait avec les descriptions que je possédais...

— Ça, je n'y aurais jamais pensé ! avoua Jocquier.

— En arrivant à Monte-Carlo, j'avais l'espoir bien ancré de découvrir que Carton était un joueur et qu'il fréquentait les salles de roulette. J'eus encore plus de chance que je ne l'espérais et tombai du premier coup sur le trafiquant à qui il avait cédé les bijoux ! Le circuit était bouclé.

— Bon Dieu ! Quelle préméditation chez Carton !

— Préméditation d'escroquerie, mais non de crime. S'il a tué, c'est qu'il y a été poussé par une circonstance désespérée. J'imagine qu'il y avait longtemps qu'il guignait les bijoux. Sans doute depuis l'arrivée de Mme Ganada à Paris.

— Il y a cinq mois, je crois ?

— Oui. Et il avait eu le temps de faire exécuter des imitations de tout ce qu'elle possédait. C'était facile, jamais elle ne portait tout à la fois.

— Ça c'est sûr, chef ! Elle aurait eu l'air d'une châsse ! Quelle cargaison !

— Oui. Tantôt elle prenait quelques bagues et un collier. D'autres fois, c'était une bague de diamants, et ainsi de suite. Carton s'arrangeait avec adresse pour éviter toute suspicion.

— Et comment le drame est-il arrivé ?

— A mon avis, Carton aura voulu faire une expérience qui s'est révélée malheureuse. Mais dans tous les cas, tôt ou tard, il eût été obligé d'en venir là.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

— Je suppose qu'il aura remis l'une des imitations, non pas par étourderie, mais pour juger du degré de perspicacité de la veuve argentine. Résultat désastreux pour lui.

— Elle s'en est aperçue, vous croyez ? Elle a vu que c'était du toc ? Elle était calée !

— Sans doute. Et alors, elle a réclamé le tout. M. Carton a dû passer un drôle de quart d'heure. On ne saura jamais ce qu'ils se sont dit tous les deux. Le plus vraisemblable est qu'elle l'aura menacé de porter plainte et qu'il l'aura suppliée de lui accorder un délai.

— Ah ! Ah ! Et ce délai ne devait pas être loin de son expiration, quand il l'a assassinée.

« C'est donc la présence du plombier qui servit de pivot à toute l'affaire. Carton lui fit remettre une bouteille de vin dans laquelle il avait versé une dose de narcotique... »

— Non ? Il a fait ça ?

— Le chef de service m'a précisé que le directeur lui avait ordonné de prendre une bouteille débouchée qui se trouvait dans son appartement. L'ouvrier, sans méfiance, avale le contenu.

— Oui. Il s'endort. Et ensuite ?

— Ensuite ? Carton descend au milieu de la nuit, s'empare du marteau et remonte chez Mme Ganada.

— Cristi ! C'est donc lui que le veilleur avait entendu ?

« Une fois au premier étage, l'assassin, ayant la certitude que Gonzalès n'est pas là, pénètre chez sa victime. Il est muni d'une lampe électrique. Mme Ganada se dresse devant lui sans méfiance, croyant que c'est son amant, dans l'ombre, derrière le faisceau lumineux... Et... et voilà.

— Oui, dans sa fuite, il perd une bague. Et c'est l'inspecteur Marcellin qui la retrouve, conclut Jocquier. Qu'est-ce qu'il a pu faire de toute la camelote ?

— Il a dû la détruire. Et désormais, il se croyait à l'abri de la terrible gèneuse. Tout de même, hein, tuer de cette manière ! Il avait positivement perdu la tête... »

— Pour moi, chef, il s'était peut-être mis en tête que la brutalité même du crime empêcherait le moindre soupçon contre lui.

— Tiens ! ce n'est pas mal raisonné, Jocquier. Mais, dans ce cas, il aurait dû laisser le marteau dans la pièce. On eût immédiatement pensé à la culpabilité du plombier.

— Oh ! ça, je suis tranquille. Pas vous ! Moi, j'ai une autre idée. C'eût été beaucoup mieux de le jeter dans la Seine. L'arme du crime disparaissait une fois pour toutes.

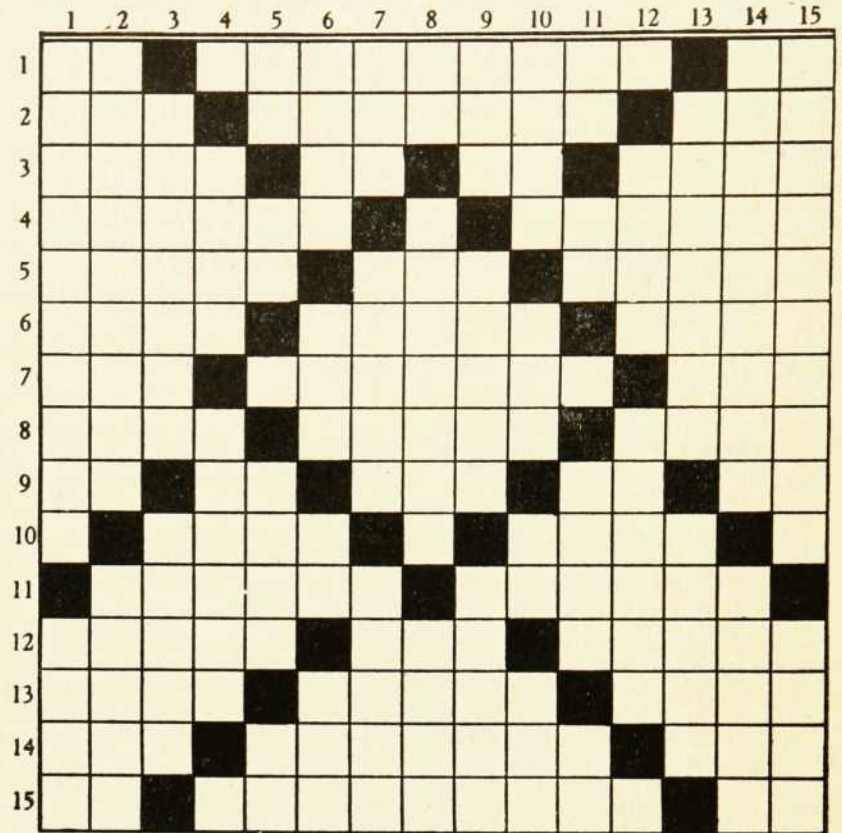
— Dans la Seine ? Décidément, tu y tiens.

Il frappa sur la table de marbre pour faire renouveler les apéritifs. Jocquier regarda le plafond.

— Je pense à Gonzalès et Armandine... fit-il. Ce qu'ils doivent être heureux, en ce moment.

CLAUDE ASCAIN

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 949

HORIZONTALEMENT

- 1—Symbole chimique du magnésium. — Tourmenter. — Symbole chimique du cadmium.
- 2—Adresse. — L'un des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise par ordre de Nabuchodonosor. — Arbrisseau de la Chine.
- 3—Tendon des muscles. — Symbole chimique de strontium. — Symbole chimique de l'étain. — Bisons d'Europe.
- 4—Transparente. — Nom espagnol des bohémiens.
- 5—Arbre de la Guyane. — Visage. — Enlever de force.
- 6—Obtenues. — Tumeur sur la jambe du cheval. — Grand prêtre des Juifs.
- 7—De l'alphabet russe. — Qui est situé à la partie antérieure du crâne. — Bière.
- 8—Enveloppe calcaire. — Petites huttes. — Evêque de Rouen, né à Nancy.
- 9—En les. — Du dialecte provençal. — Venus au monde. — Docteur (abr.). — Saint (abr.).
- 10—Puits creusé dans une galerie de mine. — Petit mal dans le langage enfantin.
- 11—Combattu victorieusement par des preuves. — Fleuve d'Angleterre.
- 12—Partie de mer qui s'enfonce dans les terres. — Marque la preuve. — Balle pour jouer à la paume.
- 13—Nom sous lequel on désigne tous les petits poissons. — Arbrisseau du genre daphné. — Rivière de France.
- 14—Un des meilleurs généraux de Louis XI. — Récompense. — Gaz stomacal.
- 15—Dans. — Variété de raisin. — Pronom.

- 2—Qui ont l'apparence de la grêle. — Homme de robe.
- 3—Espaces entre les poutres. — Jolie.
- 4—Confies. — Assemblage formant une sorte de bouquet.
- 5—Nom de soleil. — Coup de baguette. — Croissance. — A lui.
- 6—Très petit golfe. — Terrain. — Conjonction. — Fils de Jacob.
- 7—Marque la raison. — Hutte de berger. — Enveloppe de certains légumes.
- 8—Année. — Manquer à sa dignité. — Grand lac salé d'Asie.
- 9—Situé. — Fruits des conifères. — Ville de l'Asie Mineure.
- 10—Liquide des veines. — Claie. — Symbole chimique du baryum. — Canton suisse.
- 11—En les. — Infinitif. — Voûte demi-sphérique. — Dans.
- 12—Un des Etats unis d'Amérique. — Cavité de l'oeil.
- 13—Soliveau. — Hardi.
- 14—Larves des lépidoptères. — Vent d'est, chez les Grecs.
- 15—Déconcerté. — Solennité.

Solution du Problème No 948



VERTICALEMENT

- 1—Titres sensationnels des journaux. — Ce qu'on dépose à certains jeux.

RIEN DE SÉRIEUX

La maîtresse d'école. — Pourquoi, Jean, un homme ne peut-il pas avoir deux femmes ?

Jean. — Parce qu'une homme ne peut pas servir deux maîtres à la fois !

— Oui, il va bientôt avoir huit ans.
— Qu'il est gentil et depuis quel âge marche-t-il ?
— Depuis l'âge de deux ans.
— Comme il doit être fatigué !

Au temps de ses débuts, on donnait une pièce d'Yves Mirande qui faisait un four noir. Le directeur du théâtre soupira :

— Le public n'aime pas ça, tu comprends.
— Qu'en sais-tu ? répliqua Mirande. Il ne vient pas.

— Alors, madame votre fille refuse de m'épouser ?
— Hélas ! oui !
— Et pour quelle raison ?
— Elle vous trouve trop vieux pour elle !
— Pour elle ! Quelle fatuité ! Je suis vieux pour tout le monde.

L'institutrice avait écrit au tableau noir : 97.2, et pour montrer l'effet de multiplier un nombre par dix, elle effaça le point décimal ; puis se tournant vers les élèves, elle dit :

— Où est le point décimal ?
— Après votre linge, mademoiselle.

Vos oeufs étaient pourris et vous mettez sur votre pancarte : « Oeufs du jour ».

— Dame ! Je n'ai jamais entendu dire que les poules poussaient la nuit.

Le maire, ancien épicière, prononce la formule consacrée :

— Prenez-vous pour époux monsieur X... ?
— Et avec ça ?... ajoute-t-il gracieusement.

Une vieille paysanne rentrait ses trois ânes, à la fin du jour. Passe une bande d'écoliers qui lui crient :

— Bonjour, la mère aux ânes !

Et elle de répondre :
— Bonjour, mes enfants.

Le professeur. — Maintenant, dites-moi ce qu'était Atlas ?

— L'élève. — C'est un homme qui supportait la terre.

Le professeur. — Et qui est-ce qui supportait Atlas ?

L'élève. — Une riche veuve qu'il avait épousée, je suppose.

Un chef commando de la dernière guerre raconte dans une soirée les exploits de son contingent.

Une dame. — Est-ce que vos hommes se faisaient tuer souvent, à ce poste périlleux ?

Le chef. — Une seule fois, madame.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Va réveiller ton père et dis-lui qu'il ne lui reste que dix minutes à dormir...

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Ma connaissance de la graphologie me révèle que votre élève Hélène préfère le "be-bop" à la "samba"...

L'artiste. — Quand je joue du trombone, une fièvre s'empare de moi.

Le voisin. — Moi aussi.

Le monsieur. — Les Canadiens mangent beaucoup trop.

Le poète. — Cela m'a été dit.

1er chemineau. — Ne crois-tu pas que lorsque nous mourrons nous paraîtrons dépaysés au ciel ?

2ième chemineau. — Mais non, le ciel est un lieu de repos éternel. Nous serons chez nous, nous nous sommes reposés toute la vie.

Monsieur et Madame roulent en automobile. Monsieur, qui conduisait, est victime de la folie de la vitesse.

Madame. — Ne va pas si vite, voyons, nous ne pouvons rien voir du paysage.

Monsieur. — Qu'est-ce que ça fait, nous trouverons des cartes postales à la prochaine étape.

Le veuf. — Vous m'aviez promis que ma femme guérirait si elle suivait votre traitement et elle est morte.

Le médecin. — Pendant combien de temps a-t-elle suivi mon régime ?

Le veuf. — Pendant quinze jours.

Le médecin. — Ce n'est pas étonnant qu'elle soit morte. Elle m'a écouté qu'à moitié. Je lui avais prescrit mon traitement pour un mois.

— On me signale, Monsieur, que vous venez au bureau environ un jour sur deux.

— Que voulez-vous ? Je m'ennuie quand je ne viens pas du tout.

— Votre nom, demande l'officier d'immigration.

— E. Ternu, répond le Chinois.

— C'est bien le nom que vous portez dans votre pays ?

— Non, c'est mon nom français.

— Alors quel est votre nom chinois ?

— Ah Chum.

Dans une de ces soirées officielles où l'encombrement gêne la circulation, un jeune homme tire par hasard sur la robe d'une dame extrêmement décolletée.

— « Fichu » maladroite, s'écrie celle-ci en se retournant avec colère.

— Ah ! madame, fait le jeune homme, voilà un mot qui serait mieux placé sur vos épaules que sur vos lèvres.

Un docteur, qui ne manquait pas d'humour, rencontra un soir à dîner, chez des amis communs, une dame qui, au café, le prit à part et lui dit :

— Ah ! docteur, mon mari est malade.

— Vraiment, malade, et qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas, docteur, il se plaint toujours... Il est bien bas. Que faut-il pour le remonter ?

Le docteur prit un air grave et laissa tomber ce seul mot :

— L'ascenseur.

Un avare nouvellement marié conduit sa femme chez le dentiste.

— Vous avez-là, madame, fait observer le praticien, deux dents qui auraient dû être enlevées, il y a plusieurs années.

— Depuis plusieurs années, dit le mari. Alors, dans ce cas, vous enverrez votre note à mon beau-père.

irradium X 40



JIM PREND A SON TOUR LA LUNETTE DE L'OFFICIER.

LA-BAS ENDUIT DE MIEL LE MAUHEUREUX AGENT ÉTRANGER SE BALANCE AU MILIEU D'UN NUAGE D'INSECTES ET DE MOUSTIQUES

JIM ET SES COMPAGNONS TIENNENT UN RAPIDE CONSEIL.

JE VOUS PROPOSE UN COUP DE MAIN CE SOIR AVANT LE LEVER DE LA LUNE !

PARLERAS-TU TÊTE DE MULE RAPPELLE-TOI QU'A LA TOMBÉE DU JOUR LES VAMPIRES VIENDRONT TE RENDRE VISITE !

CE NE PEUT ÊTRE QUE NOTRE HOMME ! IL FAUT ABSOLUMENT S'EN ASSURER.



A LA TOMBÉE DU JOUR UN PUISSANT CANOT AUTOMOBILE S'ENFONCE SUR LES EAUX SOMBRES DU MARANON.



L'EMBARCATION VA FAIRE UN LONG DÉTOUR POUR S'APPROCHER DU FORT....



COMPRIS, JE VAIS VOUS DÉPOSER A PROXIMITÉ DU FORTIN PUIS JE PASSERAI DEVANT EN TIRANT POUR ATTIRER ET FIXER LES SENTINELLES. PENDANT CE TEMPS VOUS TACHEREZ DE VOUS INFILTRER PAR LA FORÊT



UNE DEMI-HEURE PLUS TARD NOS DEUX HÉROS SONT A PIED-D'ŒUVRE ...



UN VIOLENT FEU DE MITRAILLEUSE LEUR PARVIENT SOUDAIN DU MARANON. L'HEURE D'AGIR EST VENUE



JIM ET SES COMPAGNONS BONDISSENT VERS LE FORTIN....

LAISSEZ-MOI FAIRE... JE VOUS DEMANDERAI SEULEMENT DE COUVRIR MA RETRAITE.



LA DIVERSION A REUSSI... SUR LES RIVES DU FLEUVE LA FUSILLADE CRÉPITE.



SANS ÊTRE INQUIÈTE JIM A PU SE HISSER AU FAÏTE DES PILOTIS



UN SAUT ET IL EST DANS LA PLACE.



SANS SE SOUCIER DES OMBRES QUI SE PRESSENT IL COURT A LA POTENCE OU SE BALANCE LE SUPPLICIE



IL VA L'ATTEINDRE LORSQUE SOUDAIN IL ÉTOUFFE UNE PLAINTÉ, TOURBILLONNÉE ET S'ABAT.



JUCHÉ SUR LE TOIT D'UNE CASE UN DÉFENSEUR DU FORT L'A APERÇU ET PRIS POUR CIBLE...



POUR LA 4^e FOIS LE CANOT DU LIEUTENANT RAMON PASSE DEVANT LE FORTIN



ILS ONT EU LEUR TEMPS

LARGEMENT LE D'ACCOMPLIR LEUR MISSION. JE LANCERAI LA FUSÉE DE RALU - MENT



DE SON CÔTÉ LOUIS SIMON S'INQUIÈTE

JIM EST BIEN LONG... QUE SE PASSE-T-IL ?



L'ORDRE DE SE REPLIER VIENT D'ÉCLATER EN GERBE D'ÉTOILES AU DESSUS DU MARANON.



LA FANTASTIQUE ODYSSEE

DE SERGE



CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — ONZIEME EPISODE



1. Gracieusement, l'énorme avion s'éleva au-dessus du port. Continuant à s'élever plus haut encore, l'avion tourna et passa au-dessus des minarets et des dômes de Bombay, pour se diriger ensuite vers le nord.



2. Bientôt, la grande ville fut laissée en arrière et Robert, gardant la mer en vue, suivait la côte, afin de permettre à ses invités d'admirer la ville à leurs pieds. A 5 heures, le capitaine Evans remplaça Robert aux contrôles.



3. Au salon, le Rajah de Pootnah fumait un cigare, tout en causant avec Daniel, pendant qu'Eveline, appuyée sur les coussins, regardait par la fenêtre les villages et les prairies, qui défilaient sous ses yeux.



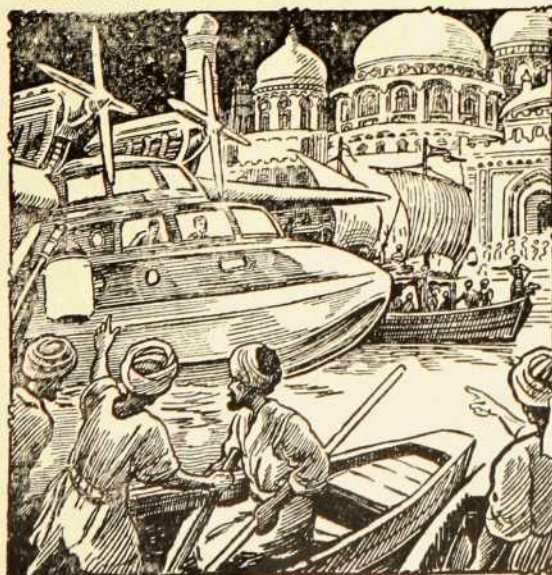
4. Quand la nuit fut venue, Eveline se retira dans sa chambre et, s'installant dans son lit frais et moelleux, elle se mit à lire. Le capitaine Evans, Daniel et le Rajah continuaient de fumer et de causer au salon.



5. Ayant terminé son cigare, le capitaine Evans remplaça de nouveau Robert aux contrôles. "Nous devrions voir bientôt les lumières de Karachi, Robert," dit-il. "Le Rajah dit qu'il y a un grand festival, ce soir."



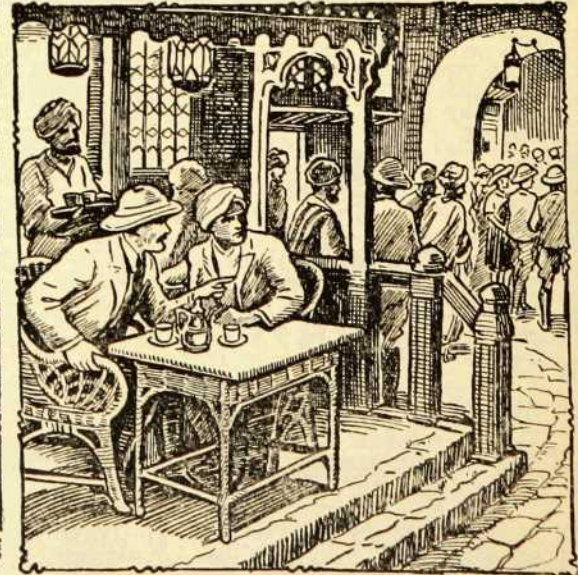
6. Finalement, de brillantes lueurs du côté nord annoncèrent l'approche de Karachi et, quelques minutes plus tard, l'avion passait au-dessus de la ville, gaîment illuminée. De là-haut, on pouvait voir la foule dans les rues.



7. Habilement, le capitaine Serge Evans fit tourner le puissant avion et, choisissant un endroit libre dans le port, il descendit lentement pour se poser au bord de l'eau. Les curieux affluèrent de toutes parts.



8. Eveline s'était revêtue à l'approche de Karachi et accompagna Robert et ses compagnons sur terre. En se promenant dans les rues, ils virent une procession d'hommes portant des lanternes allumées.



9. Assis à la terrasse d'un restaurant, Kermitz et Niger Dass, les deux voleurs de bijoux, dont Robert et Eveline avaient déjoué les plans, buvaient du café. "Ce sont les deux Anglais," dit Kermitz, "ils sont revenus!"

(A suivre)

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

LES ORATEURS

On constate avec effroi que l'éloquence fait des progrès extraordinaires et que le nombre des orateurs devient si formidable qu'il ne sera plus permis bientôt de rester silencieux.

Un magazine anglais, après avoir constaté le fléau oratoire, donne, à l'intention des Cicérons modernes, une série de conseils qui seront publiés ensuite sous la forme d'un « Manuel du parfait orateur ».

En voici quelques-uns :

— Ne parlez jamais sans avoir quelque chose à dire.

— Deux choses qu'il ne faut jamais perdre : votre sang-froid et le fil de votre discours.

— Rappelez-vous que les yeux sont aussi éloquents que la langue.

— Ne lisez jamais votre discours.

— Faites bon accueil aux interruptions sérieuses.

— Ne parlez pas trop vite.

Il y a ainsi trois à quatre cents préceptes dont l'utilité ne se fait pas plus sentir.

Mais nous savions déjà que les Anglais étaient des humoristes de premier ordre.

RADIO-PUBLICITÉ

La publicité parlée n'existe que depuis la vulgarisation de la T.S.F. Ses résultats ont été loin d'être favorables à notre langue. Ce qui suit nous donne une idée du charabia de Radio-publicité :

Réalisez-vous que nous pouvons rendre vos fournitures pareilles comme des neiges — Avez-vous fait votre application ? — Une opportunité vous est offerte — Remède qui claire la fièvre, casse le rhume et la coqueluche — Casser (pour : roder) une automobile — Auto à six passagers — On ne charge rien pour le storage — Pas de charge de couvert — Meubles distribués à la campagne sans charge de camion — Téléphonez pour appointment — Si vous contemplez l'achat d'un char usagé, soyez sûr de venir demain — Un bonbon qui goûte l'amande — Une grosse barre de savon — Venez voir nos morceaux — Procurez-vous des passes.

A ces anglicismes, barbarismes et contresens ajoutez les fautes de prononciation : quession, prommier, meuilleur, un tanique, une pièce camique, chaquin, auquin, in homme, un arateur, un aratorio, un rhume ténace, du beton, la secrétion, du drap anglâ, un remède françâ, vous aurez avantage à aller choisir vos cadeaux de mariage au premier étage.

LE LANGAGE DE L'HOMME INSTRUIT

Quelle est l'étendue de ce monde cultivé qui vit surtout, à Montréal, dans les quartiers de Westmount ou d'Outremont ? Il serait important de le préciser, mais la chose est difficile. Il est inquiétant de constater que la rédaction des journaux est assez souvent médiocre — à ce point de vue, le *Travailleur* pourrait servir de modèle à un certain nombre de journaux français du Canada — ; il saute aux yeux que les ouvriers imprimeurs et les linotypistes bronchent à la fois sur l'orthographe et sur la grammaire

(en France, l'ouvrier imprimeur en remonte, pour l'orthographe, au professeur de Faculté). L'aristocratie de langue française, à Montréal, est donc restreinte : des milliers de personnes, certes ; mais l'enquête atteindrait assez vite ces demi-savants, qu'on appelle en France des « primaires », et qui n'évitent pas toujours ce que Gonzague Truc appelle « l'impropriété ou la mal-façon grossière » : celle qui « décline ». Mais, après tout, à l'époque de Vaugelas, et même à l'époque du Père Bouhours, l'aristocratie parisienne qui a créé notre langue française ne dépassait certainement pas le chiffre de quelques milliers d'individus. Ce qui compte, ce n'est pas le nombre des gens qui écrivent et qui parlent bien, c'est leur influence — et cette influence, à Montréal, est prépondérante. Le Canadien français qui entre à l'église, qui pénètre dans une salle de cours, qui s'assied pour entendre un conférencier, qui achète un livre imprimé à Montréal, ce Canadien entend ou lit du français authentique, du français pur, et c'est l'essentiel. Le français, le « français parisien » est vivant à Montréal : le professeur du Nebraska ou du Texas, en choisissant bien son monde, peut venir à Montréal « rafraîchir » son français ; l'homme de la rue qui veut parler « en terme » n'a pas besoin d'aller sur les bords de la Seine ou de la Loire pour prendre des leçons de bon langage : elles sont à sa portée, même chez lui, où il n'a qu'à tourner les boutons de son appareil de radio et écouter le poste CBC. (Charles Bruneau)

ROLE DU LANGAGE

Le langage joue un tel rôle dans la vie, il contribue à donner d'une personne ou d'une maison d'éducation une idée si favorable ou si défavorable qu'il semble que jamais on ne pourra y porter trop d'attention.

Bien parler est plus important qu'on ne semble le croire. C'est à son langage que, à tort ou à raison, l'on juge d'une personne. Le mot juste, la phrase correcte et claire disposent toujours favorablement l'auditeur ou l'interlocuteur. Un terme incorrect, un mot qui manque de justesse peuvent avoir des conséquences qu'on ne soupçonne pas. Les membres de la classe instruite, les orateurs, les prédicateurs, les professeurs, les éducateurs n'exerceront jamais une influence qui corresponde à leurs talents, si, dans leur langage, ils estropient constamment le sens des mots ou la grammaire. Un sourire de dédain accueillera infailliblement leurs conseils ou leurs discours. Ne connaissant point la valeur des mots, ils ne pourront jamais convaincre qu'à demi. On ne pardonne pas facilement à une personne censée instruite de mal s'exprimer dans sa langue maternelle. Tout le monde en convient : il n'y a rien pour caractériser la grossière ignorance d'un homme public, diminuer son autorité, annihiler son prestige, comme de dire de lui :

— Bah ! il ne sait pas même son français.

Mon plus vif désir est que jamais le langage d'un Canadien français ne provoque une telle réflexion dans l'esprit des étrangers ou de ses compatriotes.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Pour pallier à la crise du logement qui sévit à San Francisco, un architecte propose de construire une seule maison... mais quelle maison ! Elle aura 440 étages, pourra abriter 400,000 personnes qui, sans sortir de l'immeuble, auront à leur disposition 20 églises ou temples, 50 écoles, 10 hôpitaux, 80 cinémas, 10 gymnases, 1 garage pour 80,000 voitures et 1,000 magasins. Le tout ne coûterait que 7 milliards...

Des centaines d'assemblées religieuses organisées aux Etats-Unis, durant le XIX siècle, et l'une des premières tenues en plein air, eut lieu au Kentucky, en 1801. La réunion dura six jours, pendant lesquels 17 ministres du culte s'adressèrent durant des heures aux 30,000 personnes qui formaient l'assistance. Le dernier jour, l'émotion était si intense que 3,000 hommes et femmes s'évanouirent dans le courant de l'après-midi.

En 1948, la France a importé 24,805 tonnes de légumes secs, dont 12,354 tonnes de lentilles. Celles-ci venaient de Syrie-Liban, de Turquie, du Chili et d'Abyssinie. Au moment où la baisse des produits agricoles en France prend l'allure d'une catastrophe, on s'est inquiété de savoir si des contrats obligeaient à acheter des mêmes produits en 1949. Le secrétaire d'Etat aux Affaires économiques a précisé que pour le moment : « il n'est pas prévu d'importations systématiques de légumes secs »... C'est la fin des haricots.

Le procès Kravchenko-Lettres Françaises aura quand même servi à quelque chose. Outre la copie procurée aux journalistes, il fournit aux commerçants un thème idéal de *slogans* publicitaires. C'est ainsi qu'un marchand de bas du quartier des Champs-Élysées a inscrit sur les vitrines encadrant l'entrée de son magasin : « J'ai choisi la... qualité » et « J'ai choisi... la solidité ». Espérons pour les clientes qu'après avoir choisi la... publicité, il a choisi aussi... la vérité.

Le Sid Peterson Memorial Hospital de Kerrville, au Texas, a été inauguré l'été dernier, durant le *rodeo* annuel de la ville. Hal et Charley Peterson, deux ranchers, l'ont fait élever, au coût d'un million de dollars, en mémoire de leur père. Comme les Peterson sont des gens pratiques, ils ont en plus doté cet hôpital de 55 lits, de deux importantes sources de revenus. Les trois premiers étages sont loués pour des bureaux, à 20 cents du pied et un poste d'essence assure en même temps, le ravitaillement des automobiles du personnel et des visiteurs et fournit à l'institution un revenu fort appréciable.

En 1908, le Théâtre Victoria de Hammerstein, exhiba une femme appelée *Sober Sue*, en offrant une récompense de \$1,000 à la personne qui réussirait à la faire rire. Seul son agent savait qu'il était impossible à Sue de sourire à cause d'une paralysie faciale qui avait attaqué les muscles de son visage. Pour stimuler l'intérêt du public, on invita des comédiens réputés à tenter leur chance, mais, malgré toute leur habileté, Sue resta impassible. Plus tard, ces artistes comprirent à regret, qu'on les avait ainsi poussés à déployer gratuitement leurs talents, devant un auditoire, chaque jour plus nombreux.

Une enquête récente a révélé que le nombre de jeunes Américains qui songent à devenir des écrivains s'élève à deux millions. Certes, ce chiffre, qui doit faire rêver éditeurs et libraires, puisqu'il dépasse considérablement celui qu'atteignent la plupart des livres, comprend tous ceux qui se proposent de mettre leur plume au service des agences de publicité, du cinéma, des firmes commerciales, le mot *writer* s'appliquant à la rédaction d'un texte quelconque. Il n'en est pas moins vrai que ceux qui se destinent à une carrière littéraire ne sont plus une minorité négligeable.

Le 8 mai 1880 mourait dans son pavillon « du bord de l'eau », de Croisset, Gustave Flaubert. Sa légataire était sa nièce Caroline Commanville à laquelle il avait écrit de si délicieuses lettres. A la mort de celle-ci, devenue Mme Franklin-Grout, ce fut Louis Bertrand, un flaubertien fervent, qui hérita des 600 volumes qui restaient de la bibliothèque constituée par le romancier. Mais les temps étaient durs, même pour les académiciens, et Bertrand dut se résigner à céder, moyennant une rente viagère, la bibliothèque de Flaubert à l'Académie française. Celle-ci a sagement décidé que la bibliothèque de l'illustre Normand retournerait à Croisset et reprendrait sa place dans le cabinet où furent composés quelques-uns de chefs-d'oeuvre de la littérature.

Le roi Abdullah de Transjordanie, qui a récemment visité l'Espagne et l'Angleterre, ne se considère pas seulement comme le premier citoyen hachémite, mais aussi comme son plus grand poète. Autour de son palais d'Amman, il a disposé un merveilleux jardin, le plus beau de tout le Moyen-Orient. Chaque fois qu'il a un hôte de choix, Abdullah le mène dans ses jardins pour lui réciter les poèmes qu'il a consacrés aux fleurs. « Elles sourient, mes fleurs... » Ainsi commence la poésie favorite du roi musulman, écrite en arabe littéraire ; mais pour ses invités étrangers, Abdullah en sait par coeur une jolie traduction en anglais.



LES PLUS vieux arbres du monde sont les baobabs d'Afrique. Il y en a qui ont plus de 5,700 ans.

Au nom de ceux qui souffrent...

Au nom de cette jeune
victime que l'incendie
met sur le pavé...

Au nom du trappeur
blessé, qui gît inconscient dans
un avant-poste médical...

Au nom de l'ancien
combattant cloué
sur un lit d'hôpital...

Au nom de tous ceux qui
souffrent, la Croix-Rouge
nous tend la main. Elle a besoin de \$5,000,000 pour
combattre la misère humaine sous toutes ses formes.



*La Croix-Rouge a besoin de cet argent
pour diffuser davantage, dans toutes
les provinces, son service gratuit de
transfusion de sang, pour poursuivre
l'oeuvre de ses avant-postes médicaux,
pour faire bénéficier un plus grand
nombre de jeunes de ses leçons*



*de sécurité aquatique, pour continuer de donner ses cours
de soins à domicile, pour venir en aide aux anciens combattants, etc.*



*La Croix-Rouge compte sur tous
et chacun de nous. Nous n'avons pas le droit de nous
soustraire à notre devoir. Donnons de grand coeur. Donnons sans compter.*



Son oeuvre n'est jamais terminée

Donnons de grand coeur

A LA CROIX-ROUGE CANADIENNE

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
CO VAUDREUIL QUE

28-050-C-2927

Campagne: mars 1950

*Cette année, la Croix-Rouge a un
pressant besoin de \$5,000,000,
sans lesquels elle ne pourra continuer
d'exercer son grand dévouement.*

Objectif du Québec:

\$1,250,000